This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

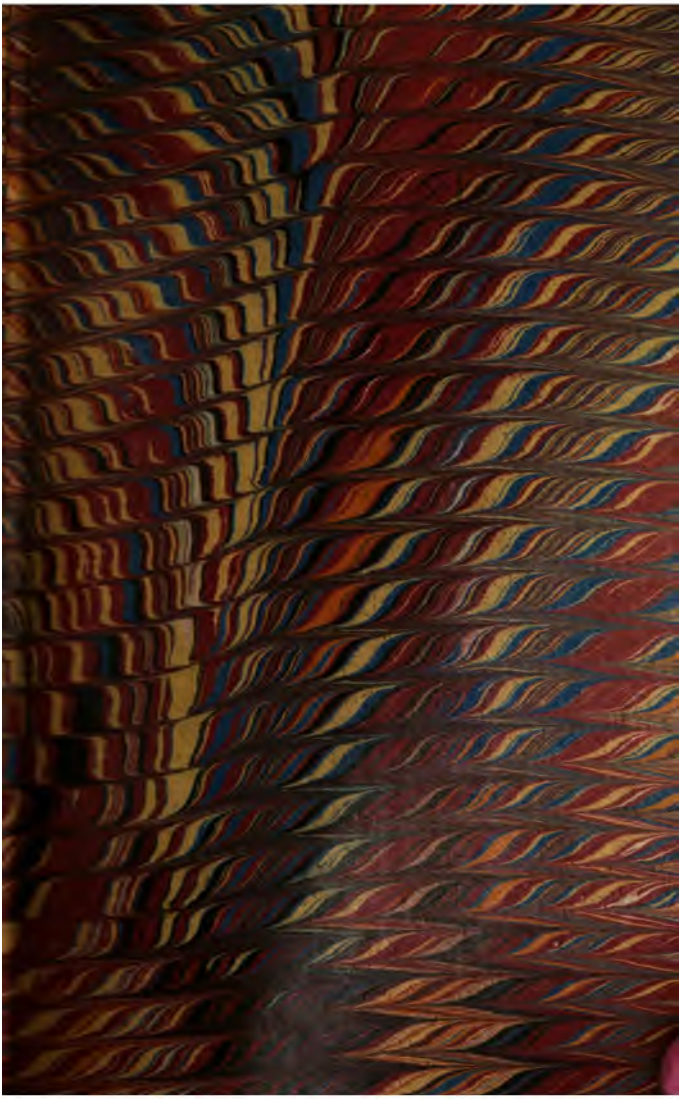
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~MS. 109 C. 16~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. III A. 119



H. Baltimore 1893

E. P. [illegible]
April 1868.

LA LÉGENDE

DE

MIGNON

H. Mortimore 1893

E. P. Frank
April 1868.

LA LÉGENDE

DE

MIGNON

OUVRAGES DE L. T. DE SAINT-GERMAIN

La Fontaine de Médicis et la Feuille de Coudrier. Nouv. édit. 1 vol. in-18, *avec miniatures*. . . . . 1 fr. »

La Trêve de Dieu, souvenirs d'un dimanche d'été. 3e édition. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

Le Chalet d'Auteuil, légende. 3e éd. 1 vol. in-18.. 1 fr. »

Pour une épingle, légende. 14e édit. 1 vol. in-18. . . 1 fr. »

L'Art d'être malheureux, légende. 7e édit. 1 vol. in-18. 1 fr. »

Lady Clare, légende. 7e édit. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

Mignon, légende. 9e édition. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

La Veilleuse, légende. 7e édition. 1 vol. in-18. . . . 1 fr. »

Pour parvenir, légende. 4e édition. 1 vol. in-18. . . 1 fr. »

Dolorès, légende. 2e édition. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

Les Extrêmes, légende. 1 vol. in-18.. . . . . 1 fr. »

L'Art de lire les fables. 2e édition. 1 vol. in-18. . . 1 fr. »

Les Roses de Noël, dernières fleurs. 3e édition. Édition de luxe, caractères antiques, titres en rouge et noir. . . . 2 fr. »

La Turbotière, nouvelle. In-24. . . . . » fr. 60

Le Miracle des Roses, opérette. In-18. . . . . » fr. 60

De la Propriété littéraire, brochure in 8. . . . . » fr. 50

Bébé ne sait pas lire, livre des enfants qui ne savent pas lire, pantomime en 50 tableaux. 1 vol. in-8, color. cart.. 3 fr. »

Quand Bébé saura lire, premier livre de lecture. 1 vol. in-8, avec fig., cart. . . . . 2 fr. »

Les trente-six volontés de Mademoiselle (1867), Un beau vol. gr. in-8 avec figures coloriées, cart.. . . . . 4 fr. »

Album musical des *Roses de Noël*, musique de Luigi Bordèse. In-4. Relié. . . . . 12 fr. »

Partition du *Miracle des Roses*, musique de Luigi Bordèse. In-8. Broché. . . . . 4 fr. »

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

MIGNON

LÉGENDE

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN
AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

« Nous avons vu l'égoïsme qui tue ;
voici venir l'amour qui sauve. »

DIXIÈME ÉDITION

PARIS
JULES TARDIEU, ÉDITEUR
15, RUE DE TOURNON, 15
1867

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

A

M. ÉTIENNE CATALAN

Mon cher Monsieur,

Vous avez écouté avec intérêt la première confidence de ce petit livre; vous m'avez aidé de vos sages conseils.

Laissez-moi inscrire votre nom aimé et respecté sur cette première page : il me semble qu'il portera bonheur à Mignon, *comme votre amitié a déjà porté bonheur à l'auteur inconnu.*

Votre bien affectionné,

J. T.

15 août 1857.

MIGNON

I

LA RÉCRÉATION

Pourquoi parler encore de mes fleurs aimées, de mes frais ombrages et de mes horizons sans fin?

Pourquoi? c'est que ma pensée erre toujours dans ces beaux lieux, sur cette terre bénie. C'est que là seulement j'oublie les amères réalités de la vie, et je retrouve de purs et de frais souvenirs.

L'alouette aussi dit toujours la même chanson, et Dieu ne lui en demande pas une autre. L'arbre ne peut donner que les mêmes fruits, et l'églan-

tier n'offre jamais, sur le bord des sentiers, que ses fleurs simples et sauvages. Laissez-moi donc fuir encore l'atmosphère impure de la ville; venez vous enivrer avec moi de l'air des bois, des collines et des prés. Laissez-moi vous dire encore la légende du beau pays de mes rêves.

Dans la plus belle rue de Saint-Germain, dans le quartier bien aéré qui touche aux bords de la forêt, un portique élégant fixe l'attention des promeneurs. Quatre colonnes d'ordre dorique supportent un dôme couronné d'une croix. C'est la chapelle du couvent des Augustines, asile de paix où les femmes du monde trouvent une douce et tranquille hospitalité, où les bonnes religieuses consacrent leur vie à l'éducation des jeunes filles.

La proximité de Paris, l'admirable position de la petite ville, la sollicitude toute maternelle des dames religieuses, tout concourt à faire rechercher cette maison du bon Dieu par les mères de famille qui ne peuvent garder leurs filles près d'elles et qui craignent pour ces jeunes natures les élégances et les entraînements des grands pensionnats de Paris.

Une première cour, d'un aspect sévère, gardée par une tourière plus sévère encore, est entourée de bâtiments de service; au fond de cette cour, une porte donne entrée au parloir, une autre aux appartements de la supérieure et aux salons de réception.

Une seconde cour est entourée de constructions simples, mais d'une propreté toute hollandaise, qui contiennent, au rez-de-chaussée, les réfectoires et les salles de récréation; au premier, les classes, et, au second, les dortoirs. Cette vaste cour est plantée de grands platanes aux larges rameaux. C'est sous ce splendide *velarium* que la jeunesse bruyante se livre à ses ébats et à ses jeux.

Au fond est un riche verger, très-ombragé, qu'on appelle le jardin des dames. Il est entretenu avec beaucoup de soin, et les jeunes filles n'y sont admises que dans de rares occasions.

Pendant les heures de classe, un profond silence règne dans tout ce vaste logis. Quand les fenêtres sont ouvertes, on entend à peine la voix fraîche d'une jeune fille qui lit un devoir, ou l'avertissement grave et doux d'une dame religieuse; mais, quand la tâche du jour est finie, quand le premier

coup de l'horloge appelle les élèves à la récréation du soir, il fait bon être à la grande fenêtre du parloir et les voir défiler par toutes les portes, comme les abeilles qui se précipitent hors de la ruche en bourdonnant.

C'est d'abord un bruissement léger comme celui d'un ruisseau qui s'écoule; puis le bruit augmente et redouble; puis c'est le flot d'un torrent qui passe en jetant au vent sa blanche écume.

O jeunesse, source féconde et sans cesse renouvelée de beauté, de grâce, de force et de vie! je t'aime; je ne puis me lasser de te suivre et de te contempler, comme à chaque printemps je regarde avec la même joie et le même étonnement la fleur nouvelle.

O jeunesse! tu sors toute fraîche et toute pure de la main de Dieu; tu me fais souvenir de ma noble origine, tu me rappelles que je retournerai bientôt jouir de l'éternelle jeunesse et des beautés sublimes dans lesquelles ton limpide regard semble encore se mirer.

O jeunesse! j'écoute ton doux murmure comme celui de la source vive qui glisse entre les myosotis, en portant une feuille de saule, et qui devien-

dra plus loin le fleuve majestueux, le chemin qui marche et qui porte jusqu'à la mer les puissants navires.

O jeunesse! je t'aime parce que tu es belle; je t'aime et je te plains parce qu'il te reste à souffrir. Quand ma tâche sera finie, c'est la tienne qui commencera; quand je me reposerai pour toujours sous l'herbe fleurie, c'est toi, jeunesse, qui porteras le poids des jours.

Vous tous qui n'avez pas fermé votre cœur aux sentiments sincères, vous qui vivez encore par la pensée, et qui n'oubliez pas, dans les agitations d'une vie factice, le mystère impénétrable de la destinée, venez voir avec moi ce charmant et émouvant spectacle. Venez toucher les anneaux mystérieux de l'avenir.

La bande joyeuse s'écoule et déborde et se répand sous les platanes en formant des couples ou des groupes, ou de gracieuses théories. Ici c'est un tableau reposant qui rappelle les rêveries de l'Albane ou les *far niente* de Winterhalter; là c'est une discussion animée, étincelante de rires bruyants; plus loin, un étourdissant cortége qui ne sait ni d'où il vient ni où il va, qui court pour

courir, qui crie pour crier, qui s'agite pour développer ces membres flexibles contraints par une longue étude, qui parle pour entendre cette voix qu'il a fallu si longtemps contenir. A l'écart, deux amies se racontent sérieusement, sous les charmilles, des riens qui leur paraissent tout un monde; les plus sages conversent avec les dames religieuses, qui savent calmer d'un geste ou d'un mot ces flots bondissants; d'autres cultivent avec amour leur étroit jardinet. Il faut les voir retenir d'une main leur robe flottante et se pencher en versant quelques gouttes d'eau sur leur chétif rosier! Il faut les voir renverser leur taille souple et fine pour retenir la balle ou renvoyer le volant! Tout n'est-il pas une grâce, un charme, à cet âge? et le secret de ce charme, c'est de s'ignorer lui-même.

Une coutume touchante veut que chaque jeune enfant soit sous la protection d'une plus grande; de là un développement de sentiments de respect et d'obéissance d'un côté, de protection et de sollicitude de l'autre. La petite appelle la grande *ma mère*. Cette mère peut avoir quelquefois quinze ans; elle est responsable de la tenue et des pro-

grès de sa protégée; c'est un premier apprentissage de la vie. Comme la fleur présage le fruit, la jeunesse présage l'avenir, et sur chaque front nous pouvons presque lire et prédire une destinée. Celle-ci, qui console l'enfant qui pleure, sera sans doute une douce mère. Cette autre, qui gronde et qui se fâche contre l'enfant qu'elle doit instruire, manquera peut-être le but en voulant trop faire. Sera-t-elle une petite sainte, celle qui tient son chapelet sous l'image de la Vierge et qui paraît déjà ne songer qu'au ciel? Une brune, d'une beauté rayonnante, domine ses compagnes et semble rêver aux dangereux hommages qui l'attendent à sa prochaine entrée dans le monde. Une blonde languissante plonge ses yeux bleus dans le bleu du ciel et paraît y lire tout un roman anglais. Une envieuse se glisse derrière elle, et se venge, par la moquerie, de ce qui lui manque.

Celle-ci, chétive, presque infirme et disgracieuse, n'ayant ni les agréments du visage ni ceux de l'esprit, se tient à l'écart; pauvre créature déshéritée, elle comprend déjà son infériorité que son malheur lui révèle encore, et elle fait l'apprentissage de la souffrance.

Ainsi l'inégalité se fait sentir sous l'égalité de l'uniforme et de l'enseignement. Ainsi, sous l'éclat de ces fleurs de jeunesse, c'est déjà tout un petit monde qui se reconnaît, qui vit, qui palpite, et, avant même que le fruit soit développé, on aperçoit le ver qui rampe sur la jeune tige et qui le piquera au cœur.

C'est alors que l'intervention mesurée de la sage institutrice fait sentir sa douce influence. Une main prudente ramène le rameau qui s'égare, émonde celui que le mal a gagné. Un mot calme le zèle trop ardent, réveille le sentiment qui s'éteint, fait vibrer les cordes du cœur. C'est comme l'image vivante de la conscience qui rappelle sans cesse à ces jeunes et tendres natures, par ses préceptes et par ses exemples, par son amour surtout et par son effusion, la voix divine que chacun peut entendre au fond de son âme. Ainsi l'égoïsme, source de mal et d'anéantissement, est vaincu par l'esprit de charité, source féconde de bien et de vie.

Mais le son précipité d'une cloche arrête tout d'un coup tous ces jeux bruyants, toutes ces agitations, tous ces mouvements impétueux, fait taire

toutes ces voix perçantes, éteint tous ces rires joyeux. Un calme profond succède à ce grand tumulte, et les longues files des pensionnaires, sous la conduite des dames surveillantes, entrent d'un pas mesuré dans les salles du réfectoire pour le repas du soir.

II

LE PARLOIR

C'est l'heure où la supérieure, entourée des dames dignitaires, reçoit au parloir le rapport sur les travaux et sur les événements de la journée.

La description de ce parloir ne présenterait aucune particularité notable; car, en faisant l'inventaire de cette vaste pièce, on trouverait seulement le piano de rigueur, les dessins et les tapisseries encadrés, un tableau médiocre représentant la Vierge à la place d'honneur; puis, sur la cheminée et sur les consoles, de belles fleurs

artificielles exécutées par les doigts habiles des jeunes filles, et du reste un ameublement d'un style simple et sévère, qui ne brille que par son extrême propreté. Nous aimons mieux laisser l'imagination du lecteur se figurer à sa manière ces objets vulgaires, pour appeler son regard sur les personnages qui sont groupés près d'une des fenêtres du jardin.

La supérieure, assise sur un fauteuil, reçoit les notes qui lui sont remises par trois religieuses debout près d'elles, autour d'une petite table de travail. C'est une femme encore jeune; sa figure est douce et grave à la fois; ses beaux traits sont encadrés par les blancs bandeaux de la guimpe qui projette une demi-ombre sur son regard voilé, et les grandes draperies de sa robe noire tombent en plis majestueux. Peut-être on devinerait dans ses yeux qu'elle a connu les peines et les déceptions de la jeunesse, si le calme de la pensée ne paraissait planer au-dessus des orages de la vie.

Quand le cœur s'est avoué vaincu et s'est livré, quand le sacrifice est accompli, quand on n'a plus à compter qu'avec le ciel, comme tout se transforme et s'élève! Plus de faiblesse, plus de lutte,

plus de vains efforts, plus d'aspirations vers des biens insaisissables. La créature affranchie grandit sous le regard de Dieu, n'attend plus rien pour elle, et veut verser sur tout ce qui l'entoure ce trésor divin de charité et d'amour qui déborde de son cœur.

Ne demandez pas à un autre mobile qu'à la religion cette effusion complète et cette puissance du bien qui s'accomplit pour le bien lui-même et non dans un intérêt personnel et humain.

Que veut-elle, que cherche-t-elle, cette noble femme, en partageant son cœur de mère entre tous ces petits êtres qui sont remis à ses soins? Est-ce la considération? mais elle veut être l'égale de ses sœurs. Est-ce l'éclat? mais son lourd vêtement est aussi vulgaire que celui de ses compagnes. Est-ce la fortune? mais elle a renoncé à tous ses biens et à un avenir brillant pour vivre dans une simplicité monacale. Est-ce l'approbation du monde? mais sa vie est cachée et recluse. Est-ce le repos? mais elle usera le reste de ses forces dans cette pénible tâche. Est-ce la reconnaissance? mais ces oiseaux s'envoleront quand leurs ailes seront assez fortes pour les porter, et peut-être ils ne se sou-

viendront plus du nid hospitalier qui les a protégés. Est-ce le souvenir de ceux qui survivront? mais une croix de bois sur un tertre de gazon ne dira pas seulement son nom.

Ce qu'elle veut, c'est écouter la voix divine, c'est seconder les vues de la Providence, c'est remplacer la mère absente, c'est abriter sous son aile de naissantes destinées, c'est employer le superflu des riches à élever les enfants des pauvres; car les orphelines ont trouvé aussi un asile sous ce toit béni, et reçoivent, dans une division séparée, un enseignement simple et pratique, en rapport avec la modeste position qui les attend dans la vie active; c'est secourir, soulager toutes les misères, car la porte est ouverte aux indigents, et l'expérience de ses dignes compagnes met à la disposition des malades le dictame des plantes, le trésor que la nature généreuse fait surgir sous l'ombre de la belle forêt; ce qu'elle veut, en un mot, c'est *faire le bien.*

Mais ce n'est pas la tristesse qui accompagne ces privations, ce n'est pas la sévérité qui enseigne et fait aimer le devoir, ce n'est pas l'austérité et l'intolérance qui font pénétrer l'amour divin dans

ces jeunes cœurs. Le Christ, modèle de toute souffrance, ne laissait voir à ceux qui l'entouraient qu'un visage doux et serein, quand il leur disait : *Aimez-vous*, et l'image souriante de la Vierge qui rayonne sur l'humanité est le symbole de la mansuétude et de l'amour.

La supérieure se souvenait qu'elle ne formait pas des novices pour le cloître, mais des jeunes filles pour le monde. Loin de les détourner de la famille et des affections du foyer, il fallait donc les initier, non à l'existence mystique et presque céleste que peuvent rêver quelques vocations privilégiées, mais au monde des vivants, qu'on ne peut maudire, puisque, malgré ses erreurs et ses orages, il se perpétue selon les vues secrètes de la Providence.

Elle voulait que ses enfants fussent, en sortant de ses mains, des filles respectueuses et tendres, des épouses simples et des femmes distinguées, des mères attentives et dévouées. Elle ne dédaignait pas les agrêments qui répandent l'attrait et le charme sur la vie intime; les arts, qui interprètent et poétisent la nature, lui semblaient encore un culte rendu à la Divinité. Quelquefois

même, la beauté idéale lui semblait un don de Dieu, car elle y croyait lire le signe et le reflet d'une âme sans tache.

Vous avez entendu les railleurs poursuivre de leurs sourires, de leurs doutes et de leurs dédains ces existences modestes et sacrifiées; ils se plaignent que le monde est trop plein, que le désir de paraître, que le besoin de briller, que le débordement du luxe, rendent la vie impossible et nous préparent d'inévitables désastres; mais ils ne permettent pas aux résignés de s'effacer, de leur laisser la place au soleil, de se cacher dans l'ombre, pour y préparer le remède à l'égoïsme rongeur, pour panser les blessures des combats de la vie et pour relever les morts.

S'ils pouvaient seulement contempler cette noble figure, entendre ces paroles de paix, surprendre ces complots de charité et d'amour, ils pardonneraient peut-être à ce dévouement; ils comprendraient le secret de cette vie qui se résume par deux mots : elle a souffert et elle a aimé.

III

UNE BELLE-MÈRE

Pendant que ces filles de Dieu tiennent ainsi leur conciliabule maternel, émondant sagement le mal, cherchant le mieux et gagnant tout par l'amour, écoutons le bruit inaccoutumé qui se fait tout à coup à la porte d'entrée. Une voiture élégante et armoriée s'est arrêtée devant le couvent des Augustines; la porte est frappée à coups redoublés. La vieille tourière, après quelque hésitation, se décide à l'entr'ouvrir et explique comme elle peut que la règle de la maison défend de se présenter à une heure si tardive. On entend

sortir de la voiture une voix perçante qui répond avec vivacité. La pauvre tourière est impuissante, son faible bras est repoussé; elle a à peine le temps de sonner la cloche d'avertissement; les valets de pied forcent la consigne, et une grande dame en toilette somptueuse, et très-animée par la résistance qu'elle vient d'éprouver, traverse la cour, accompagnée d'une jeune fille voilée et simplement vêtue, et suivie d'une femme de chambre qui porte des cartons; puis viennent deux grands domestiques à livrée criarde chargés de malles et de paquets.

La porte du parloir fut ouverte avec fracas par le chasseur en grande livrée, au plumet fantastique, et ce fut vraiment un étrange contraste de voir l'agitation de ce groupe qui entrait violemment dans ce pieux asile, et le calme parfait de la supérieure qui se préparait à recevoir les visiteurs et à leur répondre.

Il semblait voir la vague qui vient expirer en grondant sur le sable d'or. C'était bien le monde venant encore mugir jusque sur le seuil de la religion.

La dame fut quelque peu, sinon intimidée, du

moins surprise par l'aspect calme et imposant de ce lieu de refuge, par l'attitude et par les physionomies graves des personnes qui l'entouraient et par la froideur des regards étonnés qui se portaient sur elle; cependant elle fit signe à sa suivante de lui avancer un siége, et, laissant au fond du parloir la jeune fille et les domestiques, elle se fit place sans autre cérémonie, et, sans faire aucune excuse, elle prit la parole.

— Il faut convenir, madame, dit-elle après avoir jeté un regard de dédain sur le modeste ameublement du parloir, que votre entourage est bien peu poli. Je quitte mon hôtel, je monte en toute hâte dans ma voiture, je tue mes chevaux pour vous voir encore ce soir, car je pars demain pour mon château; votre concierge me défend presque votre porte. Si c'est par votre ordre, ce n'est certes pas là le moyen d'augmenter votre *clientèle*, madame, et, quand on a affaire au public, il conviendrait, peut-être, d'être un peu plus à sa disposition. Je n'ai, du reste, que quelques mots à vous dire, et je ne vous détournerai pas longtemps de vos occupations. J'habite mon château une partie de l'année. J'ai à pourvoir, avant mon départ, à

l'installation d'une jeune fille que voici, et dont je suis la belle-mère. Il ne me convient pas de la laisser dans un pensionnat de Paris, parce que je ne sais vraiment qu'en faire les jours de congé et de vacances, qui reviennent bien souvent. On me dit que la règle de votre maison est sévère, que les élèves ne sortent jamais et sont presque cloîtrées. C'est précisément ce que je cherche, et c'est pourquoi je vous donne la préférence.

Je vous confie donc cette jeune personne, vous recommandant seulement de ne lui rien passer, car elle est assez portée à s'en faire accroire. Vous pourrez vous laisser prendre à son regard d'ange et à sa douce voix, mais vous saurez bientôt comme moi tout ce que cela vaut. Du reste, c'est votre état, et vous êtes payée pour corriger ces natures rebelles. Quant à moi, je ne m'en mêle plus, j'ai de jeunes enfants qui réclament toute ma tendresse, et auxquels il ne me convient pas de laisser un tel exemple sous les yeux. Je suis mère, madame, je ne sais si vous pourrez me comprendre.

Après cette violente tirade, jetant un regard de pitié sur sa belle-fille, elle étala les plis de sa robe

incommensurable, en se regardant avec complaisance. C'était une grande femme qui n'avait pas perdu toute prétention à la beauté, et qui n'aurait pas manqué de quelque éclat si un nez trop courbé, des yeux trop rapprochés, un regard de vautour, et des cheveux aux boucles trop rudes et ressemblant à des anneaux de crin, n'avaient donné à toute cette physionomie une dureté que confirmaient bien son geste, sa voix et ses paroles.

Mais, malgré l'ampleur de cette robe de soie dont les frôlements sont si sonores, malgré le luxe de ces livrées, le son aigu de cette voix qui domine, l'assurance de ce regard qui ne se baisse jamais, est-ce bien là une grande dame? Non, Dieu merci! — Une dame du monde, de ce vrai et bon monde qui existe encore, qui se cherche et se reconnait, dit rarement *ma* voiture, *mes* chevaux, *mon* château et *mes* valets.—Une dame du monde, si elle veut être digne de ce titre, qui dit beaucoup, ne force pas les portes; elle est simple et douce, et polie même avec les humbles, et *surtout* avec les humbles. C'est là que nous reconnaissons toujours la vraie distinction, la vraie noblesse.

On l'a déjà si bien dit : la véritable aristocratie

n'a rien à conquérir, elle n'a pas à combattre; elle est calme, elle n'a qu'à rester digne de la haute position qu'elle doit à sa naissance, à son mérite et à sa fortune; et tous les hommages lui sont acquis. Aussi quoi de plus aimable et de plus attrayant, le plus souvent, que la bienveillance des hautes classes? On parlera bien longtemps des préjugés vaincus et de l'avénement de l'égalité.— On dira qu'en cet âge de fer l'*or* est la toute-puissance, que l'or est l'aristocratie souveraine; mais on ne détruira pas le prestige qui s'attache à un grand nom quand il est noblement porté.

L'aristocratie du talent vaut de nos jours celle de la naissance, et c'est justice. C'est une noblesse qui commence. La haute position du génie est inexpugnable et incontestée dans notre société si frivole. La plume, l'épée, les beaux-arts et l'industrie même donnent des armoiries, et dans le plus noble des faubourgs un grand poëte vaut un Montmorency. Mais que dire de cette fausse aristocratie des marchands d'argent et des spéculateurs enrichis, qui, non contente de ses jouissances, veut prendre rang *pour son argent* dans le monde choisi, et acheter le blason comme le man-

ger et le boire? Il semble voir des acteurs qui ont eu à peine le temps de passer l'habit de marquis et de mettre du rouge, mais qui n'ont pas appris leur rôle, qu'ils ne sauront jamais. Aussi il faut entendre comme ils improvisent. Que d'invraisemblances, que de contre-sens, que d'entrées manquées sur la scène du monde!

Avec l'argent qu'ils ont ramassé sur le tapis vert ou ailleurs, qu'ils achètent des châteaux, des chevaux, des amis; ils n'achèteront pas la noblesse du cœur, si elle leur manque. Leurs banquets somptueux, leurs fêtes splendides, grouperont autour d'eux des curieux, des assidus, des parasites et des claqueurs, mais la galerie les jugera par un imperceptible sourire dont ils comprendront bien le sens. Ils savent bien que leur supériorité d'un jour leur est contestée par ce silence dédaigneux, et c'est pour tâcher de l'établir sans réplique, cette supériorité, aux yeux de la foule, qu'ils se jettent dans l'exagération d'un luxe effréné et quelquefois ridicule. — Franklin, dans sa morale économique qui nous semble un peu étroite, ne dit-il pas quelque part qu'il est difficile à un sac vide de se tenir debout? Il aurait peut-être pu dire

aussi qu'il est difficile à un sac gonflé d'or de ne pas rouler au fond de l'abîme, quand on le place sur la pente de l'orgueil.

Elle savait tout cela, la supérieure expérimentée qui vivait sur la limite du monde, comme le phare se tient sur les limites des tempêtes; elle comprit donc d'un regard la valeur de cette assurance, elle devina bientôt à qui elle avait à répondre, et elle répondit :

— Madame, j'admets toute la supériorité que votre position et votre fortune peuvent vous donner sur la pauvre tourière d'un couvent; mais elle a rempli son devoir en refusant l'entrée après sept heures, et vous voudrez bien l'excuser. Je devrais également, pour obéir à mon devoir, refuser de vous entendre, et vous prier de vouloir bien vous retirer, car la règle de la maison est absolue; mais je ne veux pas, madame, que vous vous soyez dérangée inutilement. Veuillez faire sortir vos gens et garder près de vous seulement mademoiselle votre belle-fille, et j'aurai l'honneur de vous répondre.

Et, d'un regard plutôt que d'un geste, elle congédia les valets et la femme de chambre.

Lorsque tous les serviteurs furent sortis et qu'il

ne resta plus en présence des religieuses que la visiteuse altière et sa craintive belle-fille, humble et gardant son voile baissé sur le second plan, la supérieure reprit : — Madame, je crois que vous vous méprenez surl'esprit et la règle de notre maison, ce qui vous est bien permis. Nos enfants sont traitées avec une douceur maternelle, les punitions sont bien rares, et tout n'en va vraiment que mieux. J'apprends avec peine que vous cherchez pour mademoiselle des traitements sévères ; mais vous avez été mal adressée. Il ne m'appartient pas de vous persuader que la douceur et l'amitié sont plus propres à ramener dans la bonne voie que les rigueurs d'une maison de correction. Il vaut mieux vous dire simplement que nous ne pouvons accepter la jeune personne que vous me présentez.

Je pourrais aussi alléguer un autre motif : ce que vous nous donnez à entendre, madame, du naturel et des antécédents de cette jeune personne, je regrette de le dire devant elle, n'est pas fait pour nous donner le désir de la faire entrer dans le troupeau qui nous est confié; elle est déjà bien grande ; à cet âge, les habitudes sont prises, l'obéissance devient plus difficile, et nos enfants,

comme les vôtres, madame, ne doivent avoir sous les yeux que de bons exemples. Veuillez donc nous excuser de ne pouvoir répondre à votre confiance.

La jeune fille porta la main sur ses yeux, et la dame, se levant brusquement, reprit avec une grande irritation :

— Voilà qui est bien surprenant; je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver une telle roideur sous un voile de religieuse!

Mais permettez, madame, il vous sera peut-être difficile de refuser cette novice, qui fera bientôt, sous votre direction, toutes les génuflexions que vous voudrez ; car voici la lettre d'un prélat qui aura plus de poids que mes paroles. J'ai bien fait de me la procurer et de m'en munir. Je croyais cependant que votre intérêt était un motif suffisant pour vous décider; car, bien que vous agissiez pour la plus grande gloire de Dieu, votre pension n'en est pas d'un prix plus modique ; je suis bien informée.

— Madame, épargnez-nous, dit la supérieure en repoussant du geste la lettre ouverte qui lui était présentée ; il y a des paroles auxquelles nous ne savons pas répondre, et, quant à cette lettre, après

ce que je viens d'entendre, je ne veux pas même la voir.

— J'en suis fâchée pour vous, dit la dame en pâlissant de colère. Vous pourrez avoir à le regretter. On saura bientôt en haut lieu le cas que vous faites de vos supérieurs.

Et, prenant sa belle-fille par le bras, elle la dirigea vers la porte en regardant les religieuses avec dédain.

La jeune fille se dégagea doucement de cette étreinte, et, s'avançant vers la supérieure, elle leva son voile, et, se mettant à genoux devant elle :

— O madame! dit-elle, ayez pitié !

Sa taille fatiguée semblait plier avec une grâce toute naturelle, comme le roseau sous les rafales du vent. La douce lumière du couchant, tamisée par le feuillage des platanes, venait s'épanouir sur ce front de seize ans, et s'y brisait comme une auréole en mille rayons. La supérieure resta interdite à l'aspect d'une beauté si angélique, d'une douceur et d'une soumission qui paraissaient si sincères, au timbre d'une voix si pure et si sympathique. N'y a-t-il pas des physionomies ouvertes qui paraissent refléter toute une âme et qui ne

sauraient tromper? N'y a-t-il pas des natures idéales et comme privilégiées qui se révèlent radieuses à travers leur enveloppe légère et diaphane?

La supérieure garda quelque temps le silence, plongeant son regard pénétrant et profond dans les yeux limpides de la pauvre enfant, qui paraissait tout inquiète de cet examen; puis, reportant son regard sur ses compagnes, elle parut les consulter, et enfin, relevant lentement les yeux vers la figure altière de la dame :

— Mon Dieu, se dit-elle, est-ce votre voix que j'entends? est-ce vous qui m'avertissez qu'il y a peut-être ici une victime et qui la remettez dans mes bras? M'ordonnez-vous, Seigneur, de porter secours à une innocente créature?

Et elle abaissa de nouveau son regard sur la jeune fille agenouillée et silencieuse, qui, voyant cette incertitude, sentait naître en son cœur un faible espoir, et qui, ayant pris la main vénérable de celle qu'elle suppliait, y avait déposé un baiser respectueux et une larme brûlante.

—Ayez pitié de moi! dit-elle encore à voix basse.

A l'accent émouvant de cette voix étouffée, au contact de cette petite main suppliante, la supé-

rieure se leva plus troublée qu'elle n'aurait voulu le laisser paraître.

— Madame, dit-elle en relevant la jeune fille, nous vous avons fait voir que nous suivons la règle que notre responsabilité nous impose; les menaces ne peuvent changer nos résolutions; mais nous sommes toujours portées à nous laisser influencer par une physionomie qui paraît sincère; la douleur d'une pauvre enfant est bien faite pour nous toucher et pour nous donner quelque espérance. Veuillez donc oublier, madame, ce que j'ai pu vous dire de trop absolu, et comptez sur tous les soins que nous voulons prendre de votre belle-fille. Nous en ferons du moins l'essai, et nous espérons qu'elle saura répondre à notre amitié par une conduite exemplaire.

— Je savais bien que vous en viendriez là! dit la dame; non pas que j'attribue tout à fait ce changement au prestige de cette Agnès, mais la lettre que vous ne voulez pas voir fait peut-être son effet. Il ne faut pas, n'est-il pas vrai, par trop de scrupule, faire les affaires de ses concurrents?

La supérieure contint son indignation et répondit doucement :

— Vous vous méprenez, madame, en attribuant à un motif si bas l'intérêt que nous voulons prendre à votre protégée. Nous vous donnons la preuve de votre erreur en la prenant la première année à titre d'essai, sans demander aucune rétribution pour nos soins. Vous n'aurez à fournir que le trousseau et l'uniforme.

— Madame, je ne demande pas la charité, reprit la dame en déposant un rouleau d'or sur la table. Il faut que chacun vive de son métier; voici pour la première année, et voici l'adresse de mon notaire, avec lequel vous aurez à vous entendre pour tous les frais accessoires.

— C'est dans le désir de vous servir que j'ai supporté bien des paroles amères, dit la supérieure; mais vous m'excuserez, madame, de ne pouvoir demeurer plus longtemps; d'autres occupations m'appellent chez moi. Voici notre sœur l'économe qui recevra de vous les renseignements nécessaires et qui vous donnera les explications que vous pourrez désirer; et vous, ma sœur, dit-elle à une autre religieuse, prenez soin de cette enfant et conduisez-la dans sa chambre quand elle aura pris congé de madame.

Et elle sortit en saluant.

Quand la dame économe eut pris les notes nécessaires, la jeune fille avança timidement son front vers sa belle-mère; mais celle-ci lui prit le bout du doigt.

— Il faut éviter les scènes attendrissantes, dit-elle avec ironie en la tenant à distance.

Elle sortit sans saluer personne, appela ses gens ; la voiture partit avec fracas, et bientôt un calme parfait succéda à ces agitations inaccoutumées sous le toit béni des Augustines.

IV

MIGNON

Le lendemain, l'essaim murmurant des jeunes pensionnaires s'agitait sous les platanes à travers les suaves vapeurs de l'air du matin. On ne parlait dans les groupes bruyants que de l'arrivée d'une nouvelle compagne, et de la voiture armoriée, et de la parure de la grande dame, et du plumet du grand chasseur. La vieille tourière, qui avait fait vœu de chasteté, n'avait certes pas fait vœu de silence : elle avait raconté les grands événements de la veille, et les grands combats *qu'elle avait combattus*, et sa défaite glorieuse ; tout était connu

et redit par la renommée aux cent bouches et aux mille langues.

On entourait donc une religieuse qu'on supposait mieux instruite.

— Comment s'appelle-t-elle ? lui disait-on, lui criait-on de tous les côtés à la fois.

— Son nom, mes enfants, je ne le sais pas encore, dit doucement la sœur en faisant de la main un geste pour modérer le tumulte; mais je l'ai vue hier avec madame, elle a l'air bien mignon.

— Mignon ! Mignon ! répétaient les enfants en sautillant sur place, puis en courant colporter la nouvelle, qui fit bientôt le tour de la vaste cour.

Et le nom de Mignon était dans toutes les petites bouches rieuses.

La perruche favorite, qui trônait sur son bâton d'acajou en haut du perron du parloir (et quel couvent n'a pas sa perruche ou son perroquet ?), la perruche ne manqua pas de retenir le nom qu'elle entendait redire de toutes parts et sur tous les tons ; et, quand la dame supérieure se montra sur la première marche en donnant la main à la jeune fille que nous avons à peine aperçue aux derniers rayons du jour, la gentille perruche, se penchant

et se balançant sur son frêle appui, s'envola sur l'épaule de la supérieure et répéta d'une voix claire et sonore : — Mignon! Mignon!

— Oui, c'est bien Mignon, répétaient les enfants en sautant et en battant des mains!

Et vraiment le nom devait en rester à la jeune pensionnaire.

— Ma sœur, dit la supérieure à une des religieuses qui vint au-devant d'elle, je lui cherchais un nom, car elle s'appelle Thérèse, comme moi, et, selon notre usage, pour éviter toute confusion, nous devons l'appeler autrement.

— Mignon! dit encore la perruche d'une voix caressante.

— Mignon! Mignon! acclamaient les enfants en regardant la belle jeune fille, qui restait toute calme et souriante sur les premières marches en tenant toujours la main protectrice de la supérieure.

— Eh bien! mon enfant, dit celle-ci en riant et en regardant Thérèse avec complaisance, il paraît que vous vous appelez *Mignon!* Vous le voyez, voilà de petits cœurs qui ne demandent qu'à vous aimer.

Il faut convenir que la bonne religieuse et les enfants, et la perruche et les ondes de l'air, en répétant le nom de Mignon, disaient bien le mot qui répondait le mieux à la ravissante nature que nous ne peindrons jamais si bien que peut le faire ce simple mot déjà idéalisé par les arts et par la poésie.

Par une chaude soirée d'été, avez-vous cueilli sur les chemins un rameau de roses des bois, traînant, fouetté de la pluie, fatigué par l'orage, brisé par les ardeurs du jour? La tige meurtrie était languissante et fanée quand, par pitié, le soir, vous l'avez déposée dans le cristal d'une eau pure. Et le lendemain, à votre premier réveil, l'avez-vous vue? avez-vous vu la rose des bois? Ses étoiles blanches vous regardaient en riant, et au milieu de chaque étoile scintillait un pistil d'or couronné de ses lumineux rayons d'étamines; des boutons rosés surgis dans la nuit, tout gonflés de vie, s'entr'ouvraient encore, les rameaux verdissants et vigoureux se développaient, chargés de leurs belles gouttes de diamants; un parfum indescriptible, subtil et pénétrant, émanait du calice et des jeunes pousses, et

de l'essence même de l'arbuste aimé. Ainsi était Mignon. C'était la branche fatiguée, recueillie le soir par les bonnes religieuses et renaissant déjà dans une atmosphère plus clémente. Et la trace des gouttes de l'orage se voyait encore sur ses traits aussi purs que la rose des bois.

Le vêtement disgracieux et trop court de la veille avait été remplacé par la longue robe d'uniforme qui laissait en toute liberté sa taille élancée et rendait à son maintien toute son élégance naturelle; son lourd chapeau ombragé d'un voile vert avait disparu, et des torrents de cheveux bruns dorés par les premiers rayons du matin, ruisselant de son front et se gonflant sur ses tempes d'albâtre, se réunissaient en une lourde tresse roulée sur elle-même, et tombaient par leur poids derrière sa tête, comme on le voit souvent dans le profil des médailles achéennes.

Bien que la finesse et la régularité des traits, l'élégance parfaite de la taille, les proportions délicates des extrémités, la pose pleine de laisser aller, eussent fourni un modèle inappréciable au statuaire qui eût pu considérer et saisir cette charmante figure ainsi placée comme sur un pié-

destal au plus haut des degrés du jardin, ce n'est pas là le secret de l'émotion que Mignon laissait sur son passage, comme la verveine laisse aux vents son parfum. Ce secret, c'était l'expression de ce beau visage; c'était la pensée toute nue et sans voile qui rayonnait dans ces grands yeux bleus que Greuze a devinés, qui respirait sous ces lèvres souriantes; c'était l'âme qui palpitait jusqu'à l'extrémité de ses petites mains tendues vers ses nouvelles compagnes; c'était l'amour, l'amour pur et infini, qui transpirait dans cette délicieuse et exceptionnelle nature, et qui faisait pénétrer son charme puissant au fond de ces jeunes cœurs.

Mais est-ce encore permis de mettre l'attrait de la pensée au-dessus du culte de la forme? — Si l'on reprochait au narrateur d'inventer, de réunir toutes les perfections, tous les charmes de l'idéal sur le front d'un enfant, nous dirions que c'est peut-être le privilége, sinon la mission de l'art, de rêver, de célébrer cette nature choisie qui repose des tristes *réalités* dont on offense souvent des yeux innocents.

N'en avons-nous pas assez vu de ces portraits d'une vérité désespérante, dont le poëte et l'artiste

nous ont étalé l'horrible nudité et les plaies honteuses? Il y a un instrument admirable qui reproduit presque comme un miroir les traits de la figure; pourquoi cependant ne donne-t-il souvent au plus beau visage qu'un masque sans vie et une réalité affligeante? c'est qu'il ne tient compte que de la matière, c'est que l'image n'a pas traversé l'âme de l'artiste et du penseur avant de se refléter dans un cadre. L'écrivain qui reproduit sans choix et sans blâme les tableaux dont nous voulons détourner nos regards ne descend-il pas au rôle d'un instrument vulgaire? Tandis que la nature clémente cache ses ruines sous les fleurs et nous montre une beauté toujours nouvelle et toujours renaissante, lui, le poëte de la réalité, il exhume les cadavres, il nous fait compter et toucher les vers qui rampent au milieu de cette corruption, et il ne se souvient pas de l'âme qui s'est envolée.

Laissez-nous fuir ces tableaux repoussants. Cherchons une consolation dans les souvenirs d'une nature choisie. Bénissons la beauté divine qui rayonne sous la beauté morale. Élevons-nous vers le ciel par la contemplation de cette douce

créature qui paraît en descendre, écoutons cette voix qui a gardé l'accent des concerts célestes.

Malgré les aberrations et les hérésies du goût, malgré les mauvais instincts et les engouements de la foule, quelles sont les images qui parlent à tous les cœurs, qui restent dans nos plus doux souvenirs? ce sont les conceptions idéales dans lesquelles l'âme semble absorber et anéantir la matière. C'est une *Béatrix* de Dante, une *Madone* de Murillo, une *Mignon* aspirant au ciel de Ary Scheffer, un ange divin de Paul Delaroche; natures presque célestes qui grandissent nos horizons, nous affranchissent par la pensée du poids des jours et de la servitude terrestre.

Pardonnez donc à ma Mignon bien-aimée sa beauté, sa grâce, son charme infini, son prestige irrésistible; laissez-la descendre les degrés du perron comme l'ange aux ailes blanches descendait l'échelle de Jacob; laissez cette douce vision se mêler aux groupes des vivants et faire vibrer tous ces jeunes cœurs qui subissent déjà l'influence magnétique de son regard; laissez ce rayon du ciel traverser la sombre ramée des platanes, au milieu de la vapeur éthérée du matin.

Mignon pencha avec respect son beau front vers la supérieure, qui l'embrassa, et elle descendit en souriant et toute légère les marches du perron en posant sa petite main sur son cœur.

— Merci, dit-elle, je vous aimerai comme mes sœurs. Et elle tendait ses mains aux plus grandes, et elle baisait le front des jeunes enfants, et les plus petites se pendaient à sa robe, en attendant leur tour et en criant : — Et moi, Mignon, et moi, Mignon! Et les bonnes religieuses, groupées à l'écart, regardaient tout émues cette scène touchante et entraînante, comme tout ce qui est naturel et sincère.

Elle avait donc bien souffert, cette pauvre et charmante créature qui regardait avec une joie céleste ces grandes murailles, ces ombrages sévères, toutes ces figures inconnues, et qui aimait déjà ce lieu de refuge que plus d'une nouvelle venue trouvait quelquefois triste comme une prison ou comme un tombeau?

Quoi! Mignon, as-tu déjà entendu des voix menteuses? as-tu surpris la perfidie d'un regard? as-tu été menacée de quelque trahison infâme, pour te croire sauvée dans cet asile, pour écouter avec

extase ces petites voix naïves, pour te mirer dans ces yeux limpides, pour te réfugier si confiante dans les bras de tes sœurs nouvelles?

Quoi! Mignon, sais-tu déjà, toi si jeune, ce que la haine et l'envie peuvent cacher sous un voile de dentelle et sous une robe de moire, pour t'attacher avec tant d'espérance à la robe de bure des religieuses? Que t'a-t-il dit, ce monde menteur, à toi qui entres à peine dans la vie, pour que tu te trouves si heureuse de le fuir? de quelle amertume a-t-il déjà souillé tes jeunes souvenirs?

Cependant la taille élancée de Mignon s'élevait au milieu de ses compagnes comme un peuplier se balance au milieu des saules. On se mit en marche; Mignon faisait le tour de la vaste cour, apprenant et retenant le nom de chaque pensionnaire et ne se trompant jamais; cherchant les physionomies qui l'attiraient, ramenant à elle celles que la timidité ou un autre sentiment pouvaient éloigner, et toutes subissaient bientôt le charme de son effusion.

Au détour d'une allée, elle trouva une petite créature accroupie au pied d'un arbre, effeuillant tristement des rameaux tombés des platanes, et

comme étrangère à toute l'agitation qui avait lieu autour d'elle.

Elle ne paraissait pas avoir plus de douze ans; ses traits étaient amaigris, son teint était terne, ses grands yeux caves et languissants étaient empreints d'une profonde tristesse, sa robe était souillée de poussière, ses mains toutes terreuses, sa contenance embarrassée.

— Quelle est donc cette pauvre enfant? dit Mignon en s'arrêtant avec étonnement.

— C'est Graziella; c'est la muette, disaient ses compagnes en l'entraînant; elle est méchante, on la laisse pour ce qu'elle est.

— Et pourquoi? dit Mignon. Je vois chacune de vous tenir par la main une petite fille que vous paraissez préférer et qui vous appelle sa mère. Où est-elle, la mère de la muette? qui est la mère de la pauvre Graziella?

— Ah! bien oui! elle a changé quatre fois de mère depuis qu'elle est ici, et tout le monde l'a abandonnée; et, quand la dernière vient de quitter le couvent, personne n'a pu s'en charger. Voyez comme elle est faite! C'est pourtant la bonne sœur Gertrude qui l'a habillée et soignée ce ma-

tin; elle était aussi propre que nous en descendant.

— A-t-elle donc été toujours si malheureuse? dit Mignon tout émue en la regardant avec pitié.

— Mais non. Elle parlait plus que les autres, et elle vous entend bien; voyez! mais elle a eu peur un jour, dit une jeune fille, et depuis elle n'a plus rien dit. Et si ce n'était que cela! Mais voyez comme elle s'arrange! Et, accablant Graziella de reproches, elle lui montra le désordre de sa toilette et la fit lever brusquement en lui prenant la main.

— Laissez-la, je vous en supplie! dit Mignon de sa douce voix, en dégageant la main de l'enfant et la prenant dans les siennes; voyez comme elle me regarde, elle devine peut-être que j'ai souffert aussi, moi qui me trouve aujourd'hui si bien avec vous! Laissez-moi obéir à la pensée qui me vient. Laissez-moi, mes sœurs, essayer d'être sa mère; vous m'aiderez; vous verrez que nous la rendrons propre et gentille. Que faut-il faire pour avoir la permission d'être sa mère?

Graziella, toute gauche, embarrassée, honteuse, avait entendu ces douces paroles; elle en resta

toute suprise; elle s'attendait si peu, la pauvre abandonnée, à une marque d'intérêt! sa physionomie s'était éclairée; Graziella avait essuyé sa figure sur ses manches et ses mains à sa robe; elle prit dans ses mains sales la douce et blanche main de Mignon, et, paraissant chercher une intonation dans sa mémoire, palpitant sous le coup d'une grande émotion et faisant un effort suprême, elle articula d'un air de souffrance et d'une voix gutturale et saccadée *Mère, Mère!* Mais ce mot si doux, si tendre et si facile, fut le seul qui put sortir de ses lèvres contractées.

— Elle a parlé ! elle a parlé! criaient les enfants.

Graziella entraîna Mignon, en courant de toute sa vitesse vers la supérieure, qui se promenait avec quelques-unes des dames à l'entrée du verger réservé. Elle se plaça devant le groupe des religieuses, présenta Mignon en lui baisant la main, et en répétant avec effort: *Mère, Mère!* et elle regardait Mignon avec extase et admiration.

— La muette a parlé, elle a parlé! répétaient les enfants, c'est Mignon qui fait parler les muets.

— Quoi ! Mignon, dit madame Thérèse, la supé-

rieure toute surprise, après avoir consulté les religieuses d'un regard, vous voulez être la mère de cette pauvre abandonnée! vous ferez une bonne œuvre, car nous l'aimons, malgré son manque de soin; elle n'est pas méchante, et vous l'aimerez aussi quand vous saurez sa triste histoire. Je vous avoue que je m'en suis moi-même longtemps occupée et sans succès; mais vous, sa compagne, si vous la traitez avec douceur et amitié, vous réussirez peut-être, car c'est une sympathie plus intime qui lui manque. En tous cas, mon enfant, j'aime à vous voir tenter cette épreuve qui prouve votre bon cœur. Nous allons vous inscrire comme sa mère; vous remplacerez sœur Gertrude, qui était excellente pour elle et ne s'en tirait pas trop bien, comme vous le voyez, malgré tous ses soins. Vous nous répondrez de son travail et de sa tenue; mais nous ne serons pas bien sévères dans les premiers temps, car vous aurez fort à faire. Prenez donc courage, mon enfant, et attendez tout de votre cœur.

— Eh bien, Graziella, te voilà heureuse? tu as trouvé une mère, et Mignon t'a délié la langue. Voyons, parle-nous encore.

— Mère, mère! dit Graziella avec effort et avec de grands signes de joie.

Pour toute réponse, Mignon se baissa vers la pauvre petite, l'embrassa tendrement et dit à ses compagnes :

— De ce moment elle est ma fille, et qui m'aime l'aimera.

Puis, la prenant par la main, elle ne la quitta plus, et commença à lui conter de belles choses, tout en s'occupant de sa toilette, qui avait bon besoin de modification. La première station fut naturellement à la fontaine, où Mignon lava la figure et les mains de sa fille.

N'était-ce pas un groupe touchant que cette union spontanée de la beauté et de la laideur, de la grâce infinie et d'une gaucherie qui touchait à l'abrutissement, de la vivacité de l'intelligence et d'une timidité qui ressemblait à l'idiotisme, de la fierté qui protége et de la faiblesse qui trouve un secours, une sympathie inattendue? Tous les cœurs comprenaient le charme de ce contraste, tous les yeux suivaient la jeune mère et la fillette disgracieuse qui sautillait près d'elle en regardant fièrement tout le monde, car elle se sentait mainte-

nant un appui, et elle répétait : — Mère, mère !

Dire que dans un si grand nombre de compagnes il n'y eut pas quelques sourires de moquerie, quelques regards d'envie dissimulée, ce serait méconnaître la pauvre nature, ce serait nier l'ivraie dans le champ de pur froment. Sans se rendre compte de l'émotion qui avait pu arracher quelques syllabes inarticulées à la pauvre muette, une voix disait en riant dans un groupe : « Elle fait parler les muets, elle va bientôt faire voir les aveugles et marcher droit les boiteux ! » Mais Mignon était trop contente, elle ne voulait rien voir ni entendre de ces malices inoffensives, et, à la fin de la récréation, elle suivit ses compagnes, après avoir embrassé tendrement sa fille Graziella, qui, après la toilette improvisée de la jeune mère, n'était déjà plus reconnaissable.

Elles étaient heureuses toutes les deux, et qui sait lequel éprouve le plus de joie de celui qui reçoit le pain du jour, ou de celui qui peut le donner ?

V

GRAZIELLA

D'où vient-elle, cette chétive créature que nous avons trouvée si languissante sous les platanes du couvent, et que nous avons laissée plus consolée dans les mains de la douce Mignon, sa nouvelle mère? Faut-il donc raconter cette triste histoire? C'est l'histoire éternelle du malheur, c'est le fruit tombé avant l'automne, c'est la fleur fanée avant le soir.

C'était pourtant autrefois une belle petite fille, toute fraîche et riante, avenante et serviable; c'était la joie et l'espérance de la maison. Quel

vent d'orage a déjà brisé ce pauvre roseau !

Si vous étiez entré il y a quelques années dans l'atelier de Marx, le statuaire, vous auriez vu une chose rare en ce monde, vous auriez vu des gens heureux.

Que j'aime à pénétrer dans ces sanctuaires de l'art, à respirer l'air humide et frais de l'atelier, à assister à ce premier travail du génie créateur, à voir, à toucher la glaise qui prendra, sous une main puissante, une forme, et, bien plus, une pensée; à interroger ces essais informes, les uns déjà abandonnés, d'autres, conservés avec soin; à suivre les projets plus arrêtés, les terres cuites finement modelées, les bijoux privilégiés mis sous verre, les statuettes gracieuses, les blancs fantômes de plâtre, dernière expression de la volonté de l'artiste, et enfin les blocs de marbre dont le statuaire sonde du regard la profondeur et dont il dit: *Il sera Dieu!*

Je m'arrête encore devant le praticien vigoureux qui dégrossit et enlève avec effort les éclats du marbre pour développer et découvrir la figure idéale qui se cache dans le cœur du rocher. Puis enfin j'interroge le front penseur de l'artiste don-

nant le dernier fini à sa création, donnant la vie à la matière et polissant avec amour les formes gracieuses.

Où trouver un refuge plus envié, qui repose davantage des vulgarités de la vie, de la banalité des rapports du monde et du poids des affaires? Que de fois on s'oublie là dans la contemplation de l'art, dans d'interminables entretiens sur le bon, le beau et le vrai, dans les épanchements de la familiarité si naturelle aux artistes! Cela s'appelle vivre.

Aussi il était heureux Marx le statuaire, lorsque, jeune et fort, entouré de sa femme, de sa fille et de quelques bons amis, glorieux de ses premiers succès, animé du feu créateur, il modelait la terre humide en chantant, en rêvant à l'avenir, ou bien lorsque, tenant la main de sa femme, il portait sur ses genoux sa petite Graziella, alors si intelligente et si parlante. Beaux jours, jours comptés! Mais, quand l'amandier livre aux premiers baisers du soleil ses bourgeons naissants et ses fleurs rosées, il ne faut qu'un souffle de la bise d'avril pour effeuiller sa couronne: ainsi s'envolent et périssent les espérances de l'artiste.

Il faut vivre ! — mot cruel qui rappelle les esprits égarés dans l'espace, qui replonge dans le sommeil l'âme expansive et nous enferme dans le cercle de fer de la réalité. — Il faut vivre! Et quel sculpteur saura tirer des entrailles du marbre le pain de froment?

De tous les arts il n'en est peut-être pas qui offre de plus désespérantes impossibilités et qui impose de plus rudes labeurs. Le poëte avec sa plume, le peintre avec son crayon, expriment une idée et peuvent mettre en lumière des chefs-d'œuvre... Mais le sculpteur? après bien des années d'études, bien des connaissances spéciales à acquérir pour commencer la plus ingrate carrière, il lui faut un vaste emplacement, il lui faut pétrir la terre humide comme un manœuvre et tailler la pierre comme un maçon.

Si l'artiste a enfin modelé une figure qui réponde à sa pensée, il faut acheter le marbre à prix d'or; à prix d'or il faut payer le praticien qui ébauche sous les ordres du maître; il faut passer bien des jours et bien des nuits dans des travaux de géant. Il faut que l'œuvre puisse tourner sur pivot et plaire sous tous les aspects, tandis que le

poëte ne nous raconte de ses héros que ce qu'il veut, tandis que le peintre ne nous présente qu'une surface.

Et puis, quand tout est achevé, quand le grand jour est arrivé, quand il s'agit de mettre l'œuvre en lumière, tout est à craindre, depuis l'indifférence du public jusqu'à l'ironie ou la cruauté du critique inconnu qui, d'un coup de plume, peut briser une statue de marbre, jusqu'au silence qui peut tuer l'artiste.

Avec quel amour Marx avait caressé sa charmante création de *Graziella*, en s'inspirant d'un des plus poétiques récits de Lamartine! Il avait peut-être choisi ce sujet parce que c'était le nom de sa fille bien-aimée! Avec quel bonheur il avait tiré du marbre cette figure ravissante que le grand poëte a rêvée! Quel succès lui était présagé lorsque les connaisseurs, assis sur le divan, s'extasiaient et applaudissaient en voyant cette belle apparition tourner lentement sur pivot, et présenter successivement ses admirables contours à la lumière rosée projetée par le store rougeâtre de la haute fenêtre! C'était la vie qui animait cette belle figure repliée avec grâce sur elle-même, désolée

et languissante ; c'étaient de vraies larmes qui coulaient de ses yeux : le marbre pleurait.

Un riche Américain qui se trouvait à Paris, et qui achetait par commission un *assortiment* d'objets d'art, non avec connaissance de cause, mais sur le renom des artistes et sur la commande de ses correspondants, avait vu la *Graziella* dans l'atelier, et avait presque promis d'en *prendre livraison* après l'exposition des beaux-arts. Mais, un des premiers jours de l'exposition, Marx vit arriver chez lui l'Américain, porteur de deux petits journaux qui contenaient des articles mordants, ironiques, et, comme on dit, *très-spirituels*, sur sa statue. C'étaient deux flèches empoisonnées qui venaient frapper l'artiste sans défense.

— Vous comprenez, dit froidement le spéculateur du nouveau monde, que cette publicité déprécie votre *marchandise*, et je ne pourrais, quant à moi, donner mon propre argent (*my own money*) contre ce marbre qu'avec un rabais du tiers, soit 33 et 1/3 pour 100 sur le prix convenu. C'est tout à fait l'usage sur les cotons et les cafés quand ils sont avariés.

L'artiste troublé ne daigna pas répondre que

ces critiques s'annulaient par leurs contradictions, il ne voulut pas en appeler à d'autres témoignages. Sa statue lui resta. Ce fut comme le point noir qui se montre au fond d'un horizon splendide et qui deviendra la tempête.

Il faut bien faire son compte, puisqu'il oubliait de le faire, entraîné par le charme de son sujet et l'amour de son art. Il avait dépensé plus de six mille francs pour le marbre, le praticien, les modèles, etc.; c'était un déboursé énorme pour un artiste. Il avait des engagements à remplir; puis vinrent les mauvais jours. Sa femme, inquiète de l'avenir, et devinant les peines que Marx voulait lui cacher, tomba gravement malade. Au lieu de suivre ses travaux, il fallut être aux expédients, chercher du secours.

Un de ses amis le conduisit un jour chez M. Crèvecœur, riche industriel, amateur des beaux-arts, mais très-occupé et absorbé par le torrent des affaires, et néanmoins obligeant et généreux.

— Mon cher monsieur Marx, dit le négociant, je regrette fort de ne pouvoir aller voir votre *Graziella*, que j'ai à peine aperçue au Salon, mais je ne m'appartiens pas. Sitôt que j'aurai un peu de

liberté, comptez sur moi. Comme tout le monde, j'aime votre talent, et il me faut quelque chose de vous.

Puis, voyant l'air attristé de l'artiste, il ajouta en le regardant avec intérêt :

— Mais, dites-moi, et vos commandes et vos travaux?

— Monsieur, dit Marx, je n'ai aucun droit à votre bienveillance, pourquoi vous occuper de mes embarras?

— Dites toujours, reprit vivement M. Crève-cœur, tout en classant ses papiers; qui ne s'intéresserait à un homme comme vous?

— Eh bien, monsieur, dit Marx en faisant un effort, le ministère nous paye par à-compte le montant des commandes; ces à-compte sont bien vite absorbés par les frais de main-d'œuvre et les besoins de la vie; de sorte que, l'œuvre terminée, le produit a déjà disparu, et nous ne sommes pas plus avancés; et j'espérais que, si vous veniez voir ma *Graziella*, pour laquelle j'ai fait de grands frais...

— Je ne puis vraiment pas, dit M. Crèvecœur; mais, si vous avez besoin d'argent, mon cher mon-

sieur Marx, ne vous gênez pas. Je serai trop heureux d'aider un homme de talent que j'aime et j'estime. — Et, lui présentant un papier : — Tenez, dit-il, faites-moi là un reçu de la somme que vous voulez, payable quand vous voudrez.

Marx resta bien surpris.

— Monsieur, dit-il, c'est bien rare, ce que vous faites là, car vous ne me connaissez que par mes amis ; je ne puis vous dire ma reconnaissance ; il faut une dure nécessité pour que j'accepte. Puis-je donc écrire un reçu de deux mille francs payables dans un an ? car avant cette époque...

— Doublez le tout, dit M. Crèvecœur, et adieu, car on m'attend. Nous nous reverrons.

Il dit à son caissier de payer quatre mille francs contre un reçu stipulé payable dans deux ans ; il sortit en s'excusant et en serrant affectueusement la main de Marx, qui se voyait pour le moment hors de peine.

Avec ce secours inattendu, Marx recommença à lutter, mais les circonstances devinrent plus pénibles. Sa femme ne se rétablissait pas ; les frais de sa maison augmentaient, et les commandes ne venaient pas. Les années se passaient, et, quand l'é-

chéance de son engagement de quatre mille francs arriva, il n'était pas en état d'y pourvoir. N'osant se présenter chez M. Crèvecœur, il lui écrivit pour demander un délai et ne reçut aucune réponse. Mais celui-ci lui fit savoir un jour qu'il était pour le moment trop malade pour sortir; qu'il comptait toujours sur la *Graziella*, si elle était encore à vendre; mais qu'en attendant Marx ne devait prendre aucun souci de son engagement, qui ne lui serait pas présenté.

Le calme que ces bonnes paroles apportèrent dans le ménage de l'artiste ne fut pas de longue durée, car peu de temps après un garçon de caisse frappa à la porte de l'atelier et présenta le fatal engagement de quatre mille francs acquitté par madame veuve Crèvecœur. Marx, pâlissant à la vue de cette signature qui lui apprenait la mort d'un protecteur généreux, répondit qu'il n'avait pas d'argent, qu'il irait s'en expliquer. Le garçon de recette prit son crayon, écrivit en marge de l'effet, avec le flegme de l'habitude, *pas de fonds*, et sortit.

Le lendemain, Marx reçut un protêt timbré; puis l'homme d'affaires de madame Crèvecœur,

simulant des intentions conciliantes, parvint à engager la signature de Marx d'une manière plus *compromettante* et plus dangereuse, si bien qu'on lui présenta un jour l'expédition d'un jugement qui le condamnait à payer à la succession Crèvecœur quatre mille francs et les frais, *même par corps*.

Après s'être adressé à quelques amis dont il ne reçut pas de réponse, après avoir épuisé toutes les démarches pour se procurer de l'argent, après avoir offert à vil prix sa *Graziella* à l'Américain, qui n'en voulait plus par cela même qu'elle lui était offerte au rabais, il prit encore son courage et osa se présenter chez madame Crèvecœur, qui le reçut avec une froide hauteur, lui dit que c'était une affaire de succession, qu'elle était une faible femme hors d'état de défendre les droits de ses enfants, mais qu'il pouvait s'en entendre avec son avoué.

— Mais, madame, dit Marx, vous ignorez peut-être l'intérêt que me portait M. Crèvecœur ; il m'avait laissé toute liberté pour le payement, et je demande seulement le temps de me mettre en mesure, j'ai des amis qui m'aideront.

— Vous ne comptez pas, sans doute, reprit

froidement la veuve, vous prévaloir de la négligence de M. Crèvecœur pour priver la veuve et l'orphelin de leur patrimoine ; car cette échéance est depuis longtemps passée, et nous perdons les intérêts.

Marx, humilié, sans ressources et sans espoir, quitta, les yeux baissés, l'hôtel fastueux de la veuve et de l'orphelin, et rentra silencieux et soumis dans son atelier délabré et abandonné. Tout ce qu'il y aimait était pour lui un objet de découragement. Ses bras, qui portaient sans fatigue le poids de douze heures de travail, parce que la force morale le soutenait, ses bras étaient énervés, ses jambes ne pouvaient plus le porter; il tomba sur un divan au pied de sa statue.

Sa fille Graziella se mit à ses genoux, baisant ses mains, lui disant que de meilleurs jours reviendraient, et le suppliant de cacher ses inquiétudes pour ne pas troubler le repos de sa mère, qui était toujours en grand danger.

Cependant les gens de justice continuaient en silence leur œuvre processive de ruine et de destruction. Marx était assis un matin dans son atelier désert, la tête plongée dans ses deux mains : un

bruit inaccoutumé se fit entendre à la porte, un coup fut frappé avec violence, et plusieurs personnes de mauvaise mine entrèrent à la fois; l'une d'elles exhiba un mandat.

— C'est vous qui êtes M. Marx? dit le recors à voix basse : nous sommes chargés de vous conduire à la prison pour dettes; mais ne craignez rien, nous savons les égards qui sont dus à un artiste, une voiture est en bas.

— Par pitié, silence! dit Marx atterré en montrant la chambre de sa femme, je suis à vous. Et, laissant un mot pour expliquer provisoirement son absence, il partit en donnant un dernier regard à sa triste maison.

Graziella entrait au moment même. Le malheur, quand il ne parvient pas à tuer l'intelligence dans une nature précoce, la développe outre mesure. L'enfance, qui est née pour la joie, disparaît sous l'étreinte de la douleur, Graziella comprit tout, se précipita dans l'escalier, arriva dans la rue au moment où on fermait la portière, et suivit en courant et tête nue la voiture qui partait au galop des chevaux.

Les passants s'arrêtaient tout surpris et ne

cherchaient pas même à retenir cette flèche légère lancée dans l'espace qui franchissait tous les obstacles, et ils la suivaient encore des yeux comme un météore en s'interrogeant.

Elle arriva ainsi, haletante et épuisée, en même temps que la voiture, se glissa entre le factionnaire et le concierge, entra inaperçue avant son père et les gardes du commerce, et demanda grâce avec tant d'énergie, qu'on eut pitié de son égarement et qu'elle fut conduite au salon du directeur.

— Monsieur, mon cher bon monsieur, cria-t-elle; c'est mon père! et ma mère va mourir, grâce! gr...!

— La parole expira sur ses lèvres dans un sanglot suprême. Elle tomba à la renverse, brisée par une crise affreuse.

La femme du directeur, attirée par ce bruit arriva en toute hâte, entoura l'enfant de mille soins, la vit enfin revenir à elle et lui demanda longtemps comment elle se trouvait.

Plus un mot, plus un son, de grosses larmes roulaient sur ses joues roses; ses yeux suppliants se levaient sur la dame charitable, mais plus un mot, plus rien! La douleur poignante avait laissé

une blessure trop profonde dans cette organisation naissante vouée désormais au silence et à la souffrance.

Comment cacher au pauvre père cette nouvelle peine plus cruelle que les autres ? La femme du directeur (il y a partout des cœurs généreux), après avoir pris tous les soins nécessaires, voulut reconduire la petite muette chez sa mère. — Elle fut si affectée de l'état de dénûment de cette triste maison, qu'elle plaça un médecin et une garde près de la malade. Mais, hélas ! tous ses efforts furent bientôt inutiles, et la mère de Graziella expira quelques jours après sans connaître les nouveaux malheurs qui accablaient sa famille. — C'est alors que la directrice conduisit elle-même Graziella au couvent des Augustines, où elle avait été élevée, car elle savait qu'elle pouvait compter sur toute la sollicitude de la bonne supérieure.

Un mois se passa ainsi ; puis un jour le directeur de la prison reçut d'Italie, dans une lettre anonyme, la somme nécessaire pour payer le capital et les frais de l'affaire Marx. Le directeur se hâta de remplir les formalités pour lever régulièrement l'écrou et annonça à l'artiste qu'il était libre, en

le préparant aux fatales nouvelles qu'il lui restait à apprendre.

Marx cherchait en vain d'où lui venait ce secours inespéré. Il regagna sa maison dans de cruelles appréhensions, jouissant à peine de sa liberté; et, en effet, il ne devait pas longtemps en profiter, car il tomba dans un état de langueur, et succomba bientôt sous le poids du chagrin, en répétant le nom de Graziella.

C'est ainsi que la petite muette se trouva, à douze ans, seule et abandonnée sur la terre. Lui pardonnez-vous maintenant, à la pauvre enfant, d'être devenue laide, disgracieuse et révoltée? Les soins maternels des bonnes religieuses ne pouvaient plus rien sur ce caractère aigri par le désespoir, par son infirmité et par la moquerie de quelques enfants que leur légèreté et leur inexpérience rendaient quelquefois cruelles. C'est ainsi que toute grâce, toute jeunesse, toute vivacité avaient disparu et fait place à un état de prostration et d'anéantissement.

Mais un regard du ciel, un regard de la douce Mignon, avait pénétré au fond de ce cœur navré, y avait retrouvé et ranimé une étincelle de vie.

Une voix vibrante avait prononcé avec une tendresse ineffable le mot sacré, le mot par excellence, le mot par lequel on espère, le mot de MÈRE, et le désespoir était vaincu, et la glace qui cernait ce petit cœur était fondue à ce rayon magique, et l'enfant, la pauvre orpheline, était rattachée par ce seul mot au monde des vivants. Et un écho avait répété, non de ses lèvres inhabiles, mais du fond de son cœur réchauffé et ressuscité : *Mère, Mère!*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

VI

LA PÊCHE

Selon la croyance populaire, il y a des astres sinistres qui répandent leurs maléfices dans l'atmosphère aussitôt que paraissent à l'horizon leurs rayons blafards et redoutés. Il y a des végétations perfides dont l'éclat attire et captive, dont le parfum amollit et endort, dont la sève est âcre et mortelle. Il y a aussi des natures perverses qui sont comme les émanations du génie du mal, qui répandent sur tout ce qui les touche ou les entoure leur destructive influence. Ces êtres, doués souvent d'une fatale puissance, passent comme un

fléau sur la terre, ne vivant que d'égoïsme et de haine; semblables à une lave brûlante qui s'écoule sur la moisson jaunie, ils ne laissent après eux que désolation et ruine. Ils feraient douter de la justice divine si, selon les vues de la Providence, ils ne servaient peut-être de contraste et d'épreuve à la vertu dont ils préparent quelquefois le triomphe.

Toutefois malheur à ceux qui tomberont par surprise sous la serre de ces vautours impitoyables! Qu'ils n'en appellent pas au cœur là où le cœur manque, qu'ils fuient ou qu'ils meurent! Mais, s'ils succombent, le méchant se reposera en vainqueur sur l'herbe fraîche de leur tombe, aussi impassible, aussi froid que la lave pétrifiée sur les moissons qu'elle a dévorées.

On voudrait, pour le repos de l'humanité, nier ces natures monstrueuses; mais qui ne leur a laissé en passant un lambeau de sa chair? Si nous avons à les peindre comme une ombre au fond du cadre où doit rayonner l'angélique figure de Mignon, que ce ne soit pas du moins pour nous complaire dans le tableau de leurs désordres et de leurs vices, mais bien pour les juger et pour leur prédire le châtiment; que ce soit, non pas pour les élever

sur le piédestal qu'on leur a déjà préparé, mais pour montrer le démon infernal renversé sous le pied de l'archange.

Dans la partie la plus étroite de la rue du Sentier, il y avait autrefois au fond d'une cour un magasin sombre, dénué de toute apparence de luxe et dans lequel se traitaient cependant les plus grandes affaires du commerce d'étoffes précieuses. Là étaient comme centralisés les plus riches produits du monde, les cachemires de l'Inde, les soieries de l'Italie, les tapis de la Turquie, les étoffes d'or et d'argent fabriquées à Lyon, les fins tissus du Nord, les belles indiennes de Rouen.

Le chef de cette maison si modeste en apparence et si puissante par ses immenses relations et son ancienneté se nommait Aimé Crèvecœur. Il était le successeur des Crèvecœur dont le nom était connu de père en fils dans les annales du commerce ; et, bien que son nom ne fût pas précédé de la particule nobiliaire. les Crèvecœur, par leur probité proverbiale, leur générosité et leur importance, se trouvaient sans conteste en tête de l'aristocratie commerciale de la rue du

Sentier. Ce n'était pas encore le temps où l'exhibition déplacée d'un luxe emprunté et d'un apparat qui ne trompe personne paraissait nécessaire pour attirer et retenir la foule. Une clientèle immense restait attachée à ces anciens établissements qu'on pouvait appeler maisons de confiance, mot qui signifiait quelque chose alors, bien qu'il ne fût pas écrit sur la porte, et dont on a quelque peu abusé depuis.

Aimé Crèvecœur était alors un homme encore jeune, rempli de distinction, et cachant sous une apparence de froideur un cœur tendre et facile à émouvoir. Il avait épousé la fille d'un riche fabricant de Lyon, qui avait apporté une immense fortune dans cette maison déjà si puissante. La jeune femme était agréable, instruite ; mais, à sa simplicité, à sa douceur, à l'ardeur avec laquelle elle tâchait de se rendre utile, qui eût pu reconnaître une millionnaire, lorsqu'elle recevait avec tant de politesse et de déférence les élégantes qui cachaient souvent leur état de gêne sous une apparence menteuse et sous une teinte d'impertinence que quelques belles dames trouvent de bon goût? Crèvecœur, comblé des avantages de la fortune,

entouré d'une haute considération commerciale, jouissant du calme intime de la famille, sentit doubler sa félicité lorsqu'un dernier don du ciel mit le comble à ses espérances. Une charmante créature, impatiemment attendue, vint compléter son intérieur et animer encore ce foyer béni. Il appela sa fille Thérèse; c'était le nom de sa femme bien-aimée.

Toutes les grâces, toutes les beautés, semblaient réunies dans cette délicieuse miniature qui naissait avec un sourire du ciel. Sa mère voulut la nourrir, et rien n'était perdu pour les yeux et pour le cœur de ces progrès charmants de l'enfance qui se développe et se déchiffonne, pour ainsi dire, comme un bouton de rose sous le souffle du matin.

O jeune mère! garde-la bien près de toi, tiens-la bien sur ton cœur comme un bouquet de mariée, cette fraîche fleur que le ciel t'envoie, ou bien tu ne serais pas une mère. Livre bien à ces petites mains avides, à ces lèvres altérées, les trésors de ton sein; serre-le bien fort dans tes bras, ce petit ange que Dieu te confie, ou bien Dieu dira peut-être : Ce n'était pas une mère, et l'ange s'envolera.

Oui, dans cette maison de marchand, au fond de l'étroite et humide rue du Sentier, au milieu des soins vulgaires des affaires, la poésie était descendue avec l'amour et la beauté. Crèvecœur s'enivrait de ce spectacle ineffable, plus ravissant que tout ce qu'un cœur peut rêver : une jeune, tendre et douce mère endormant sur son sein une belle enfant, qui semble une émanation du ciel.

En admirant ces grands yeux bleus, ce sourire angélique, cette carnation diaphane, ces formes si pures que Raphaël cherchait dans ses plus sublimes créations, la jeune mère, tout émue et glorieuse, disait quelquefois :

— O mon ami! elle est trop belle pour ce monde.

En effet, la première impression que produisait la vue de la petite Thérèse, c'était la surprise qu'on éprouverait à l'apparition d'un être presque surnaturel. Il semblait que cette figure radieuse illuminât d'une douce lumière tout ce qui l'entourait et répandit dans tous les cœurs le charme qui était comme son essence.

Ce fut bien plus lorsque, quittant les genoux

de sa mère, elle commença à marcher et à parler. D'où venait donc cette démarche légère, sinon des ailes invisibles qui la portaient encore et la faisaient glisser sur le sol? D'où venait donc cette voix céleste? Elle venait du cœur et elle allait au cœur.

Ce fut bien plus quand elle commença à grandir et à penser, quand elle révéla tous les trésors de sa petite âme, quand elle devint pour sa jeune mère une gracieuse et tendre compagne.

Comme il était fier, Aimé Crèvecœur, lorsque dans les promenades il tenait la main de Thérèse, lorsque les passants, les mères surtout et les enfants, s'arrêtaient pour contempler cette physionomie émouvante, pour comprendre le charme mystérieux de l'ange, et répétaient tout bas : Qu'elle est belle! Elle aussi, elle comprenait déjà, la petite Thérèse, la joie, le charme qu elle répandait sur son passage; mais elle n'en était ni embarrassée ni fière; pas plus fière que la rose éclatante devant laquelle on s'arrête en disant : *Qu'elle est belle!*

... Mais assez, assez de joie! heureuse famille, passez à d'autres la coupe du bonheur, pour que

chacun y trempe au moins ses lèvres. Déjà, oui, déjà, c'est à vous de souffrir!

La cloche funèbre a sonné. C'est la jeune mère qui est morte en portant dans son sein un enfant qui ne vit pas le jour. Crèvecœur, au milieu de ses trésors, se trouva aussi malheureux, aussi désespéré que le plus pauvre. Thérèse avait cinq ans; qui protégerait cette frêle créature, qui l'instruirait, qui l'aimerait surtout? Rien ne remplace une mère...

Il voulut reprendre les affaires, se livrer avec ardeur à ses spéculations; il essaya de voyager, après avoir confié sa fille, son trésor, à des mains sûres; tout le rappelait vers Thérèse, et près d'elle il sentait plus encore le vide immense que laisse au foyer l'absence de la mère de famille.

Deux années se passèrent ainsi sans apporter aucun soulagement à la blessure de son cœur. Sa seule consolation était quelquefois de secourir les affligés, d'être compatissant à toutes les douleurs, en souvenir de sa chère femme. Une affaire urgente l'obligea de s'éloigner de nouveau. Il s'agissait de porter un prompt secours au chef d'une importante manufacture, homme honorable qui

se trouvait momentanément dans l'embarras. Il ne put se séparer de sa chère petite Thérèse, et, l'entourant de mille soins, accompagné d'une femme de chambre dévouée, il partit avec elle pour la manufacture de M. Morin, située dans une des riches et riantes vallées de la Normandie, au delà de Rouen.

Il fut reçu comme un sauveur, car il fournit aussitôt à M. Morin les moyens de se relever au moment où sa ruine était annoncée et imminente, et il lui apportait de plus des commandes importantes qui permirent au fabricant de garder et de faire vivre sa population d'ouvriers. Mais les épanchements de la reconnaissance ne pouvaient faire que Crèvecœur oubliât sa peine. Il pleurait encore sur cette Thérèse si vite remontée au ciel, et surtout sur la petite Thérèse, qui restait sur la terre sans autre appui que lui-même. Il sentait son énergie décroître, et il lui semblait qu'il avait besoin lui-même d'un appui et d'un guide. Malgré son indifférence pour tout ce qui l'entourait, il ne pouvait voir sans émotion l'amitié et l'adoration que la charmante Thérèse s'était attirées dès son entrée dans la manufacture, et surtout la pitié

profonde que laissait voir dans ses regards voilés mademoiselle Suzanne, la fille aînée de M. Morin. C'était une grande jeune fille de vingt-deux ans, aux cheveux plus noirs que l'aile du corbeau, à la figure hautaine, aux yeux fascinateurs et flamboyants, et sachant du reste fort bien tirer parti de ses avantages.

Que de fois Crèvecœur l'avait surprise tenant dans ses bras la belle enfant et formant, par l'opposition même de ces deux natures, un groupe admirable! Alors Suzanne paraissait tout émue et embarrassée, quittait l'enfant et se retirait en portant un mouchoir sur ses yeux. Crèvecœur lui-même ne pouvait se rendre compte du sentiment profond qui semblait surgir du fond de son cœur, en voyant cette belle personne faire de ses bras nus, de ses bras puissants, un asile et comme un nouveau berceau à sa Thérèse, à son ange bien-aimé.

Il évitait les réunions de famille, et il errait souvent le soir dans les allées sinueuses du grand parc qui s'étendait au bout de la prairie jusqu'au pied des collines boisées qui s'élèvent en amphithéâtre. La Normandie, cette noble et féconde province,

est couverte de ces sites enchanteurs, et l'industrie qui y prospère et qui la vivifie n'ôte rien au charme de cette calme nature, et lui prête peut-être un nouvel intérêt par les pensées diverses que le spectacle de son activité fait naître. Le parc était traversé par une petite rivière qui contournait gracieusement la colline et déversait dans la fraîche vallée les eaux qui fertilisaient la prairie et qui étaient utilisées plus loin par la manufacture.

Suzanne savait peut-être que Crèvecœur affectionnait cette promenade, car elle s'y rencontrait quelquefois pensive, et semblait l'éviter et fuir quand elle se trouvait, comme par hasard, en sa présence.

Par un beau soir d'été, la petite Thérèse, captivée par les jeux d'une bande de jeunes canards, était penchée sur le bord de la rivière, dans laquelle une grande personne ne pouvait courir aucun danger, mais où un enfant pouvait périr s'il n'était pas secouru. Comment était-elle là seule, cette petite créature? qui l'avait ainsi oubliée et exposée?

—Malheureuse enfant, lui cria tout à coup Suzanne, d'une voix perçante, en s'élançant vers elle

Thérèse, surprise, étendit les bras, fit un brusque mouvement pour se retenir à une branche, perdit l'équilibre, et tomba en poussant un cri suprême.

L'intrépide Suzanne se jeta dans l'eau sans hésiter, recueillit la pauvre enfant couverte de vase et d'herbes marines, et, se tenant debout dans l'eau qui lui venait jusqu'aux hanches, résistant au courant qui l'entraînait, élevant l'enfant au-dessus de l'eau en la pressant sur son cœur, elle appela au secours d'une voix désespérée, car il lui était peut-être difficile de remonter sans assistance sur les bords escarpés et taillés à pic.

Celui qui entendit le premier ce cri de douleur, et qui accourut en toute hâte, ce fut le malheureux père.

— Elle est vivante! lui cria Suzanne en couvrant l'enfant de baisers. N'ayez aucune crainte; je l'ai vue tomber de loin, elle n'est pas restée deux secondes sous l'eau; elle vit! ne tremblez pas ainsi et aidez-moi.

Crèvecœur, hors de lui et plus pâle que la mort, reçut dans ses bras l'enfant évanouie qui commençait à revenir à elle, la déposa avec précaution sur

le gazon, et, tendant les deux mains à Suzanne, il lui aida à sortir de l'eau, toute ruisselante, toute riante et fière de son action héroïque. L'animation de son teint doublait cette beauté vigoureuse, qui aurait sans doute captivé Crèvecœur s'il avait pu songer à autre chose qu'au péril de son enfant.

Dès que Suzanne fut hors de la rivière, sans s'inquiéter de son costume, sans écouter tout ce que Crèvecœur essayait de lui dire dans sa reconnaissance, elle prit Thérèse dans ses bras, commença à lui ôter ses habits, et envoya avec autorité le père demander des vêtements et du secours à la maison d'habitation.

— Allez vite, lui dit-elle, vous me direz tout cela plus tard; ou plutôt non, attendez, restez.

Crèvecœur restait immobile, pliant déjà sous l'influence de cette voix puissante, de cette volonté énergique qui devait peut-être le dominer.

Suzanne prit avec vivacité son châle qu'elle avait jeté sur le bord de la rivière avant d'y descendre; elle enveloppa avec la sollicitude d'une tendre mère l'enfant qui grelottait, qui revenait à elle et souriait déjà en l'embrassant.

— Maintenant, prenez votre enfant, lui dit-elle, et courez à la maison. Nous allons la coucher dans un lit bien chaud, et il n'y paraîtra plus.

— Et vous, chère enfant, cher ange sauveur? dit Crèvecœur d'une voix toute tremblante de reconnaissance.

— Eh bien, moi, j'ai pris un bain froid, c'est très-salutaire. Je rentre avec vous, marchons; mais ne me regardez pas ainsi, et prenez garde à notre enfant que vous portez.

Comme ce seul mot *notre enfant*, jeté là par pur effet du hasard, remua Crèvecœur jusqu'au fond de l'âme! Il jeta un regard à Suzanne comme pour la supplier d'attacher un sens à ce mot : notre enfant; mais Suzanne regardait la campagne. Il admirait tant de force et de dévouement joints à une telle simplicité; il contemplait tout pensif cette puissante nature, cette superbe beauté, à la démarche de reine, qui faisait plier sous sa robe ruisselante et sous ses pieds trempés les grandes fleurs de la prairie et ne semblait s'occuper que de Thérèse.

N'était-ce pas un beau triomphe pour la vaillante Suzanne de rentrer à la maison avec l'enfant

qu'elle avait sauvé d'une mort presque inévitable? avec le père auquel elle rendait son plus cher, son unique trésor? N'avait-elle pas fait plus par ce beau trait que Crèvecœur n'avait pu faire par quelques avances d'argent?

Suzanne voulut s'installer près du lit de son enfant et y passer la nuit.

— Allez vous reposer, dit-elle à Crèvecœur, les hommes ne sont bons à rien pour tous ces petits soins; vous voyez que votre enfant est très-bien. Soyez tranquille, je ne la quitterai pas; à demain.

En effet, la gentille Thérèse, bien réchauffée dans un bon lit, n'éprouvait aucune souffrance. Elle s'endormit bientôt d'un sommeil paisible, sans vouloir lâcher la main protectrice de Suzanne.

Les jours suivants, Crèvecœur, pensif et silencieux, restait les yeux fixés sur Suzanne, qui ne semblait pas le remarquer. Elle ne quittait plus Thérèse; elle lui paraissait plus attachée encore depuis l'aventure de la rivière; elle obtint qu'on fît coucher la petite dans sa chambre: c'était une véritable adoption.

Suzanne avait-elle deviné que, pour un cœ

généreux, la plus grande séduction est le dévouement et la sympathie? Savait-elle, comme l'oiseleur, que pour avoir le père il faut prendre les petits? Toutefois Crèvecœur crut voir dans l'amitié si tendre que Suzanne prodiguait à Thérèse un sentiment de pitié pour lui-même et pour son isolement, et ce sentiment lui paraissait d'autant plus vraisemblable, que Suzanne tâchait sans doute de le dissimuler en évitant tout tête-à-tête.

Un jour cependant que Suzanne, semblable à une belle madone du Titien, tenait dans ses bras la gracieuse enfant sous un arbre du jardin et lui racontait de belles histoires :

— Suzanne, lui dit Crèvecœur en s'approchant, comment ferai-je quand vous ne serez plus là pour garder mon enfant? Et toi, Thérèse, qui t'aimera quand nous allons partir?

— Voulez-vous m'engager comme institutrice? dit gaiement Suzanne avec un regard provoquant.

— Ne m'avez-vous pas encore compris, Suzanne? dit tristement Crèvecœur en lui prenant la main. Depuis le premier jour où je vous ai vue tenir mon enfant sur vos genoux et l'embrasser, n'ai-je pas deviné que vous seule pouviez être sa

mère? Mon regard devait vous le dire. Mais, depuis que vous l'avez sauvée, Dieu aussi a dû vous le dire; elle est à vous, Suzanne, voulez-vous déjà l'abandonner?

— Ne parlez pas ainsi, dit Suzanne paraissant tout émue et cachant sa figure dans ses mains; ne me troublez pas. N'ai-je pas assez fait, mon Dieu! pour éviter cet entretien? Si je vous fuyais toujours, comprenez-vous pourquoi, maintenant? Ne me parlez jamais de ces projets impossibles, dit-elle en détournant la tête et en portant la main sur ses yeux, ayez pitié!

— N'êtes vous pas libre, dit Crèvecœur, et la mère de Thérèse ne m'approuve-t-elle pas si elle m'entend, lorsque je veux donner pour seconde mère à mon enfant celle qui me l'a conservée, celle qui l'aime d'un cœur si tendre?

— Oui, je l'aime, dit Suzanne avec feu, je l'aime! Et, serrant convulsivement la main de Crèvecœur, puis mettant un doigt sur ses lèvres comme pour le supplier de ne pas dire un mot de plus, elle s'enfuit en courant.

— Pourquoi ne veut-elle plus être ma mère? dit Thérèse en pleurant. Restons ici alors. Com-

ment ferions-nous si nous ne l'avions plus avec nous?

Crèvecœur, tout ébranlé par les larmes de sa fille chérie, tâchait de la consoler, mais ne trouvait pour lui-même aucune consolation; il ne pouvait attribuer qu'à un sentiment extrême de délicatesse le refus de Suzanne, car il la savait presque sans fortune; elle était l'aînée d'une nombreuse famille, et son père ne pouvait sans doute disposer pour elle que d'une dot insignifiante.

Ce désintéressement augmenta encore son estime, à laquelle se mêlait peut-être à son insu un sentiment plus vif et plus tendre. Il résolut de s'adresser à M. Morin.

— Mon cher ami, lui dit-il, vous prétendez que je vous ai rendu service, et je n'y ai vraiment aucun mérite, car, après tout ce que j'ai vu, je sais, et de reste, que mes avances sont en bonnes mains et que vous aurez bientôt refait votre fortune. Mais, si la reconnaissance vous pèse, et si vous voulez vous en dégager, vous le pouvez dès aujourd'hui. Donnez-moi votre Suzanne, nous ne pouvons plus vivre sans elle. Vous rendrez une mère à mon enfant, celle-là même que la Provi-

dence nous a montrée du doigt en mettant la vie de Thérèse en ses mains, et nous resserrerons ainsi les liens de notre inaltérable amitié.

— Y pensez-vous, Crèvecœur? dit Morin en se levant comme pour mettre fin à l'entretien. Vous voulez que Suzanne qui n'a rien épouse un millionnaire? Mais, mon ami, vous trouverez dans le voisinage de la rue du Sentier un demi-cent d'héritières, parmi lesquelles, dans votre magnifique position, vous n'aurez qu'à choisir. Vous venez de me sauver, et vous voulez que je vous fasse faire une mauvaise affaire ? Non, vous n'aurez pas ma fille. Et puis, pardonnez-moi l'expression, mais il faudrait encore savoir si elle veut de vous, car elle est passablement romanesque, et nous ne nous flattons pas de la conduire.

— Ne vous occupez pas de cela, dit Crèvecœur; si elle n'est pas facile à conduire, c'est elle qui nous mènera, et nous en serons heureux. Mais vous, Morin, c'est donc vous qui me refusez votre fille ? vous allez nous laisser partir ? Voyez dans quel état est ma pauvre Thérèse ; dois-je donc regretter toute ma vie le séjour que j'ai fait au sein de votre famille ?

— Tout ce que je peux faire, dit Morin, après avoir consulté sa femme, et un peu ébranlé par les avantages énormes de cette proposition inattendue, tout ce que je peux faire c'est de ne pas vous empêcher de faire une sottise ; mais, pour vous y aider, ne comptez pas sur moi. Vous connaissez ma position ; Suzanne n'a rien, c'est tout ce que je puis vous dire.

Les choses marchaient donc au gré de Crèvecœur, et peut-être aussi au gré de celle qu'il aimait déjà bien plus qu'il ne le pensait. Le lendemain, il se trouva encore au jardin sur le chemin de Suzanne, au moment où elle paraissait vouloir l'éviter.

— Suzanne, chère Suzanne, lui dit-il en l'arrêtant, pourquoi me fuir? Vous avez donc quelque autre motif bien sérieux pour me repousser? car celui qui tiendrait à votre position de fortune est sans valeur. Votre père lui-même vous donne à moi ; mais c'est vous qui me fuyez, c'est vous, Suzanne, qui ne pouvez vous décider à nous aimer.

La figure de Suzanne s'illumina d'une joie radieuse.

— Mon père, dit-elle, c'est mon père qui me donne à vous !

Et elle s'appuya toute confiante sur son cœur.

— Je t'aimais, lui dit-elle bien bas et d'une voix tremblante, je t'aimais, Crèvecœur; ne le sais-tu pas, ne l'as-tu pas deviné?

Et elle éleva vers lui un regard brûlant.

Crèvecœur, comblé de joie, troublé par le feu de ce regard, la pressa avec ravissement sur son cœur. Leur union fut scellée par un long embrassement. L'heureux homme ou plutôt l'homme qui se croyait heureux, rentra à la maison avec Suzanne et sa fille, et présenta sa nouvelle femme à la famille assemblée, en invoquant la promesse qui lui avait été faite de ne pas s'opposer à ses desseins.

Suzanne se montra si émue, si joyeuse et si tendre; elle sut alimenter par tant de moyens indirects la passion naissante de Crèvecœur, qu'il fallut, pour satisfaire tout le monde et pour calmer tant d'impatiences, hâter le mariage, qui, après une courte absence de Crèvecœur, eut lieu chez M. Morin et donna lieu à des fêtes splendides dans lesquelles la charmante Thérèse brilla comme un petit astre.

Crèvecœur, après avoir comblé de présents les sœurs de Suzanne et laissé aux ouvriers des marques de sa générosité, prit congé de la famille et rentra plein d'espérance dans la maison de la rue du Sentier.

Mais n'était-ce pas plutôt la superbe Suzanne qui entrait en possession de son nouveau domaine, entraînant après elle deux esclaves enchaînés, et tenant bien dans ses filets les deux poissons dorés qui s'étaient laissé prendre dans la petite rivière?

VII

LE POISON

Est-ce qu'il n'y a pas d'autres poisons que ceux qui découlent des arbres vénéneux, que ceux qui se cachent dans les entrailles de la terre, que ceux qui sont distillés dans la morsure du serpent?

Oh! oui, il y en a un autre plus sûr et plus subtil : il ne laisse aucune trace accusatrice dans les veines des victimes, et l'homme de l'art en chercherait vainement le remède. Les lois sont impuissantes contre celui qui sait administrer prudemment ce poison, dont la recette est facile et dont l'effet est infaillible. Ce venin, qui fait à lui

seul autant de ravages que tous les fléaux qui pèsent sur l'humanité, vous le connaissez bien, c'est l'ÉGOÏSME, le culte du *moi*.

L'égoïsme, qui est le contraire de l'expansion et comme la négation de l'amour, est l'actif messager de tous les maux, et les sept péchés capitaux ne sont vraiment qu'un de ses bracelets.

Celui qui rapporte tout aux autres trouve le beau, le juste et le vrai; il n'a qu'à suivre la divine lumière et à se laisser guider par le cœur, qui ne trompe jamais. Sous cette inspiration, L'AMOUR, pris dans le sens le plus noble de ce mot divin, fait naître l'amour, et les anges eux-mêmes se réjouissent; mais celui qui rapporte tout à lui ne sait faire autour de lui que le vide et le froid du tombeau.

Tout dans la nature n'est qu'effusion ; un poëte ne l'a-t-il pas écrit :

> Le soleil ne dit pas : Je garde ma lumière;
> Le fleuve ne dit pas : Moi, je garde mes eaux;
> L'oranger fait rouler ses fruits sous les berceaux,
> La verveine en parfums livre son âme entière.

Il faut descendre jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres créés pour trouver le dur, l'im-

passible rocher. L'homme ne sait en tirer parti qu'en le brisant.

Nous avons vu dans le couvent béni des Augustines le calme, l'ordre, la sérénité et tous les biens obtenus sans autres ressources que l'amour; il faut voir aussi ce que peut devenir une position heureuse et enviée aux prises avec le MOI destructeur.

Et, pour cela, nous n'avons qu'à suivre la glorieuse Suzanne à son entrée dans la maison Crèvecœur, dans le magasin modeste de la rue du Sentier.

Ce n'était pas une ambitieuse vulgaire que Suzanne Morin, elle savait attendre. Le serpent sait aussi fasciner du regard et entourer de ses liens souples comme une caresse la victime qu'il veut étouffer; ou plutôt ne prêtons pas à Suzanne une préméditation si coupable. Le malheur des autres n'était pas son but, il n'était que son moyen de parvenir; elle voulait jouir, elle n'avait pas d'autre instinct.

Ce fut donc avec un visage ouvert et rempli de bienveillance qu'elle reçut les hommages empressés de tout le personnel de la maison Crèvecœur,

où son grand air fut admiré et fit sensation.

Bien que les appartements qui lui étaient réservés fussent loin d'être à son gré, elle parut trouver tout parfait ; mais elle observait, prenait des notes et faisait déjà ses dispositions en silence.

Bien que les domestiques fussent âgés et trop simples pour son goût, elle leur fit compliment de leur fidélité, car ils avaient tous servi la première femme de Crèvecœur et l'avaient bien pleurée ; mais en même temps elle méditait de se débarrasser de cette sensiblerie ; elle rêvait une femme de chambre à la mode, quelques valets d'une tenue irréprochable, et surtout un chef de cuisine distingué : c'était son idéal. Elle était souriante et affable avec les parents et les amis qui lui étaient présentés, mais elle se disait qu'avec une fortune comme celle que le hasard lui mettait dans les mains, ou plutôt celle qu'elle avait conquise par son savoir-faire, on pouvait se procurer des amis plus aimables ou du moins plus brillants.

Rien ne transpirait cependant de ses desseins, et, quand elle pressait sur son cœur la confiante Thérèse en tenant les mains de son époux,

Crèvecœur pouvait croire ses beaux jours revenus.

Elle savait peindre toutes les nuances d'une passion vive et tendre, se disait bien heureuse, cédait sur les détails, déclarait que tout lui était indifférent, et cependant amenait toutes choses à ses fins.

Elle prit bien plus d'empire lorsque son état de langueur et de faiblesse annonça à Crèvecœur qu'elle portait dans son sein un gage de leur union. Elle se penchait sur son bras, ne pouvait se passer un instant de lui; il était son humble esclave et son attentif passionné.

Elle passait des journées étendue sur un divan de repos, s'écoutant vivre, se faisant entourer de toutes les douceurs. Thérèse, encore bien jeune, était déjà sa femme de chambre dévouée, et elle l'employait à tout.

Cependant, à la vue de cette beauté qui se développait dans tout son éclat, dans tout son charme, de légères impatiences commençaient à sillonner le front de Suzanne, à présager la tempête. Quelquefois elle congédiait Thérèse sans motif, en l'accablant de reproches, lui défendait brusquement sa porte, ne voulait d'autres soins que ceux de

Crèvecœur, qui faisait mille efforts pour la calmer, et qui commençait avec patience les lectures qu'elle demandait et qu'elle n'écoutait pas.

Dans les intervalles de ses crises, elle aimait les grandes réceptions, les dîners splendides, les fêtes brillantes dans lesquelles elle trônait avec des toilettes écrasantes, qui laissaient en évidence ses beaux bras et sa fière beauté. Mais, quand l'attention ne se portait pas assez sur elle, quand une jeune et gracieuse femme introduite dans cette maison, captivait l'assemblée par son talent et par son esprit, une crise soudaine, un évanouissement improvisé, venaient rappeler à Crèvecœur qu'il ne fallait s'occuper que d'elle, qu'il ne fallait vivre que pour elle.

Chaque enfant nouveau-né amenait dans la maison de nouvelles recrues de femmes de chambre et de nourrices que l'indolente Suzanne ne se chargeait pas de diriger. Crèvecœur administrait encore ce gynécée avec l'esprit d'ordre et de sagesse qu'il apportait dans ses affaires, et absorbé par ses soins, comme par le culte qu'il fallait rendre à son idole, il perdait de vue la direction de la maison Crèvecœur, oubliait ses amis, qui, eux-

mènes, n'osaient plus paraître dans cet intérieur où ils arrivaient toujours mal à propos.

Sa seule distraction avait été de réunir quelques œuvres d'art qu'il affectionnait; le généreux Crèvecœur y trouvait l'occasion d'encourager quelques jeunes artistes de talent, comme nous l'avons entrevu au commencement de cette histoire; mais, en entourant Suzanne de ces œuvres choisies, il ne devait compter sur aucune sympathie dans son intérieur, car cette femme toute positive ne pouvait et ne voulait rien comprendre au charme de l'idéal et prenait en pitié tout ce qui ne parlait qu'à l'esprit et au cœur.

L'état d'abattement dans lequel Suzanne excellait donnait de vives inquiétudes au trop tendre et trop sincère Crèvecœur, qui, déjà frappé une fois par le malheur, prévoyait, à la moindre indisposition, une crise fatale et redoublait de soins, d'attention et de dévouement.

Suzanne se drapait dans ses nuageux peignoirs de mousseline, qui faisaient valoir et laissaient entrevoir sa beauté. Elle restait étendue avec mollesse sur son divan, se faisait servir séparément dans sa chambre, ne pouvait plus supporter la vie

de famille, et étendait de plus en plus le vide autour d'elle.

En quelques années, quatre chétives petites filles étaient venues successivement augmenter la famille. L'ambitieuse Suzanne, qui avait toujours espéré un fils, sur lequel elle comptait pour attirer toutes les préférences de Crèvecœur, et pour lui faire un peu oublier la prédilection bien naturelle que lui inspiraient la grâce et la beauté angélique de Thérèse, la mère jalouse prenait de l'humeur de se voir contrariée dans tous ses plans.

Quand on lui présentait, à certaines heures, son troupeau de petits enfants, qui, confiés le plus souvent à des mercenaires, n'avaient ni gentillesse ni charme, dont le type était vulgaire, qui se disputaient et criaient autour d'elle et l'appelaient la *dame*, elle regardait avec dégoût et découragement cette nombreuse progéniture, s'en prenait à Thérèse de tout ce qui était mal dans leur ajustement, et, comparant involontairement cette beauté triomphante de sa belle-fille avec la vulgarité de ces petites créatures, elle congédiait tout le monde dans un accès de colère.

Alors elle se plongeait dans les réflexions les

plus sombres. Il y avait surtout une pensée amère qui revenait toujours et qui la minait : Thérèse serait riche, beaucoup plus riche que ses enfants, car elle devait avoir, outre sa part de l'héritage commun, toute la fortune de sa mère ; elle joindrait donc à l'avantage d'une rare beauté celui d'une dot considérable.

Pour s'étourdir, Suzanne voulut au moins jouir de tout le faste de la fortune. Elle préparait une révolution dans les habitudes de la maison Crèvecœur ; et, comme tout pliait sous sa volonté ou plutôt sous son adresse, ce qu'elle voulait devait s'accomplir.

Elle n'eut pas de peine à persuader à son docteur que l'air de la rue du Sentier lui était contraire, et que c'était la cause de l'état de marasme de ses enfants ; et ce fut bientôt par ordre de la Faculté qu'on choisit dans le quartier du grand monde un hôtel somptueux pour y établir cette nombreuse famille qui vivait trop à l'étroit et s'étiolait dans la cour sans soleil d'une maison de commerce.

Crèvecœur, aveuglé, ne recula devant aucun sacrifice pour satisfaire à ces nouvelles exigences.

Mais, pour aller de pair avec les amies élégantes dont on enviait le luxe, il fallait encore à Suzanne une voiture avec tout le surcroît de personnel et de dépenses qui en sont la conséquence. Pourquoi n'aurait-elle pas aussi son château? Que pouvait-on lui refuser? n'était-elle pas assez belle? n'était-elle pas assez tendre pour Crèvecœur? Son état languissant ne demandait-il pas les plus grands ménagements? Crèvecœur s'exécuta donc sur tous les points, entraîné par une passion qui lui ôtait toute force pour la résistance, captivé par toutes les preuves d'affection que lui prodiguait l'adroite Suzanne qui ne pouvait voir que lui, l'absorbait, et ne lui laissait pas un instant de solitude et de liberté.

Un beau domaine fut donc acheté en Normandie; car il s'agissait de rentrer en châtelaine dans le pays qu'on avait quitté sans autre fortune que la beauté et le savoir-faire, et c'étaient bien les anciens amis, témoins des embarras et de l'état de gêne du point de départ, qu'il fallait écraser par une entrée triomphale.

Le négociant, subjugué par cet ascendant irrésistible, mais effrayé de l'avenir qui se préparait, se

risquait bien quelquefois à dire que les ressources de son commerce, qui avait déjà souffert par le changement de résidence, ne pouvaient suffire à ces prodigalités; que la dot de sa fille Thérèse ne lui appartenait pas et qu'il devait mettre à l'abri de toute catastrophe cette somme considérable, dont il avait la responsabilité.

Aborder ce sujet, c'était ranimer toute la colère cachée de Suzanne. Elle tombait alors dans des attaques effrayantes, et ne revenait à la vie que pour reprocher à Crèvecœur de ne pas trouver les moyens de pourvoir honorablement à l'établissement de sa famille; elle lui citait alors les noms des négociants qui, en s'immisçant à des affaires de finances et à des spéculations lucratives, avaient réalisé en peu de temps des fortunes colossales; elle lui reprochait le terre à terre de la rue du Sentier. Quelquefois elle lui présentait des banquiers ou des agents qui se faisaient fort de doubler sa fortune, s'il voulait s'associer à leur industrie dangereuse.

Crèvecœur fut assez faible pour entrer dans cette voie; mais le péril auquel il s'exposait lui fit faire tardivement des réflexions amères, et la lumière

commença à se faire dans son esprit. Il regarda en arrière, se souvint du calme parfait de son premier ménage, et le compara avec les agitations de sa vie actuelle.

Il voyait sa pauvre Thérèse triste et abandonnée, paraissant comprendre depuis longtemps ce qu'il ne faisait lui-même qu'entrevoir. Un jour que leurs yeux se rencontraient avec une expression particulière, il la pressa dans ses bras.

— Pauvre enfant! lui dit-il sans ajouter une parole.

Elle lui baisa les mains et n'eut rien à répondre; mais ces deux cœurs blessés s'étaient entendus.

Ses anciens amis s'étaient éloignés; la société douteuse que Suzanne attirait à certains jours dans son hôtel pour faire parade de son nouvel éclat ne pouvait être du goût de Crèvecœur. Il ne trouvait là que joie bruyante et plaisirs qu'il ne pouvait partager: rien pour le cœur, rien pour l'esprit, et il se tenait à l'écart.

Il ne rencontrait d'autre sympathie que l'amitié dévouée de Maurice de Terrenoire, proche parent de sa première femme. Maurice, beaucoup plus jeune que Crèvecœur, avait été élevé par ses

soins, le regardait comme un frère, et avait formé avec lui une liaison intime et inaltérable. On se souviendra peut-être de l'avoir entrevu au commencement de cette histoire : c'était l'ami obligeant qui avait présenté à Crèvecœur le statuaire Marx et lui avait ainsi procuré un secours, qui, par malheur, ne devait pas lui être longtemps profitable, et qui même, sous une influence fatale, devait être la cause de son désastre.

Cet attachement déplaisait souverainement à l'impérieuse Suzanne, et elle avait tout osé pour amener un refroidissement et une rupture. Après avoir fait à Maurice de gracieuses avances pour le rallier à ses intérêts et pour le dominer, n'ayant obtenu aucun succès, elle avait adopté une marche contraire. Elle avait voulu le compromettre dans des affaires ténébreuses, avait employé contre lui l'arme odieuse de la calomnie ; mais Maurice semblait ne rien voir de ces manœuvres, et persistait, seul des anciens amis de Crèvecœur, à garder ses entrées dans cette maison désolée, comme s'il s'était donné pour mission secrète de surveiller cet intérieur menacé de quelque catastrophe.

Maurice de Terrenoire était un de ces hommes

froids, intègres et observateurs, dont le regard sévère trouble les consciences douteuses. Il cachait difficilement l'intérêt profond que lui inspirait la charmante Thérèse qui, à l'âge de seize ans, avait déjà toutes les grâces d'une jeune femme, et dont la poétique beauté se développait de jour en jour avec un nouvel éclat. Il lui adressait bien rarement la parole, et la différence de leur âge ne motivait entre eux aucune familiarité; mais il l'admirait en silence, et ses yeux ne pouvaient se détourner de ce reposant spectacle. Maurice, à peine âgé de vingt-six ans, n'avait pour ainsi dire pas eu de jeunesse. Il avait été sérieux et passionné pour la science dès ses plus jeunes années, et il jouissait déjà de la considération qu'on n'accorde ordinairement qu'à l'âge mûr. Il avait conquis par de fortes études un rang élevé dans les ponts et chaussées: c'était un ingénieur habile, dont les derniers travaux avaient été remarqués et signalés par le ministre. Suzanne, qui se révoltait contre toute résistance, ne voulut pas s'avouer vaincue. Il fallait l'emporter à tout prix. Il fallait que Crèvecœur restât seul à sa merci. Elle pénétra dans les mille sinuosités qui circonviennent le pou-

voir, fit jouer des ressorts cachés, ne recula devant aucune influence, et, par l'entremise d'une de ces femmes qui se glissent partout, elle parvint à persuader au ministre que Maurice de Terrenoire désirait vivement obtenir une mission importante en Italie, déjà sollicitée par un de ses collègues, mais qu'il était trop fier pour en faire lui-même la demande. Le ministre, qui faisait le plus grand cas de la capacité de Maurice, fut heureux de lui donner cette marque de confiance, et se hâta de lui envoyer sa nomination et ses instructions. Maurice, fort surpris, tâcha vainement de se démettre de ses fonctions.

— Il est trop tard, lui dit le ministre, nous avons compté sur vous; du reste, cette circonstance est trop favorable à vos intérêts et à votre avancement pour que je vous permette de la négliger, et bientôt vous m'en remercierez.

Il fallait partir. Ce ne fut pas sans une grande peine que Maurice fit ses adieux à Crèvecœur. Suzanne triomphait en silence, en voyant le succès de sa ruse; elle allait donc être délivrée d'un témoin importun, d'un censeur clairvoyant.

— Mon ami, lui dit Crèvecœur en lui prenant

la main quand ils se trouvèrent seuls, allez-vous donc nous abandonner? Vous n'avez pas cherché mes confidences, mais tout me dit que vous m'avez deviné. O vous, le seul ami qui me reste, vous qui me rattachez par le souvenir au temps de mon bonheur passé, Maurice, je ne suis pas heureux. Et ma Thérèse bien-aimée, celle que je voulais protéger en formant de nouveaux liens, a-t-elle assez souffert sans se plaindre! Maurice, vous partez, et un pressentiment funeste me dit que j'aurai bientôt besoin de votre secours.

— Tout à vous et toujours, dit Maurice, mais chassez ces tristes idées et prenez courage. C'est l'aveuglement qui vous a perdu, Crèvecœur; si vous voyez le danger, il est déjà presque évité. Il ne m'appartient pas de vous tracer une ligne de conduite, mais il vous faut de l'énergie. Prenez garde et veillez.

— Je l'ai perdue, mon énergie, dit Crèvecœur d'une voix découragée; mes forces m'abandonnent, mon ami, tout me semble difficile. Je me sens dominé par une influence fatale. Oui, il est trop tard pour résister à l'ascendant que j'ai laissé prendre. Le moindre échec, je le sens bien, peut main-

tenant m'abattre. Mais il y a surtout une inquiétude qui m'obsède... Si je succombe, que deviendra Thérèse? Sa jeunesse, sa beauté, sont pour elle des périls. Vous le savez, je craignais autrefois de la laisser sans une mère; mais à vous seul je puis le dire, Maurice, j'ai plus à craindre aujourd'hui; oui, dit-il en faisant un effort, j'ai fait bien tard cette découverte qui me tue, ce n'est pas avec une mère que je la laisse, c'est...

— Mais vous êtes là pour la défendre, dit Maurice en l'interrompant.

— Mon ami, les moments sont précieux, dit Crèvecœur, on nous observe peut-être, car ma vie est à jour: prenez vite ces papiers, je ne puis les mettre en meilleures mains; promettez-moi de ne les ouvrir que lorsque vous recevrez la nouvelle de ma mort; j'espère, Maurice, que vous ferez ce que je vous demande. J'ai compté sur vous, et je n'ai plus que vous.

Il lui prit la main sans pouvoir continuer.

—Je vous rapporterai ces papiers à mon retour, mon ami, dit Maurice, vous vous effrayez sans motifs sérieux; en tous cas, *comptez sur moi*, je vous dois tout; ma vie est à vous.

Maurice n'était pas un homme démonstratif; mais c'était un ami sûr et dévoué, sa parole était sacrée. Crèvecœur parut moins inquiet en sachant ses dernières volontés en des mains si pures. Maurice s'éloigna en l'embrassant tendrement, en serrant lentement la main de Thérèse et en l'interrogeant d'un regard qui exprimait tous ses sentiments de protection et de respect.

— Merci ! lui dit Thérèse en le regardant avec reconnaissance.

Et il y avait beaucoup d'expression dans ce son de voix et dans ce regard humide.

Crèvecœur se trouva plus seul et plus malheureux que jamais après le départ de Maurice. Il ne pouvait prendre Thérèse pour confidente, il ne voulait pas lui ôter ce qui pouvait lui rester d'illusions sur l'affection de sa belle-mère, et faire entrer déjà la défiance dans cette âme si tendre et si aimante.

Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Les affaires périlleuses dans lesquelles Crèvecœur s'était engagé, sous l'influence, presque sous les ordres de Suzanne, pour subvenir aux dépenses excessives de sa maison et pour augmenter rapi-

dement sa fortune, le préoccupaient sans cesse. Il ne sentait plus sa tête assez forte pour faire face aux événements; de nouvelles exigences se produisaient. Un revers inattendu, qui pouvait mettre en péril l'honneur de sa maison jusque-là sans tache, altéra sa santé sans retour. Thérèse, attentive près de lui, ne voulait pas le quitter; mais sa belle-mère parvenait le plus souvent à l'éloigner en la chargeant de mille soins pour la jeune famille.

Un jour Suzanne, voyant Crèvecœur assez mal, osa lui demander indirectement s'il avait pris ses dispositions, et, rapportant tout à elle-même encore dans une situation si douloureuse, elle laissa entendre combien sa position serait incertaine s'il n'avait pas pris le soin d'y pourvoir.

Crèvecœur, déjà affaibli de tant de crises précédentes et frappé par ce dernier trait d'égoïsme, ne répondit pas et tomba dans un grand accablement. Suzanne, effrayée par l'image de la souffrance, se retira sans rien dire. Lorsque Thérèse entra dans la chambre de son père, elle fut épouvantée de l'état dans lequel elle le trouva, renversé sur un fauteuil, pâle, sans mouvement, couvert de sueur et respirant avec effort; elle le crut

d'abord sans connaissance; mais elle remarqua bientôt que ses yeux seuls avaient encore la vie et se portaient sur elle avec tendresse et énergie

— Mon père, mon bon père, qu'as-tu ? s'écria-t-elle; a-t-on été chercher le docteur?

— Non, dit le père d'un signe de tête.

— Que veux-tu? que veux-tu ? dit tendrement Thérèse en voyant l'expression suppliante de ses yeux; as-tu quelque chose à me dire, à moi seule?

— Oui, fit Crèvecœur en penchant la tête avec effort.

— Oh! parle, mon père chéri! je ferai tout ce que tu me diras. Je sais tout, j'ai compris, va; j'ai bien compris ce que tu as dû souffrir; tu peux tout me dire, à moi!

Crèvecœur faisait de vains efforts; il ne pouvait plus rien dire; il était déjà frappé d'un commencement d'attaque. Mais ses yeux se portaient toujours avec la plus grande vivacité vers sa fille, et de là, décrivant comme un cercle, allaient se diriger vers un des murs de la chambre.

Thérèse tournait les yeux du même côté, et cherchait ce qui pouvait arrêter le regard vitreux

de son père; et montrant timidement une miniature accrochée près de la cheminée :

— Est-ce cela? dit-elle.

— Oui, reprit Crèvecœur par un signe de tête non équivoque.

— C'est cela, mon cher père; c'est bien cela? Tu veux que j'écoute M. Maurice comme je t'écouterais, que j'aie confiance en lui comme en toi-même, qu'il soit mon frère, dis; est-ce là ce que tu veux?

La figure de Crèvecœur reprit un peu de vie, et, faisant un dernier effort, il articula faiblement : *Oui*, en regardant Thérèse avec les yeux les plus tendres; puis ce regard se voila, et il retomba renversé sur son fauteuil. Déjà il n'existait plus; l'œuvre de destruction était accomplie. Le poison de l'égoïsme avait pénétré jusqu'au fond de ses veines, mais l'homme de l'art ne devait pas en découvrir la trace.

Thérèse se jeta à ses genoux, l'appela en vain, prit ses mains déjà refroidies, et, ne pouvant plus douter de son malheur, tomba évanouie à ses pieds sans avoir la force d'appeler au secours.

Une femme de service, entrant par hasard,

trouva le père et la fille en cet état, les crut morts tous les deux, et courut prévenir sa maîtresse, en prenant toutes les précautions pour ménager sa sensibilité.

Le docteur le plus voisin, appelé en toute hâte, déclara qu'il était trop tard; que Crèvecœur était mort, depuis environ une demi-heure, d'une apoplexie foudroyante.

— Quant à cette jeune fille, dit-il après avoir contemplé avec pitié ce beau marbre couché, semblable à une fille de Niobé, ce n'est rien; mais ménagez-la, elle a besoin des plus grands soins.

Il fit quelques prescriptions et sortit.

VIII

LE MARTYRE

Le masque tombe! Suzanne n'est plus l'épouse languissante et épuisée, passant sa vie à respirer des sels sur un divan dans le demi-jour d'un boudoir; elle se lève comme Sixte-Quint se leva quand il jeta sa béquille. Elle est guérie; elle est forte et puissante; il faut que tout plie maintenant devant elle. — Elle est la reine.

C'est bien à elle le château, l'hôtel et la maison Crèvecœur; elle le croit, du moins; elle les a bien gagnés. — Et Thérèse aussi est à elle, à elle sans secours et sans défense.

La malheureuse enfant n'était pas en état de se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle. — Elle avait bien vu un prêtre s'asseoir au chevet d'un mort. — Elle avait vu passer des hommes noirs; elle avait vu emporter un lourd fardeau. — Elle restait dans son immobilité comme une statue de la douleur. Elle ne savait pas même pleurer.

— Assez! lui dit Suzanne en passant près d'elle; votre douleur n'est sans doute pas plus profonde que la mienne, et pourtant je sais me contenir.

— Et moi, je sais l'obéissance que je vous dois, madame, dit Thérèse en faisant un effort. Je réglerai mon courage sur le vôtre. Si vous ne permettez pas à la fille de pleurer son père, je cacherai mes larmes, comme vous cachez les vôtres.— Vous n'avez qu'à commander, madame; je connais mon devoir; je vous prouverai ma soumission.

— Nous verrons bien, dit Suzanne; je vous jugerai par vos actes et non par vos paroles.

Le premier soin de Suzanne fut d'envoyer chercher son notaire et de s'enfermer avec lui.

Thérèse tâcha de surmonter sa douleur, ou du moins de ne pas s'en laisser accabler. Elle voulut se tracer une ligne de conduite; elle se souvint

des recommandations de son père; elle trouvait une faible consolation à penser qu'il lui restait sur la terre un protecteur sur lequel elle pouvait compter, un ami en lequel son père lui avait ordonné d'avoir confiance comme en lui-même, un frère qui lui avait donné la main avant de s'éloigner.

Elle prit donc confiance en Dieu, et se dit qu'en accomplissant tous les devoirs qui lui seraient imposés, en reportant son amitié et ses soins sur ses petites sœurs délaissées, elle pourrait encore trouver quelque repos en elle-même et se nourrir en cachette de ses chers souvenirs; elle se promit de s'observer et d'être prudente et forte.

—Ce sont les enfants de mon père, se disait-elle, je les aimerai comme des sœurs chéries, comme tout ce qui me reste de mon père bien-aimé; la tendresse que je leur montrerai désarmera peut-être une irritation que je ne peux comprendre.

Son temps, qu'elle partageait autrefois entre ses études, la compagnie de son père et les soins de la maison, elle le consacra entièrement à s'occuper des quatre petites filles toujours abandonnées à des femmes de chambre.

Cette grande et belle jeune fille, aux noirs habits de deuil, était sans cesse entourée de ces quatre petites créatures, dont l'avenir était aussi bien incertain. C'était comme une jeune veuve entourée de ses enfants.

Elle leur apprenait à bien parler, à bien se tenir, à être douces et polies entre elles. Ces petits enfants, si longtemps isolés, l'adoraient et ne savaient plus se passer d'elle. Ces petites plantes, à mesure qu'elle les cultivait avec amour, devenaient moins sauvages.

— Où est-il donc, notre père? disaient les enfants; reviendra-t-il bientôt?

Elles ne savaient rien de la vie; Thérèse fut obligée de leur apprendre ce que c'est que la mort.

—Vous venez du ciel, leur disait-elle, et, si vous êtes bonnes et sages, si vous vous aimez, vous retournerez au ciel, et là nous retrouverons toutes notre bon père, qui y est déjà retourné et qui nous attend. Mais il vous regarde, il a toujours les yeux tournés vers ses chères petites filles, et il les appelle par leur nom. Si elles écoutent bien, elles peuvent encore entendre sa voix; si elles s'aiment bien, il sera heureux; si elles se disputent, il pleurera.

Les petites aimaient bien leur père, car c'était de lui et de Thérèse, bien plus que de leur mère, qu'elles avaient reçu des soins et des marques de tendresse. Elles regardaient donc dans le ciel par la fenêtre pour tâcher de voir leur père, et quelquefois elles croyaient entendre sa voix.

Un jour qu'elles n'étaient pas d'accord, la plus grande disait à une autre, en regardant Thérèse et en rendant le jouet qui était l'objet de cette grave discussion :

— Ne nous disputons pas et embrassons-nous, car voilà notre père qui va pleurer.

Thérèse avait soin de faire avec elles la prière du matin et du soir; rien n'est plus doux et plus salutaire dans la famille, il en reste toujours quelque chose. Le nom de son père, de ses parents et de ses *amis* n'était jamais oublié dans cette prière. Il se produisit ainsi un rapide changement dans les habitudes de ces petits enfants, que la bonté et la douceur rendaient déjà plus gentilles.

Elle se reprochait presque de ne pas leur avoir donné toute sa vie. Elle oubliait les mille soins dont elle avait entouré son père, et les mille occupations futiles dont sa belle-mère savait la char-

ger pour l'éloigner; mais alors la veuve était absorbée par les inventaires, les procédures, les calculs des probabilités, pour arriver au *chiffre* de sa fortune personnelle, et elle abandonnait, pour la première fois, Thérèse à ses instincts de sœur dévouée.

Madame Crèvecœur, munie du *Code de la veuve et de l'orphelin*, entourée de livres de procédure qu'elle tâchait de déchiffrer, en consultations continuelles avec des avoués et des avocats, eut bientôt à revenir de ses illusions. Le notaire eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'après tant de profusions la plus grande moitié de ce qui restait de cette fortune, si florissante autrefois, représentait le patrimoine de Thérèse seule, et qu'elle n'aurait à partager avec ses quatre filles que l'autre moitié.

Un autre instinct, aussi cruel que l'égoïsme, s'était révélé en elle dans cette position nouvelle et inattendue, c'était l'affection de la louve pour ses petits. Une de ses filles était malade; elle ne s'en était guère inquiétée, et Thérèse veillait au chevet de la pauvre petite lorsque Suzanne entra dans la chambre des enfants.

— Qui vous a chargée, dit-elle, vous Thérèse l'étrangère, de garder mes filles, et dans quel état me rendez-vous déjà celle-ci ?

Et, la prenant par le bras, elle l'éloigna du lit.

— De grâce, dit Thérèse à voix basse, épargnez-moi du moins devant ces enfants qui m'aiment encore ; ne suis-je pas leur sœur ? Et puis, l'âme de mon père qui vient à peine de quitter cette maison pourrait nous entendre. Ce sont mes petites sœurs, madame, pourquoi douter de mon affection pour elles ? Laissez-moi les aimer ; je ne ferai rien que par vos ordres. Je vous en supplie, laissez-moi remplir les intentions de mon père ; je vous prouverai toute mon obéissance.

— Est-ce aussi l'intention de votre père, mademoiselle, dit Suzanne avec mépris, qui a placé dans votre chambre ce portrait qu'on y a trouvé ?...

Et elle montrait la miniature de Maurice.

— Vous êtes précoce, Thérèse... ajouta-t-elle avec une intention cruelle.

— Oh ! madame, dit Thérèse indignée.

Elle s'arrêta ; elle cherchait vainement une ré-

ponse ; elle ne voulait rien dire des suprêmes recommandations de son père.

— Allez dans votre chambre, dit froidement Suzanne, et vous attendrez mes ordres.

Thérèse sortit en donnant un dernier regard à ses petites sœurs, qui pleuraient et voulaient la suivre, et le spectacle de cette affection augmentait encore le ressentiment de la vindicative belle-mère.

Le notaire de la famille était un M. Renard, homme des plus honorables, ami dévoué et éprouvé, qui avait fait bien des efforts pour retenir Crèvecœur sur la pente qui devait le conduire à sa perte. Il était demeuré cependant le conseiller le plus intime de madame Crèvecœur. Il la laissait parler, confesser ses projets, l'encourageait même dans ses ambitions, comme s'il voulait savoir jusqu'où elle pouvait aller.

Mais était-ce là un confident bien sincère des intentions de madame Crèvecœur ou bien ne se disait-il pas qu'il défendrait mieux les affections de l'ami qu'il avait perdu en gardant ses entrées dans cette maison, où il entrevoyait des inimitiés profondes ? Ce qui peut nous le faire croire, c'est

sa délicatesse bien connue qui devait l'empêcher d'être complice de mauvais desseins ; et puis c'est que M. Renard était aussi le notaire et l'ami intime de Maurice de Terrenoire et devait savoir à qui il avait affaire. Il écoutait donc avec complaisance et avec une sympathie apparente toutes les plaintes que Suzanne ne se lassait pas de lui faire au sujet de sa belle-fille.

De nombreuses amies venaient par curiosité, bien plus que par affection, savoir où en était Suzanne, qui se donnait pour millionnaire. Elle ne manquait pas de raconter alors qu'elle avait trouvé dans la chambre de Thérèse le portrait de M. de Terrenoire, qui avait été soustrait, ainsi que quelques objets insignifiants ; elle insinuait que Thérèse était restée seule dans la chambre de son père et prétendait la rendre responsable de tout ce qui pourrait manquer.

Le bruit d'une liaison intime entre Thérèse et Maurice fit bientôt le tour de cette société frivole et avide de scandale ; le tout fut orné de commentaires auxquels chaque narrateur savait ajouter quelque chose.

Thérèse, quand elle paraissait au salon, était

accueillie par des demi-mots perfides et par des sourires mal dissimulés. Quelques femmes, qui ne lui pardonnaient pas d'être si jeune, si riche et si belle, étaient heureuses de pouvoir lui demander quelquefois avec intérêt comment se portait M. de Terrenoire.

Ce qu'elle devait souffrir de voir ainsi manquer de respect aux dernières volontés de son père, de voir ainsi profaner ses plus purs souvenirs, nous ne saurions le dire. Quel fut le long martyre de la pauvre Thérèse, tous les cœurs le devineront.

M. Renard, le notaire, toujours assidu chez madame Crèvecœur, qui ne savait plus se passer de lui, avait eu tout le temps d'écrire à Maurice de Terrenoire, et n'avait sans doute pas manqué de tenir son ami au courant de ce qui se passait et de ce qui pouvait l'intéresser. Peut-être même avait-il déjà reçu sa réponse et ses instructions. Et, comme Suzanne lui exposait un jour combien il lui était difficile, au moment de partir pour la campagne, de garder une jeune fille qui ne savait pas se garder elle-même :

— Ce n'est pas facile, j'en conviens, dit le notaire ; ah ! il faudrait là les bonnes doubles portes

d'un couvent.. et je m'en souviens maintenant, j'aurais presque ce qu'il vous faut... mais non, par réflexion, cela ne peut vous convenir.

— Quoi donc? dites toujours, reprit Suzanne avec vivacité, je ne sais vraiment qu'en faire !

— Ah ! je connais un couvent où les filles sont bien gardées, dit le notaire... Mais voilà peut-être l'inconvénient, c'est que Thérèse pourrait prendre là le goût de la vie religieuse ; car j'ai remarqué dans son caractère un peu d'exaltation de ce côté ; et, si vous tenez à la marier, vous vous préparez peut-être une contrariété. Après tout, ajouta-t-il négligemment, si elle se fait religieuse, ça la regarde, et vos enfants n'auront, selon toute apparence, qu'à y gagner.

— Mais je ne dis pas non, dit Suzanne avec indifférence. Il y a quelque chose dans votre idée, et puis, en prenant cette décision par votre conseil, j'en aurai moins la responsabilité ; je m'en rapporte à vous.

— Eh bien, dit Renard, tâchez de la décider ; je me fais fort de vous donner une lettre de recommandation qui vous ouvrira toutes les portes.

Suzanne entrevoyait avec une joie secrète l'avantage de se débarrasser de la présence importune de Thérèse dont la beauté, la fortune et même la soumission l'offensaient; la résistance aurait mieux donné carrière à ses emportements. De plus, il lui restait l'heureuse chance de lui voir prendre l'habit, et abandonner ainsi à ses sœurs sa part de fortune.

Elle fit venir Thérèse, et, lui parlant avec quelque douceur, contre son ordinaire, elle lui fit part de la proposition de M. Renard.

— Chère madame, dit Thérèse suppliante, ne me séparez pas de mes sœurs; c'est tout ce qui me reste de mon père! Qu'ai-je fait pour mériter votre colère? je vous aiderai, madame, à soigner ces chers enfants : vous ne pouvez pas vous en occuper toujours. Vous savez comme la petite est délicate. Vos servantes ne peuvent pas avoir pour vos enfants la même affection que nous. Je vous remplacerai quelquefois. Je vous en supplie, ne me séparez pas de la famille!

— Vous vous croyez peut-être indispensable? dit madame Crèvecœur, rassurez-vous. Une mère saura vous remplacer. Réfléchissez, Thérèse; je

ne vous ferai pas violence. Allez, nous en reparlerons dans quelques jours.

Peu de temps après, Thérèse se tenait debout dans la chambre de sa belle-mère, qui l'avait fait venir et lui donnait des ordres.

— N'entendez-vous pas? lui dit-elle; cherchez donc mes ciseaux qui doivent se trouver sur la cheminée.

Thérèse, toujours empressée, se dirigea vers l'endroit indiqué; mais, en prenant les ciseaux, elle regarda involontairement un papier ouvert et imprimé en gros caractères sur lequel les ciseaux étaient posés. Le nom de TERRENOIRE était le premier mot qui avait frappé ses regards. Le papier n'était pas entouré du filet noir qui annonce tout d'abord une fatale nouvelle.

Pourquoi alors eut-elle besoin de s'appuyer à la cheminée, pourquoi porta-t-elle la main à son front brûlant en lisant de nouveau ces trois lignes:

« M

« Madame veuve de Terrenoire a l'honneur de « vous faire part du mariage de son fils, M. Mau-

« rice de Terrenoire, ingénieur des ponts et chaus-
« sées, avec mademoiselle Maria Visconti. »

Pourquoi, à cette lecture, Thérèse resta-t-elle inanimée?...

— Eh bien, Thérèse, dit la belle-mère avec impatience, m'avez-vous entendue? à quoi rêvez-vous?

— Je rêve... au couvent où vous voulez m'envoyer, dit Thérèse en faisant un suprême effort. Oh! que j'y serai bien! Je ne serai plus jamais, madame, un obstacle à vos desseins. Disposez de moi : je suis prête à partir.

— Encore un caprice! dit la belle-mère. Ce sera sans doute le dernier.

Peu de jours après cet entretien, Thérèse était introduite par madame veuve Crèvecœur dans le parloir des Augustines, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit.

IX

LE DICTAME

Assez ! assez de misères, de larmes, de hontes, de désespoirs, de supplices ; le fléau a accompli son œuvre. Comptons maintenant les victimes.

Pauvre Marx ! qu'est devenu ton génie créateur ? où sont allées tes illusions ? d'où vient que tu tombes expirant aux pieds de ta ravissante statue, du chef-d'œuvre qui aurait fait ta gloire ?

Et toi, pauvre petite fleur, jeune espérance de ta famille, Graziella ! toi qui, rapide comme le vent, suivais ton père chéri jusqu'aux portes de la prison qui devait presque être son tombeau,

pourquoi es-tu maintenant sans parole, les yeux éteints, comme une étrangère au milieu des vivants?

Malheureux et trop faible Crèvecœur, toi, le consolateur des affligés, toi qui ne vivais que pour les autres, et t'oubliais toujours, pourquoi es-tu descendu si jeune dans le tombeau? Pourquoi laisses-tu sans défense ta fille bien-aimée, et aujourd'hui exposée à toutes les inimitiés? Qui élèvera et gardera ta jeune famille?

Et toi encore, notre charmante Mignon, créature si douce, si aimante et si inoffensive, toi qui donnes partout sur ton passage la joie et le bonheur, as-tu assez souffert de leurs calomnies et de leurs mépris? As-tu été assez blessée dans ton respect pour ton père chéri, dans tes plus nobles, tes plus pures affections?

Pourquoi êtes-vous tombés ?

Nous n'avons pas besoin de chercher l'arme qui a frappé tous ces coups. Nous le connaissons maintenant, cet égoïsme implacable qui ne se nourrit que de cœurs saignants.

Mais qui pansera les blessures de ceux qui survivent, qui donnera le refuge, qui apportera le remède?

Ce sera un noble cœur. Oui, le cœur qui sait aimer est bien fort; il sait sauver les vivants; il sait porter aux morts une consolation au delà du tombeau, en les remplaçant sur la terre, en accomplissant leurs vœux les plus chers.

Un grand cœur est le divin *dictame*, et Maurice de Terrenoire était un grand cœur.

Notre jeune ingénieur était dans cet âge tout-puissant où, sous de pures inspirations, le cœur s'épanche avec une ardeur inextinguible, où le torrent verse ses eaux sans compter, sans prévoir la sécheresse qui diminuera ses forces et arrêtera son cours. Il était parti en cachant de grandes inquiétudes, mais il n'avait pas quitté la France sans prendre des mesures pour être tenu au courant de ce qui pouvait intéresser ses amis.

Depuis son enfance il était intimement lié avec Marx le statuaire. Ils ne s'étaient pas quittés en poursuivant avec effort des carrières diverses, et, plus que tout autre, il avait pu apprécier la richesse de cette ardente nature. En présentant l'artiste à son ami Crèvecœur, il se regardait comme responsable du résultat. Il ne voulut pas

que ce secours devînt pour Marx un motif de ruine.

Aussitôt qu'il fut informé de la fatale nouvelle, de la mort de son ami Crèvecœur et des poursuites que la veuve impitoyable dirigeait contre le malheureux artiste, il se crut engagé à répondre provisoirement de la somme; il se hâta d'envoyer les fonds au directeur de la prison. Son notaire, qui était son agent confidentiel, suivait de près cette affaire, et le tenait au courant des détails d'exécution. Il apprit par cette fidèle entremise la nouvelle et irréparable perte qu'il venait de faire d'un ami d'enfance, d'un compagnon de toute sa vie, et l'entrée de Graziella au couvent des Augustines.

Il écrivit alors à la femme du directeur de la prison, cette dame si généreuse, dont le cœur ne s'était pas encore refroidi au contact de l'éternel malheur, pour la remercier de ses soins tout maternels, et pour lui rembourser les avances qu'elle avait faites avec tant de libéralité. Puis, quand eut lieu, par autorité de justice, la vente de tout le mobilier de Marx, il voulut encore que M. Renard, le notaire, achetât pour son compte en masse et

à tout prix les meubles, les statues et les objets d'art, et fit renouveler le bail de l'atelier, pour que tout restât dans le même état jusqu'à son retour. Il semblait avoir à ce sujet des idées très-arrêtées.

Plus rassuré de ce côté, il voulut continuer son rôle de protecteur et de père adoptif, et chargea son notaire de payer régulièrement la pension de Graziella, et de prendre des renseignements très-circonstanciés sur la maison respectable des Dames Augustines. Il prévoyait qu'il aurait peut-être besoin de ce refuge pour l'objet secret de toutes ses affections, pour la douce Thérèse, pour le précieux trésor qu'un père lui avait confié. Déplorant que la loi impérieuse du devoir le tînt si longtemps éloigné de la France, il caressait l'idée de réunir sous le même toit béni les deux êtres abandonnés dont la Providence lui avait remis le soin. Mais nous ne ferons jamais de Maurice un personnage de roman; il n'en avait ni les séductions ni la poésie, et il se rendait justice. C'était un digne jeune homme, qui n'écoutait que son cœur, et qui faisait simplement un noble usage de l'argent déjà gagné par son mérite et son travail assidu. A notre

pos de Mignon était encore quelquefois troublé par ses souvenirs. Pourquoi? elle n'aurait peut-être pas su le dire elle-même.

Était-ce une lettre imprimée qui s'était trouvée un jour, comme par hasard, sous ses yeux; une lettre par laquelle le mariage de Maurice était annoncé à madame Crèvecœur?

Mais jamais aucune amitié intime n'avait existé entre elle et Maurice, qui était très-froid, très-réservé et beaucoup plus âgé qu'elle. C'était plutôt un mentor, un tuteur qu'elle devait trouver en Maurice, selon les vœux de son père.

Avait-elle donc ressenti un attachement profond pour ce beau et bon caractère qui la reposait de tous les êtres insignifiants ou hostiles qui paraissaient dans la maison de sa belle-mère? Avait-elle espéré elle-même être aimée? Avait-elle rêvé de lui livrer sa vie? S'était-elle quelquefois imaginé que le lien le plus intime et le plus sacré pourrait un jour réunir à jamais la fille de Crèvecœur à l'ami dévoué du malheureux père, et que ces deux existences se passeraient à cultiver à l'écart ce pieux souvenir?

Peut-être Mignon avait fait ce rêve, car elle ne

pouvait ignorer, elle savait qu'elle était belle, bien qu'elle n'en tirât pas plus de vanité que la fleur des champs. Elle avait remarqué souvent le regard sérieux et profond de Maurice qui se fixait sur elle comme pour interroger la destinée; et, quand elle chantait au piano, devant son père et Maurice, elle avait bien surpris quelquefois l'émotion de ce dernier, qui, selon la prétention de quelques savants, se disait cependant étranger et indifférent à la musique; et, quand elle lui avait donné par hasard le bras dans une promenade, elle avait bien ressenti dans cet entretien un embarras qu'elle n'éprouvait avec nul autre; elle ne savait pas se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait pour Maurice, mais c'était bien ce qu'elle ne ressentait pour personne.

Et puis, pourquoi n'avait-elle pas été informée elle-même par une lettre, comme madame Crève-cœur, d'un événement si important dans la vie de Maurice? Elle se sentait quelquefois blessée de cette indifférence; mais Mignon ne connaissait pas les orages du cœur. Elle n'éprouva pas de ressentiment; elle conserva à l'ami de son père son affection et sa reconnaissance, et compta tou-

jours sur lui comme sur le seul appui qui lui restait.

Seulement ses horizons s'étaient restreints ; la lumière de son ciel avait pâli; l'avenir lui semblait terne et insignifiant. Elle vivait, parce qu'il fallait vivre, mais sans désir et sans but. Si elle n'avait songé qu'à elle, elle aurait bien dit, comme Marguerite d'Écosse : « *Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus ;* » mais, obéissant à sa bonne nature, elle ne laissait voir aucune tristesse, et voulait avant tout servir et se faire aimer. Aussi nous l'avons vue tout de suite prendre dans ses bras Graziella, la délaissée, et la rappeler pour ainsi dire à la vie par la pitié la plus tendre, par le charme de son regard et de sa parole, et par son doux baiser de mère.

De son côté, Maurice de Terrenoire, s'il avait une affection profonde pour Mignon, qui réunissait tous les charmes de la beauté et de la jeunesse, tous les agréments de l'esprit, tous les trésors du cœur; si elle lui était d'autant plus chère, qu'elle lui était confiée par les derniers vœux d'un père, qu'elle était seule au monde et exposée à de grands périls; si tous ces motifs portaient sa pen-

sée vers elle et vers elle seule, tandis qu'il errait sur les bords de l'Arno sans rien voir des beautés qui l'entouraient; si, enfin, Maurice de Terrenoire aimait Mignon, il se serait peut-être bien gardé de le laisser deviner. Un motif de délicatesse l'aurait empêché de montrer le moindre empressement. Mignon avait une grande fortune, et l'autorité même que les dernières volontés de Crèvecœur donnaient à Maurice lui imposait la plus grande réserve.

Quant à la lettre de mariage, elle n'avait sans doute pas été imprimée à Florence, où rien de pareil n'avait été en question. S'il en est ainsi, si cette lettre venait de Paris, et n'avait été tirée qu'à un exemplaire pour les besoins de la cause, comme disent les gens d'affaires, c'était bien une arme perfide qui ne pouvait compromettre l'ennemi qui osait y avoir recours. Eh quoi! Mignon, de quoi vous plaignez-vous? Votre belle-mère reçoit un imprimé banal; ce n'est pas une lettre, ce n'est pas une signature, on ne sait pas d'où cela vient. Pourquoi regardez-vous ce qui ne vous est pas destiné? Et puis, l'avez-vous bien vue? Où est-elle, cette pièce du procès?

Elle a déjà disparu. Vous êtes trop fière pour en parler jamais, pour vous informer des circonstances, pour faire une enquête. Et, si vous vous sentez blessée par cette arme aiguë, le sang s'épanchera dans la blessure, mais personne ne verra la plaie.

C'était donc là, selon toute apparence, un secret entre madame Crèvecœur, qui n'avait dû prendre aucun confident de cette machination, et Mignon, qui se garderait bien d'en rien dire. Tout était bien calculé.

Maurice ne pouvait même soupçonner une si étrange perfidie. Dans son éloignement, il ne songeait qu'aux êtres qu'il avait pris sous sa protection. Il admirait cette puissance du cœur et de la pensée, qui traverse l'espace, qui entoure de soins cachés les êtres aimés, qui fait sentir son influence sans se laisser voir, qui triomphe par adresse des difficultés qu'on ne peut aborder de front.

Il aurait bien voulu savoir si Mignon pensait quelquefois à lui. Il avait souvent commencé à lui écrire; mais il ne pouvait encore se décider à l'occuper de lui-même. Il se bornait donc à lui consacrer toutes ses pensées, et à la recommander à la sollicitude de l'excellent notaire, auquel

il avait involontairement laissé entrevoir ses projets. En attendant, il remerciait Dieu, en songeant que la douce Mignon était maintenant heureuse et tranquille au couvent des Augustines.

X

LE MIRACLE DES ROSES

Connaissez-vous le pays ou les églantiers fleurissent? Venez y reposer vos yeux fatigués de ces tableaux lamentables; venez y soulager vos cœurs blessés. Là, vous ne trouverez que des images riantes; là, vous pourrez oublier le monde des méchants.

Entrons encore dans le saint asile de la piété et de l'enfance. Allons nous mêler aux jeux des jeunes filles, écoutons leurs chants joyeux, leur franc rire, perdons-nous dans leur essaim tumultueux.

Nous n'avons pas cherché longtemps notre douce Mignon, dont la taille élancée s'élève au milieu de ses compagnes. Comme elle est grandie et embellie encore sous cette ombre tutélaire! Son teint est plus reposé, son regard plus humide, ses lèvres plus riantes, sa démarche moins fatiguée. C'est qu'il y a déjà plus d'un an qu'elle jouit d'une paix profonde, qu'elle est entourée de visages amis. Il y a plus d'un an que sa douceur et sa grâce réjouissent cette maison, où il semble qu'on ne puisse plus se passer d'elle.

La supérieure, touchée de sa triste histoire, dont elle a connu les détails par le notaire, qui vient souvent demander des nouvelles de Mignon, madame Thérèse l'entoure de soins et a toujours besoin de sa société.

Mais d'où vient que nous ne trouvons pas si facilement la chétive et disgracieuse Graziella? C'est peut-être que nous ne pouvons la reconnaître, car elle doit être là toujours sur les pas de sa petite mère; et tenez, la voici. Mais quel heureux changement! il ne lui manque plus que la parole. On ne peut cependant pas dire qu'elle soit jolie: sa

figure ouverte, entourée de cheveux bouclés, ressemble plutôt à celle d'un bon garçon; mais quel feu dans ses mouvements! quelle force dans sa démarche! quelle intelligence dans ses yeux clairs! Est-ce donc encore Mignon qui a fait ce miracle? Oui, Mignon a triomphé de cette indifférence, a deviné un goût, une passion à Graziella, elle a ouvert une voie à cette intelligence, en s'occupant d'elle, en l'aidant dans ses premiers essais; le cœur est un si habile maître!

Mignon, qui avait pris au sérieux ses fonctions de mère, surveillait les devoirs de Graziella, qui, à cause de son infirmité, demandait des soins particuliers, et qui, grâce à ces encouragements, commençait à faire quelques progrès. Ainsi elle lui faisait apprendre ses leçons; mais Graziella ne pouvait pas les répéter comme les autres. Alors Mignon cachait le livre, et il fallait que la petite écrivît de mémoire ce qu'elle avait appris. Mignon l'observait de près, ne lui passait pas de mauvaises habitudes, redressait la taille de l'enfant qui se couchait sur la table, ne lui pardonnait pas son griffonnage, voulait la voir mettre du soin en toutes choses, persuadée qu'elle était

qu'une négligence en entraîne une autre et que tout se tient et se suit.

Ses observations étaient faites si doucement, que Graziella, après avoir quelquefois un peu résisté, lui baisait la main comme pour demander pardon, et, dans son désir de plaire à sa petite mère, elle faisait un effort.

Quel joli groupe tout naturel et naïf ! le sérieux de la grande fille, l'air mutin de l'enfant, un baiser à temps en temps servant d'intermède à un précepte. L'artiste qui les aurait surprises ainsi aurait pris ses crayons pour en garder le souvenir.

Mais Mignon était quelquefois fâchée, oui, bien fâchée. Elle avait accoutumé Graziella à prendre soin de sa tenue, à ne plus salir ses mains et son visage, et remarquait quelques progrès dans sa petite révoltée. Or un jour Graziella se mit à écrire avec des mains couvertes d'une terre jaunâtre, et, comme elle avait touché à sa figure, elle avait le front et les joues bariolés de lignes jaunes; elle était vraiment effrayante, et la pauvre Mignon était découragée.

— Mon enfant, lui dit-elle, bien sûr, vous n'ai-

mez plus votre mère, je le vois bien à présent. Vous ne m'écoutez pas; vous ne voulez plus de moi; vous faites de la peine à Mignon.

Graziella lui prit la main, comme pour lui demander d'où lui venait ce reproche.

— Regardez encore vos mains, méchante enfant! dit Mignon. Vous voilà aussi mal arrangée que le jour où je vous ai trouvée au pied du grand platane, les mains dans la terre. Votre robe en est encore couverte, et si vous pouviez voir votre figure! Allez, vous ne m'aimez plus.

Graziella, tout affligée, se mit à genoux pour demander pardon. Puis elle parut avoir une nouvelle idée. Elle regarda dans la classe où elle travaillait avec Mignon, et vit qu'elles étaient bien seules. Alors elle fit un signe d'intelligence à sa jeune mère, mit un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander de ne rien dire et d'attendre encore avant de la condamner, et puis elle sortit en courant.

Mignon ne comprenait rien à son absence, quand elle la vit revenir avec précaution, portant un petit panier d'où elle tira divers objets assez informes qu'elle commença à ranger sur la table.

En y regardant de plus près, Mignon remarqua cependant le soin et l'esprit avec lesquels ces petites figures étaient modelées dans une terre grossière. On y distinguait une religieuse se promenant en tenant un livre dans lequel elle lisait avec attention. Dans un autre personnage, on ne pouvait méconnaître la vieille tourière à la taille contournée et à la figure rébarbative qui comptait son trousseau de clefs.

Et puis Graziella prit avec respect un petit sujet qui représentait une femme couchée et un petit enfant priant à genoux près d'elle, et elle regarda Mignon en disant tristement : *Mère!*

Et puis... et puis elle fit un signe de la main, comme pour annoncer quelque chose de plus lugubre, et elle tira encore du panier un autre objet. Il représentait un tertre de gazon avec quelques buissons de cyprès finement étudiés; le tertre était surmonté de deux petites croix, et Graziella, prenant la main de Mignon, lui fit lire au bas du socle cette inscription : *A mon père, à ma mère!* et l'enfant courageuse se retenait de pleurer.

— Pauvre enfant! pauvre petite! dit Mignon·

c'est toi qui as fait, qui as pensé tout cela ! Et qui t'a appris? comment as-tu fait?

Graziella se releva et montra son front avec fierté, puis mit sa main sur son cœur avec tristesse; puis, fouillant encore au fond de son cher panier, elle en tira comme un trésor un petit tas de terre brune et humide qu'elle tenait précieusement sur sa poitrine en se salissant plus que jamais.

Oui, c'était bien le désir secret, le goût passionné de l'art qui occupait cette jeune intelligence qu'on croyait éteinte, c'était le besoin d'imiter le travail de son père qui avait captivé, absorbé tous ses instincts; c'était comme un culte caché rendu au foyer éteint! Une sorte de pudeur du sentiment l'empêchait de rappeler devant ses compagnes ses plus chers souvenirs, qu'elle craignait de livrer à la moquerie. Sa timidité naturelle lui faisait cacher à tout le monde ses essais, qu'elle trouvait encore trop informes.

Quand on la voyait au pied des arbres, solitaire, pétrissant la terre mouillée, on ne se doutait pas des efforts qu'elle faisait pour perfectionner ses essais. De grands orages avaient laissé

comme alluvion, dans une allée basse, une terre grasse et molle, favorable à ses desseins, et elle l'avait recueillie comme une matière précieuse. Telle était la cause de l'étrange dérangement de sa toilette.

Il ne fallait pas moins que la confiance inspirée par le tendre regard et la voix caressante de Mignon ; il ne fallait pas moins que le désir de se justifier près de sa douce mère et d'obtenir son pardon, pour la décider à faire cet aveu. Graziella se tenait aux genoux de Mignon, baisait ses mains et lui demandait grâce par l'expression de ses yeux suppliants ; puis, mettant un doigt sur ses lèvres, elle lui recommandait de ne rien dire de cette confidence.

Mignon était trop heureuse. Elle releva Graziella, et l'embrassa avec tendresse sans s'occuper de se mains terreuses et de sa figure barbouillée.

— Chère enfant, lui dit-elle tout émue, tu l'aimais bien, ton bon père? et moi aussi, j'ai tout perdu, tout! Nous sommes deux abandonnées; nous devons bien nous aimer. C'est pour penser toujours à lui, n'est-ce pas, chère petite, que de ta main inexpérimentée tu as voulu essayer ce

que tu lui voyais faire? Quelle bonne inspiration! Il faut prendre courage, je t'aiderai. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, méchante?

Et puis elle l'embrassait encore; puis elle examinait avec plus d'attention les petites figures qui étaient devant elle, et elle restait étonnée de ce que la volonté, de ce que le cœur peut faire presque sans ressources.

La petite muette, que son secret étouffait, était ravie des encouragements qu'elle recevait de sa chère confidente et lui exprimait sa reconnaissance par mille tendresses.

Mignon savait l'histoire de Graziella. Elle se préoccupait quelquefois de l'avenir de cette enfant que le malheur rattachait à sa destinée et qu'elle ne voulait pas abandonner. Il lui semblait que la Providence la lui avait confiée. Après ce qu'elle avait vu, elle ne pouvait douter de son extrême facilité et d'une véritable vocation, et elle entrevoyait avec joie le moyen de lui procurer des occupations utiles auxquelles elle pourrait se livrer malgré sa triste infirmité.

Alors Mignon, qui dessinait avec goût, lui donna tous les jours des leçons de dessin, lui procura

de la cire à modeler, de la terre de potier, des ébauchoirs de toute sorte, des petits modèles en terre cuite, à copier; elle obtint de la bonne supérieure, qui se prêta de grand cœur à tous ses desseins, que Graziella aurait son petit atelier dans une remise abandonnée qui donnait dans la cour des platanes.

Depuis ce temps, Graziella était bien changée; elle n'avait plus son air en dessous; elle n'avait plus les mains sales, elle se servait avec adresse de ses ébauchoirs pour donner toutes les formes à cette précieuse terre brune dont on ne la laissait pas manquer; elle avait une bonne petite figure; le bonheur l'embellissait, et sa reconnaissance pour sa petite mère tenait de l'adoration.

Bien qu'elle n'eût pas d'autre maître que la nature et son ardente volonté, elle faisait à un âge si tendre des progrès inattendus, et, le jour de la fête de Marie, qui est un grand jour au couvent des Augustines, elle donna une preuve touchante de son intelligence et de son savoir-faire. Ce jour-là, c'était la coutume d'élever un beau reposoir dans le verger réservé, au fond de la cour des platanes. En sortant de la chapelle, toutes les élèves, en

robe blanche et voilées, se rendaient processionnellement au jardin, en chantant des cantiques, chargées de frais bouquets des champs, et elles devaient déposer toutes ces fleurs en une riche pyramide aux pieds d'une statue de la Vierge.

On avait bien dépouillé les buissons de la forêt pour étendre un épais tapis vert jusqu'au reposoir; on avait bien paré la Vierge d'une splendide robe de brocart qui tombait en longs plis roides et droits, comme on le voit dans les églises d'Anvers; on avait bien décoré son front d'un diadème étincelant; mais la tête de la vierge Marie, il faut bien le dire, avait souffert de l'intempérie des saisons et n'était plus à la hauteur de cet ajustement.

Ce fut donc une grande surprise quand on vit, le matin de l'Assomption, sous la couronne de la vierge Marie, une belle figure angélique qui semblait regarder avec un doux sourire. Ce fut un grand évènement : la vieille tourière commençait à crier au miracle; mais ce n'était que le miracle de l'amitié et de la volonté. Graziella, aidée de quelques compagnes et d'une religieuse qui étaient dans le secret, avait remplacé la tête avariée par

une charmante figure qui rappelait un peu les traits nobles et doux de Mignon. C'était le type le plus pur que son cœur lui avait désigné pour représenter la Vierge sainte. L'œuvre n'était sans doute pas irréprochable, mais l'expression était heureuse. Tout faisait donc prévoir que Graziella, par ses efforts et par ses progrès, deviendrait une véritable artiste.

Après cette belle fête de la Vierge qui protége les jeunes filles, les études sont ralenties, sinon suspendues. C'est le temps des vacances qui approche. C'est le temps des grandes promenades dans les parties les plus solitaires de la belle forêt.

Avec quelle folle ardeur l'enfance et la jeunesse s'enfoncent et se perdent dans les méandres des grands bois! Vous en souvenez-vous? Ne semble-t-il pas que ces jeunes filles prennent possession de leur empire? Le ciel et la terre sont à elles; à elles la brise qui passe; à elles les grandes herbes, les buissons et les fleurs! Les mousses les invitent, les oiseaux les appellent; où faut-il courir? Que de découvertes, que de cris de joie, que de courses folles, que de sentiers choisis, abandonnés et repris! que de papillons poursui-

vis et dépassés! Quels beaux scarabées d'or reposent dans les églantiers! ne les réveillez pas, enfants, ils sont chez eux! — Comme les grands bois sont beaux quand ils sont animés par les jeunes filles! Comme les jeunes filles sont belles quand elles se répandent dans les grands bois!

Il y a le groupe des herborisantes; chacune est munie de son herbier. Une religieuse habile enseigne à reconnaître les simples. Depuis le chêne jusqu'à l'hysope, chaque arbre, chaque plante, a sa vertu; les trésors de la forêt sont plus abondants et plus précieux que ceux qui se cachent dans les entrailles de la terre, car les plantes donnent la vie, et la passion de l'or fait quelquefois mourir.

Celui qui connaîtrait toutes les propriétés des plantes, qui saurait tout ce qu'on peut tirer des fleurs, des fruits, des tiges, des racines, serait plus riche qu'un roi, et presque aussi savant que Dieu : combien de mystères nous sont encore cachés! Il n'y a donc pas une récréation plus attrayante, plus salutaire, plus féconde en découvertes imprévues que l'étude de la botanique. Pendant que les unes se livrent avec l'ardeur de

leur âge à la recherche et au classement des simples et collectionnent précieusement les exemplaires choisis de chaque plante, d'autres se livrent à leurs jeux.

Il y a dans une des plus belles parties de la forêt, appelée la *réserve*, de larges et splendides allées tapissées de mousse et d'un gazon aussi fin, aussi doux que des cheveux d'enfant ; des arbres immenses et séculaires se penchent en berceau et versent sur ce vaste espace le demi-jour et la fraîcheur. C'est un vrai théâtre des fleurs : d'épais buissons y forment des coulisses naturelles ; la toile du fond est vaporeuse et pleine de mystère ; le terrain en pente douce est comme un amphithéâtre de velours pour les spectateurs. — N'entendez-vous pas à l'orchestre les fauvettes et les rossignols?

Quel spectacle reposant, lorsque, la grave supérieure étant assise au milieu des religieuses, et les élèves attentives étant groupées au-dessous, quelques jeunes filles plus intelligentes ou plus exercées s'amusaient à représenter dans ce vaste théâtre, soit une scène de l'Ancien Testament, comme l'histoire de Ruth et Noémi, ou Rébecca et

Éliézer, ou bien un souvenir historique, comme l'inspiration de Jeanne d'Arc, le dévouement de sainte Geneviève !

La bonne supérieure, avec son esprit juste et droit, se plaisait à voir, dans la retraite du couvent ou dans les profondeurs de la forêt, ces jeunes intelligences, sans aucun apprêt de costume ou de mise en scène, aux prises avec une situation donnée. Il lui semblait que ces essais innocents leur apprenaient à se rendre compte de la pensée, à la condenser en quelques mots, à l'exprimer avec clarté; elle aimait à les voir, pour se reposer de leurs jeux bruyants, reproduire des pastorales naïves, comme celles que Paul et Virginie essayaient, sous les bananiers, devant madame de la Tour et Marguerite.

Mignon excellait dans ses improvisations, parce qu'elle était instruite, mais surtout parce qu'elle était simple et naturelle. La timidité vient le plus souvent de l'amour-propre et du désir exagéré de produire beaucoup d'effet; mais la charmante Mignon, quand on la chargeait de remplir un rôle, se mettait simplement à la place du personnage, le faisait parler et agir comme il avait dû

agir et parler dans les circonstances où il se trouvait; elle devenait ce personnage, elle se laissait émouvoir par les sentiments qu'il avait dû éprouver. On s'étonnait de l'impression qu'elle produisait par ses paroles et ses gestes remplis de vérité; mais son secret, c'est seulement qu'elle était émue elle-même.

Nous nous souvenons lui avoir vu représenter une scène intéressante dans laquelle se révélait toute sa grâce. Le théâtre était comme fait exprès, et les accessoires ne manquaient pas. Cela s'appelait le *Miracle des Roses*.

Pour exécuter cette scène bien simple, et qui amusait toujours les enfants, il fallait d'abord mettre en campagne toute la bande joyeuse. C'était la grande moisson des églantiers. Mais les buissons sont si généreux ! Les petites roses des bois offrent à chaque détour leur radieux visage. Et combien de ces belles étoiles blanches ou roses ou jaspées ne seront jamais vues, jamais regardées! elles sont voilées sous la sombre ramée, aussi rayonnantes, aussi parfaitement exécutées par la main divine, que si chacune d'elles devait être examinée et admirée comme un chef-d'œuvre, et

personne ne les aura vues; mais Dieu les a semées sans compter, comme il a semé les pâquerettes dans les prés, les bluets dans les blés, les bons instincts dans les cœurs, les étoiles dans le ciel.

Or, ce jour-là, pas de grâce pour les églantiers. Oh! la belle récolte! cueillez, cueillez, jeunes filles! portez entre vos bras les gerbes d'étoiles blanches ; il en restera encore, il en restera toujours, comme aussi des sourires et des baisers de vos mères; il en restera toujours, Dieu donne sans compter. Cueillez, cueillez, jeunes filles !

Mais la récolte est faite ; la pièce va commencer, les spectateurs sont placés, les personnages sont dans les vertes coulisses; trois coups sont frappés dans la main.

Qu'on nous pardonne une analyse insignifiante que nous abrégerons pour arriver au dénoûment, laissant chaque personnage improviser sans prétention son rôle à sa manière, et selon son inspiration, sauf à altérer quelque peu le texte pur de la légende dorée à laquelle est empruntée cette scène naïve et gracieuse.

On voit d'abord sainte Élisabeth, suivie de ses femmes, distribuer aux pauvres et aux infirmes

du pain et des vêtements en leur adressant des paroles consolantes.

Élisabeth n'est autre que la douce Mignon. Son beau front est orné d'une couronne de roses; la queue de son manteau est portée par son page Graziella. Les pauvres et les malades se retirent en la bénissant.

Au même instant paraît son auguste époux, représenté par une grande jeune fille à la démarche assurée; sa coiffure est ornée d'une branche de cyprès, une baguette de coudrier est sa puissante épée. Le landgrave parle haut, il reproche à Élisabeth ses prodigalités. Il se plaint de voir tous ses biens disparaître, et il recommande qu'à l'avenir aucune distribution de secours n'ait lieu sans son autorisation.

Élisabeth plaide avec chaleur et d'une voix suppliante la cause de l'infortune. Son époux est inflexible et se retire en répétant ses ordres. Élisabeth, restée seule, déplore la sévérité cruelle du landgrave, et adresse une prière à Dieu pour qu'il daigne le rappeler à de meilleurs sentiments.

Cependant une de ses femmes vient l'informer qu'une bande de pauvres gens, ayant tout perdu

dans l'incendie de leur village et mourant de faim, errent encore à la porte du château en demandant du pain.

— Mon Dieu ! dit Élisabeth, c'est encore vous qui me les envoyez, Seigneur! Vous ne voulez pas que je les laisse périr sans secours à la porte d'un château où règne l'abondance. Vous me pardonnerez peut-être de désobéir encore à mon époux. Je lui prouverai ma soumission en toute autre circonstance, et je me priverai de tout pour compenser cette libéralité.

Puis elle ordonne à son page d'apporter une grande quantité de pain, de réunir adroitement tout ce qu'il en pourra trouver dans le château. Ses ordres sont exécutés, et ce pain, qui est celui du goûter des élèves, est apporté aux pieds d'Élisabeth.

Elle en remplit ostensiblement le pan de son manteau, elle ordonne à ses femmes d'en cacher sous leurs vêtements ; puis, adressant encore une prière au Seigneur et passant derrière un buisson qui se trouve sur le côté du théâtre, elle regarde avec précaution si elle n'est pas observée et se dispose à sortir en donnant ordre à ses femmes

de la suivre pour porter un prompt secours aux affligés.

C'est alors que paraît de nouveau le terrible landgrave.

— Arrêtez, s'écrie-t-il, épouse révoltée! vous vous préparez encore, je le sais, à transgresser, à mépriser mes ordres. La charité vous sert de prétexte pour manquer au premier de vos devoirs; mais, si vous avez osé me désobéir, redoutez mon ressentiment!

Terreur générale. Les femmes restent immobiles et silencieuses.

— Que portez-vous encore dans votre manteau? dit d'une voix sévère le landgrave en s'adressant à une des suivantes qui paraît plus chargée que les autres.

— Monseigneur, dit la suivante avec embarras, après avoir cherché le regard d'Élisabeth, ce sont..... des roses que nous avons cueillies pour faire des parfums.

— Voyons donc ces belles roses, dit avec ironie le landgrave en secouant rudement le manteau de la suivante.

Et les églantiers fleuris tombent à grands flots

sur ses pieds. Élisabeth et toutes les femmes, paraissant bien étonnées, déploient avec crainte leurs manteaux, et une pluie de fleurs couvre la scène comme une neige abondante.

Le landgrave se retire dans une grande confusion, et sainte Élisabeth, qui se croyait perdue, se jette à genoux avec ses suivantes pour remercier Dieu de la protection qu'il lui a accordée par le *Miracle des Roses*.

Eh bien, certes, le résultat est prévu. Les enfants ont prêté leur pain, ont cueilli les églantiers; ils ne peuvent douter de la substitution qui a eu lieu en passant derrière le buisson, et pourtant l'effet était immense sur ce jeune auditoire, quand la belle et rayonnante figure de Mignon remerciant Dieu se perdait jusqu'aux genoux dans un nuage de roses blanches; tous les enfants battaient des mains et étaient heureux de voir ainsi la généreuse Élisabeth échapper à la fureur du terrible landgrave ; — et puis chacun reprenait son pain pour le manger.

Mais, ce jour-là, Mignon trouva dans son cœur une autre inspiration, et, ayant parlé à la supérieure comme pour demander permission, elle

annonça qu'elle allait faire encore un miracle.

Elle avait remarqué derrière les arbres une famille errante et misérable qui regardait leurs jeux avec tristesse; elle reparut donc portant dans sa robe un lourd fardeau d'où l'on voyait s'échapper une quantité de roses, et elle fit signe à la pauvre femme, qui s'était approchée lentement de l'allée, de venir jusqu'à elle. C'était une jeune femme de l'Alsace, qui paraissait toute fatiguée; elle portait un petit enfant, un autre suivait avec peine en tenant sa robe en lambeaux; deux petites filles marchaient en avant. Comme tous ces pauvres êtres avaient déjà souffert!

— Ma belle petite, voulez-vous des roses des bois? dit Mignon de sa douce voix en embrassant la plus grande avec pitié.

— Oh! des roses des bois, madame, dit tristement la petite fille aux cheveux blonds comme les blés mûrs, il y en a beaucoup le long des chemins; mais c'est du pain qu'il nous faudrait. Notre père est malade, nous avons encore bien du chemin à faire pour le rejoindre, et nous avons bien faim.

— Eh bien, enfant, dit Mignon, pourquoi dou-

ter de la Providence? soufflez seulement sur les roses.

L'enfant, regardant Mignon avec la confiance qu'inspirait toujours sa charmante figure, mais paraissant douter encore, souffla sur le manteau en souriant.

Alors Mignon déploya les longs plis de sa robe, et douze morceaux de pain tombèrent à ses pieds parmi les roses, avec une bourse contenant quelques pièces de monnaie qui devaient aider cette malheureuse famille à continuer sa route.

On applaudit encore bien plus pour ce nouveau miracle. La pauvre femme remercia le bon ange qui lui donnait le pain du jour. Elle salua les religieuses et les jeunes filles en élevant vers elles son petit enfant qui souriait ; et Mignon trouvait ainsi l'occasion de laisser voir, même dans ses jeux, les trésors de son cœur.

XI

LE PARDON

Maurice de Terrenoire, trop consciencieux pour que les préoccupations du cœur lui fissent oublier le devoir, se livrait avec ardeur à ses travaux. Il adressait au ministre le résultat de ses études en Toscane et en Lombardie, et il recevait des témoignages de satisfaction qui auraient flatté son amour-propre, si un tel sentiment avait pu prendre place dans un cœur tout occupé des autres. Il ne trouvait dans le progrès de sa position qu'une faible espérance de plus de rattacher son avenir à celle qui occupait toute sa pensée. Il entrevoyait

l'heureux jour où, ses travaux étant terminés, il pourrait rentrer en France et se consacrer entièrement aux êtres qu'il avait pour mission de protéger.

En attendant, il ne vivait que par les nouvelles de France. Il fallait que les lettres de M. Renard fussent de plus en plus circonstanciées. L'excellent et officieux notaire s'amusait de ce petit roman qu'il rêvait de mener à bonne fin. Comme il avait sa maison de campagne à Fourqueux, tout près de Saint-Germain, il était à portée de tout savoir, de tout vérifier par de fréquentes visites, et il n'épargnait pas les détails dans sa correspondance ; c'était pour lui une distraction charmante après les soins vulgaires et prosaïques de son étude de notaire.

Dans ses lettres, Thérèse ne s'appelait plus que Mignon ; il avait adopté, comme tout le monde, le nouveau nom de l'orpheline. Ce joli nom, si doux à prononcer, faisait quelquefois sourire le grave Maurice ; ce nom se présentait encore sous sa plume, pendant ses études arides et solitaires, et peut-être dans son sommeil il errait encore sur ses lèvres. La belle figure de Mignon était son idéal.

C'était ce but incertain qui, même à peine entrevu, donne tant de courage.

Il y avait surtout une circonstance qui lui paraissait providentielle, et qui répondait si bien à ses plus chers désirs, qu'il en était ému et charmé. Il savait par les lettres de M. Renard (véritable journal du couvent) que Mignon était devenue la jeune mère de Graziella, et que, sous l'heureuse influence d'une amitié si tendre, le goût de la petite muette pour la sculpture s'était développé. Quels beaux rêves passaient quelquefois devant ses yeux pendant ses longues heures de solitude ! Comme il se félicitait d'avoir sauvé intact l'atelier de Marx ! Il croyait voir la douce Mignon ramenant un jour par la main la pauvre petite dans l'atelier de son père et lui assurant une existence doublement protégée, car peut-être il serait là lui-même. Son imagination se perdait dans ces séduisantes perspectives de l'inconnu.

Il ne pouvait garder plus longtemps le silence. Il voulait préparer Mignon à son retour, mais il craignait de ne pas dire assez ou de trop dire. Il déchira plusieurs lettres dans lesquelles ses sentiments se laissaient trop voir. Parler de Mignon,

cela lui était-il permis ? Parler de lui-même, cela intéresserait-il Mignon ? Graziella lui parut fournir un excellent prétexte pour sa correspondance ; et Mignon, par l'entremise de M. Renard, reçut un jour, en présence de la supérieure, une lettre datée de Florence.

La vue de cette lettre fut pour Mignon l'événement le plus important de sa vie de couvent. La supérieure la vit rougir ; puis Mignon devint pâle comme un linge et fut obligée de s'asseoir ; elle ne fut pas maîtresse de cette première impression ; mais elle reprit bientôt tout son courage.

— Quoi de plus simple ? se dit-elle en tâchant de se raisonner. C'est l'ami auquel mon père m'a recommandée qui m'écrit, après plus d'un an, pour demander de mes nouvelles, et peut-être pour me parler d'affaires. Il ne peut y avoir entre nous aucun autre rapport ; son silence m'a assez témoigné son indifférence, et puis tout nous sépare. Pourquoi donc serais-je plus émue de cette lettre que de toute autre ?

Et, reprenant sa fermeté, elle ouvrit la lettre et lut ces lignes :

« Ma chère cousine Thérèse, vous ne pouvez

attribuer à l'indifférence et à l'oubli le silence que j'ai gardé. Si un sentiment de respect m'imposait cette réserve, croyez du moins, je vous en prie, que votre bon père, en vous recommandant à mes soins, a donné sa confiance à un cœur sincère.

« J'ai pleuré avec vous celui que nous avons perdu, je me suis promis de consacrer ma vie à le remplacer ; et, retenu ici par le devoir, je n'ai cessé, j'espère que votre amitié me le permet, je n'ai cessé de m'occuper de vous. Un ami dévoué m'a fait savoir tout ce que vous aviez à souffrir dans la maison paternelle ; de loin je veillais encore sur vous. C'est pour vous soustraire à ce martyre que, par des moyens détournés, j'ai amené votre belle-mère à vouloir elle-même vous conduire dans un couvent où j'espérais que vous seriez heureuse. Me pardonnez-vous d'avoir ainsi disposé de vous ?

« Avec quel bonheur j'ai appris que vous êtes chérie dans cet asile ! rien ne m'est inconnu de ce qui vous occupe. Mignon, laissez-moi vous donner ce doux nom que vous donnent ceux qui vous aiment, ce nom qui vous fera oublier le

temps où vous avez tant souffert. Permettez-moi d'être votre conseil, votre frère et votre appui. Voulez-vous me donner votre confiance, Mignon? Nous trouverons peut-être dans nos souvenirs des jours moins amers. Et puis n'avons-nous pas déjà un autre lien que nos souvenirs? Nos cœurs se sont réunis, sans que vous le sachiez, pour adoucir une grande douleur.

« Oui, c'est une joie bien pure que j'ai ressentie loin de vous, en apprenant que votre tendresse s'était portée comme par un instinct de notre amitié sur le petit être abandonné qui souffrait près de vous. Le père de Graziella était mon intime ami; il a succombé avant de recueillir le fruit de son talent et de ses travaux. Quand j'ai connu le malheur de cette famille, j'ai voulu au moins protéger et sauver cette pauvre enfant. C'est par mes soins qu'elle est élevée au couvent des Augustines.

« Comprenez-vous ma joie, Mignon, lorsque j'ai appris que votre douce amitié avait triomphé de son indifférence et de son apathie apparente et que sa vocation d'artiste s'était révélée et développée par vos soins? Vous êtes maintenant mon

associée dans cette bonne œuvre, à laquelle vous avez contribué bien plus que moi. N'aurons-nous pas quelque bonheur à nous occuper ensemble de notre petite muette? Je lui réserve à mon retour une surprise qui vous plaira, j'en suis sûr.

« Quelle bonne inspiration m'a porté à réunir dans le même asile les deux êtres que j'ai le plus à cœur de protéger! Je ne pouvais appeler votre amitié sur Graziella; mais ne trouvez-vous pas, Mignon, quelque chose de providentiel dans cette affection qui nous attache tous les deux à cette petite créature?

« Aujourd'hui, Mignon, je suis bien sûr de m'adresser à votre cœur; je ne vous parle que de la chère enfant que vous avez adoptée. Je suis sûr de vous toucher. Gardez-la-moi bien; j'espère être bientôt de retour, et je vous dirai tous mes projets. Vous vous réjouirez avec moi du bien que nous pourrons encore faire.

« Comme vous seriez bonne si vous vouliez bien me répondre quelques lignes! ne serait-ce que pour me dire que vous vous souvenez encore de notre amitié et que notre petite protégée sera à nous deux.

« Croyez bien à l'inaltérable attachement de votre ami dévoué,

MAURICE DE TERRENOIRE. »

Mignon relut deux ou trois fois avant de bien comprendre. Il lui semblait qu'elle avait passé quelque chose dans une trop rapide lecture. Elle s'assura que Maurice, dans cette longue lettre, ne lui disait pas un mot de son mariage. Elle fut surprise de ce silence sur un changement si important dans la vie de Maurice. Ce fut pour elle un grave sujet de méditation ; puis elle voulut chasser cette idée et toutes celles que son imagination lui fournissait à la suite. Elle ne voulut voir dans cette lettre que ce qui s'y trouvait : l'assurance d'un sincère attachement et la preuve d'un cœur généreux.

Elle ressentit une joie bien vive en apprenant que Graziella était comme l'enfant adoptive de Maurice. Elle admira le hasard heureux qui avait porté son cœur du côté de cette infortunée. Graziella lui en devint plus chère, et l'enfant ne comprenait pas pourquoi elle était embrassée plus tendrement qu'à l'ordinaire.

Elle fut tout émue aussi de savoir que Maurice était tenu presque jour par jour au courant de ses occupations. Elle aimait à se sentir sous son influence et presque en sa puissance. Mais elle ne pouvait comprendre comment Maurice avait pu diriger de loin sa belle-mère dans le choix d'un couvent; car elle savait bien, dans le fond de son cœur, ce qui l'avait décidée, elle, à y chercher un refuge.

Sa pensée se reportait alors sur cette lettre imprimée qui s'était trouvée un jour sous ses yeux, et elle n'en avait pas oublié une ligne. Elle en venait quelquefois à douter de ce qu'elle avait vu, et elle se croyait sous l'influence de quelque illusion. Mais elle ne voulut pas s'abandonner à ces incertitudes, elle en détourna son esprit par la force de sa volonté et rêva seulement aux projets de Maurice sur Graziella, à cette surprise qu'il se proposait de lui faire et à laquelle elle devait, elle Mignon, prendre part. C'était pour elle aussi un but dans la vie. Elle attendit avec quelque impatience le retour de Maurice. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait se dispenser de lui répondre, et, malgré tout le naturel qu'elle

mettait dans ses moindres actions, ce ne fut pas sans quelque embarras qu'elle traça les lignes suivantes :

« Votre silence m'était pénible, mais je ne pouvais le prendre en mauvaise part : je savais bien que, par amitié pour mon père, vous n'oublieriez pas Mignon. Mais j'ai supposé que vous étiez occupé d'autres soins, et j'ai regretté de ne pas être tenue au courant de ce qui vous touche; car vous ne me dites rien, Maurice, ni de vous ni de votre intérieur. J'aime encore plus Graziella depuis que je sais qu'elle vous intéresse ; elle fait des progrès sensibles, et je serai heureuse de m'associer aux surprises que vous ménagez à cette chère enfant. Je me trouve si bien dans la maison que vous m'avez choisie, que j'espère y rester toujours ; mais, pour obéir aux derniers vœux de mon père, c'est vous que je dois consulter en toutes choses.

« Oui, je veux bien que vous m'appeliez Mignon, je commence sous ce nom une nouvelle vie. J'ai bien réfléchi. Il me semble que j'aimerais à passer mes jours dans ce couvent près de ma-

dame Thérèse, notre digne supérieure, qui est pour moi comme une mère : je l'aiderais à élever les enfants, et peut-être je pourrais encore être utile. Puisqu'on m'a séparée de mes sœurs, rien ne me rappelle dans le monde, où, vous le savez, je n'ai pas été heureuse; mais il faut que vous m'en donniez la permission, car j'aime à compter sur vous comme sur un conseil, un frère et un appui.

« Croyez à ma sincère amitié.

« *P. S.* Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père. »

Maurice, en recevant cette lettre, fit comme Mignon. Il la relut bien des fois pour y chercher ce qui y était et surtout ce qui n'y était pas. Des sentiments bien divers s'éveillèrent en lui à cette lecture. Il aimait ce doux reproche : « *J'ai regretté de n'être pas tenue au courant de ce qui vous touche, car vous ne me dites rien ni de vous ni de votre intérieur.* »

Il voyait avec joie l'amitié de Mignon pour Gra-

ziella devenir plus vive, depuis qu'il lui avait fait savoir que cette enfant lui était chère.

Il était touché de la confiance que Mignon lui témoignait en promettant de le consulter en toute chose; mais pourquoi Mignon parlait-elle de se confiner pendant toute sa vie dans un couvent où il avait voulu seulement lui trouver un refuge passager? Avait-elle donc mal interprété ses intentions? Supposait-elle qu'il avait voulu lui inspirer le goût de la vie religieuse en la confiant aux dames Augustines? C'était là l'objet de ses préoccupations. Terminant donc promptement ses affaires en Toscane et dans quelques parties de la Lombardie, il eut hâte de se diriger vers la France. Toutefois le post-scriptum, qui contient, dit-on, la plus intime pensée exprimée ou cachée dans une lettre, revenait toujours à sa mémoire : *Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père!*

Laissons Maurice, livré à ses pensées, entreprendre son voyage, et allons voir ce qu'est devenue la maison Crèvecœur sous la direction de la veuve.

Madame Crèvecœur a-t-elle au moins retrouvé

le calme en repoussant loin d'elle son inoffensive belle-fille, dont la vue lui rappelait trop tout ce qu'elle voulait oublier? Non, cette agitation venait de la nature même de cette femme impérieuse, et ce n'était pas l'absence d'un enfant qui pouvait la calmer.

Pour s'étourdir, elle se lança avec ardeur dans un train de vie du plus grand luxe. Elle écouta moins que jamais les représentations du prudent M. Renard. Elle crut trouver beaucoup d'amis en réunissant beaucoup de parasites; elle crut être du grand monde en voyant beaucoup de monde; elle crut faire oublier qu'elle vendait des étoffes en en portant de plus belles et de plus riches que toutes les femmes qui venaient s'amuser de ses prodigalités. Quant aux affaires, elle en laissait le soin à des commis, avec lesquels elle n'avait quelques rapports que pour leur demander sans cesse de nouvelles avances.

Pressée par des besoins d'argent, elle voulut emprunter, mais ne présenta pas des garanties suffisantes. Elle voulut vendre son hôtel ou son château; mais on lui exposa qu'elle ne pouvait disposer de ces biens. Cette résistance à ses vo-

lontés la révolta. Les gens d'affaires, d'ordinaire assez endurants dans leurs rapports, afin de ménager leur clientèle, finirent cependant par ne plus pouvoir supporter ses exigences. Il n'y eut que l'impassible M. Renard qui resta le dernier pour écouter ses imprécations, et lui porter des consolations banales.

La vigoureuse santé de madame Crèvecœur s'altéra dans des crises si excessives. Sa figure était pourpre; son sang brûlé lui montait à la tête et l'étouffait. Le médecin appelé ordonna en toute hâte un traitement énergique; elle résista à ses prescriptions. Le docteur se retira en faisant un profond salut et fut remplacé par un autre qui ne fut pas mieux écouté. Elle appelait ses gens sans motif et les congédiait avec impatience. Les femmes de chambre étaient sur les dents; aucune garde ne pouvait tenir près d'elle.

Qu'étaient devenus les amis assidus qui se pressaient dans son salon splendide? Où étaient les compagnons de ses plaisirs? Sa famille elle-même avait cessé de la voir. L'honnête M. Morin ne pouvait lui pardonner son ingratitude pour un homme de cœur et l'abandon dans lequel elle laissait sa

belle-fille. Dans quel état était maintenant cette maison autrefois si prospère! Quel désordre, quelles querelles entre les gens de service, quel gaspillage, quel manque de surveillance pour les enfants! — Qui dirigera cette maison? qui donnera des ordres? qui réglera la dépense? Elle n'osait pas même avoir recours à sa famille.

Un jour que l'état de la malade était plus exalté que jamais, le docteur se crut obligé de lui faire entendre, avec toutes les précautions possibles, qu'il serait peut-être temps de mettre ordre à sa conscience; il lui assura qu'elle n'était pas en danger, mais que les consolations de la religion lui donneraient peut-être quelque repos d'esprit.

— Un prêtre! s'écria-t-elle hors d'elle-même en se dressant sur son lit, à moi un prêtre! mais je ne veux pas mourir! il faut que vous me sauviez; c'est trop facile de me renvoyer à un prêtre. N'êtes-vous pas payé pour me guérir, vous, docteur? Ne m'amenez pas un prêtre! j'en ai peur! j'en ai peur!

Elle était effrayante elle-même; elle retomba sans mouvement sur son lit. Oui, cette femme devait avoir peur, si elle pensait à toutes les rui-

nes, à toutes les douleurs que son égoïsme avait accumulées autour d'elle. Elle ne voulait pas dire à un ministre du Seigneur l'état de son âme; mais le malheur commençait à la vaincre, et dans le silence des nuits elle se trouvait en présence d'un témoin devant lequel il fallait bien tout confesser : c'était le spectre de la conscience. Dans l'état d'abandon où elle se trouvait, elle faisait alors un triste retour sur sa vie passée.

Elle se voyait heureuse jeune fille dans la maison de son père, puis gagnant par ses artifices le cœur d'un honnête homme, puis l'abreuvant de chagrins et de dégoûts par son égoïsme et son avidité, puis chassant de sa maison sa belle-fille qu'elle avait promis de protéger, puis négligeant ses propres enfants et conduisant toute sa maison à la ruine.

— Mon Dieu! se disait-elle (car elle invoquait aussi Dieu, cette femme qui ne voulait pas voir le costume sombre d'un ministre de la religion), tout le monde m'abandonne. Qui me sauvera, qui s'intéressera encore à moi? qui s'occupera de mes petits enfants? qui aura pitié de moi, Seigneur?

Et une voix lui répondit du fond de son cœur

qui n'était donc pas tout à fait changé en pierre, une voix lui répondit :

— Oui, tu le sais bien, il y a encore dans le monde un pauvre être auquel tu as fait bien du mal, que tu as abreuvé d'amertumes, que tu as séparé de ce qui lui restait de plus cher, que tu as chassé, dont tu as encore déchiré le cœur quand il a touché pour la dernière fois le seuil de ta maison; et tu n'as qu'un mot à dire, tu le sais bien, pour que l'ange soit à ton chevet, aussi humble, aussi doux, aussi dévoué que jamais.

Le nom de cet ange, c'était Mignon; car madame Crèvecœur la connaissait bien, et dans le plus profond de sa conscience il fallait bien qu'elle rendit justice à sa victime. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, et, ayant prié son notaire, M. Renard, de venir la voir au plus tôt, elle fit un grand effort pour lui dire :

— Je me sens vaincue par le mal; vous m'avez tous abandonnée; je ne sais qu'un être au monde qui puisse encore avoir pitié de moi. Vous savez bien qui : c'est ma belle-fille. S'il me restait un peu de fierté, je ne m'exposerais pas à cette humiliation; mais dites-lui, hâtez-vous, je vous en

prie, dites-lui que je suis mourante, abandonnée, et que mes enfants, ses sœurs, la demandent. Elle viendra, oui, je la connais, la pauvre enfant viendra secourir celle qui l'a chassée. Je ne veux plus qu'elle auprès de moi.

M. Renard la regardait en silence.

— Faut-il donc, se disait-il, que le malheur frappe pour que les yeux soient ouverts, pour que la lumière se fasse!

Et il avait presque pitié de cette femme arrogante qui suppliait aujourd'hui celle qu'elle avait brisée.

— Mais c'est une mission délicate que vous me donnez là, dit-il à la malade; m'assurez-vous du moins que vous la traiterez avec égard et douceur, qu'aucune parole blessante ne sortira de votre bouche, et que ses petites sœurs seront remises à sa garde? Il faut que vous me promettiez tout cela pour que j'aille troubler le repos de cette pauvre enfant qui a tant souffert.

— Allez vite, dit-elle, je promets tout; mais je veux la voir; le temps presse. J'ai de plus à lui faire un aveu qui l'intéresse.

M. Renard, en rentrant chez lui, trouva un mot de Maurice de Terrenoire qui l'informait qu'il ve-

nait d'arriver et qu'il l'attendait à son hôtel. Après les premiers épanchements de l'amitié, leur conversation tomba sur Mignon.

— Je partais précisément pour Saint Germain, dit le notaire, voulez-vous me remplacer? J'avais à faire à Mignon une proposition assez délicate, au sujet de laquelle elle voudra peut-être vous consulter, car l'affaire est grave.

Il expliqua alors à son ami l'état déplorable dans lequel était tombée madame Crèvecœur, et Maurice, après en avoir délibéré avec M. Renard, partit seul pour le couvent des Augustines.

Comme son cœur battait quand il entra dans le parloir! mais ses intentions étaient si droites et si généreuses, qu'il put tout dire sans crainte et sans embarras à madame Thérèse, la supérieure, qui le connaissait déjà bien par les confidences de M. Renard. Elle avait tant d'affection pour Mignon, qu'elle aimait déjà celui qui voulait être toute sa vie son appui et qui voulait remplacer son père.

— Madame, dit-il avec respect, vous savez déjà tout l'attachement que je porte à votre chère élève, à votre aimable Mignon. Son père, prévoyant sa fin prochaine et la laissant sans secours en ce

monde, a mis sa confiance en moi, et j'ai gardé précieusement cette lettre, que je vous prie de daigner lire, car elle explique ma présence; elle me donne quelques titres à m'occuper de l'avenir de Mignon et à vous consulter, vous, madame, qui l'avez accueillie avec une bonté si maternelle.

— Monsieur Maurice, dit la supérieure, je connais votre admirable conduite. Je sais que c'est à votre générosité que Graziella doit la position heureuse qu'elle a trouvée ici près de Mignon. Qui ne vous entendrait avec intérêt? Je n'avais pas besoin de connaître cette lettre, pour savoir ce que vous valez; cependant, puisque vous le voulez, je la lirai.

Cette lettre contenait seulement ces mots :

« Mon cher Maurice, je vous connais : si jeune encore, vous avez la sagesse et l'expérience de l'âge mûr. Vous avez un noble cœur, mon ami, c'est à vous, c'est à votre cœur, que, sentant ma fin prochaine, je veux léguer mon trésor le plus cher, ma Thérèse bien-aimée. A vous le soin de son avenir. Si vous avez du penchant pour elle, si elle

vous aime un jour, comme je l'ai quelquefois espéré, prenez-la pour femme ; vous avez mon consentement et mes vœux les plus chers. De la demeure qui m'attend bientôt, je voudrais voir réunis les deux êtres qui ont le mieux répondu à ma tendresse. Il me semble que je vivrai encore au milieu de vous. Mais je connais votre délicatesse, vous ne vous ferez pas un titre de mes désirs pour contrarier sa volonté, si son indifférence ou un autre sentiment l'éloignent de vous ; et, si vous ne devenez pas son époux, vous serez toujours son père, son conseil, son appui. Vous me répondez devant Dieu de son avenir. Je vous remets avec cette lettre les titres qui assurent sa fortune ; je ne peux les déposer en meilleures mains. Quant à moi, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir. Adieu, Maurice, mon sauveur, soyez heureux.

« Aimé Crèvecœur. »

— Oui, dit la supérieure en regardant avec respect cette lettre qui contenait les derniers vœux d'un mourant ; oui, vous êtes bien son père, vous êtes tout pour elle. C'est une bien digne et charmante créature ; et que comptez-vous faire ?

— Mais, madame, puis-je vous entretenir de mes projets? l'austérité de votre vie me permet-elle de vous occuper de mes intérêts de cœur?

— Parlez, parlez, dit la supérieure, ne dois-je pas suivre mes chères enfants jusqu'à leur entrée dans le monde? je ne les oublie pas quand elles sont parties, et elles ne m'oublient pas non plus ; et celles qui sont mariées viennent encore me voir avec leurs enfants.

—Eh bien, puisque vous êtes si encourageante, madame, puisque vous répondez si bien à l'idée que je m'étais faite de votre noble caractère, c'est à vous que je voudrais demander si Mignon a une vocation véritable et prononcée pour la vie religieuse.

— Je n'en crois rien, dit madame Thérèse ; en voici la première nouvelle; elle a une douce piété, je le sais, mais je n'ai remarqué en elle ni exaltation ni ascétisme. Nous n'encourageons pas d'ailleurs ces penchants ; il faut qu'une vocation soit bien prononcée pour nous inspirer confiance. De jeunes têtes pourraient facilement se tromper sur leurs sentiments, et ce serait un grand malheur. Notre devoir est de les éclairer, et de modérer

leur zèle. Mais que ne la faisons-nous venir? il faut bien qu'elle vous voie.

Elle envoya donc chercher Mignon. Et lequel fut le plus ému de ces deux êtres qui éprouvaient peut-être le même sentiment, mais qui par des motifs bien différents voulaient le cacher au plus profond de leur cœur? . . . . . .

— Chère Mignon, dit la supérieure, voici le protecteur, l'ami dévoué que votre père vous a laissé; ce sera pour vous un second père. . . . .

Mignon, toute tremblante, tendit la main à Maurice. . . . . .

— Je sais tout ce que je lui dois, dit-elle, je ne ferai rien sans sa volonté. Mon père me l'a ordonné à ses derniers moments. . . . . .

— Mademoiselle, dit Maurice en gardant sa main dans les siennes, ou plutôt chère Mignon, si vous me permettez de vous donner aussi ce nom d'amitié, j'ai bien regretté d'être retenu si longtemps hors de France, et de n'avoir pu vous entourer de plus de soins; je sais que j'ai été bien remplacé par la douce mère que vous avez trouvée ici; mais vous ne pourrez sans doute pas y rester toujours, et je voudrais vous consulter ..

— Maurice, dit Mignon en l'interrompant et en prenant avec empressement la main de la supérieure, vous ne pouviez trouver pour moi un meilleur asile; je vous en ai remercié bien souvent du fond du cœur. Je n'ai rien à faire dans le monde, je vous l'ai dit. Tout ce que j'en ai vu m'en éloigne ; c'est ici que je trouverai la paix. Oh ! madame, gardez-moi près de vous, je tâcherai de me rendre utile.

— Mon enfant, dit la supérieure, on ne prend pas si vite une grave résolution. Vous êtes faite pour le monde. Il faut avoir le courage d'y paraître. Nous reparlerons à loisir de tout cela.

— Oui, c'est ici que je voudrais vivre, dit Mignon, si vous me le permettez, vous, Maurice, auquel mon père m'a recommandé d'obéir comme à lui-même.

— Eh bien, dit Maurice, ce que je vous demande, chère Mignon, c'est de ne rien précipiter. Du reste, vous aurez toute votre liberté. Je ne vous parle pas aujourd'hui de Graziella ; je sais tout ce que vous avez fait pour elle. Que seraient mes remercîments? votre récompense est dans votre cœur.

Mais c'est encore à votre cœur que je vais m'a-

dresser. Je suis chargé d'une mission pénible. Je sais tout ce que votre belle-mère vous a fait souffrir. Eh bien, maintenant elle est accablée par le malheur et par la maladie ; abandonnée de ses amis, elle n'a aucune confiance en ceux qui l'entourent ; mais elle vous connaît bien, elle vous implore. J'ose à peine vous le dire, c'est vous, Mignon, qu'elle veut à son chevet, c'est de vous seule qu'elle veut recevoir des soins, elle vous attend. Vous sentirez-vous ce courage ?

—Oh ! oui, dit Mignon sans hésiter, oui, je l'aurai ; aucune parole amère ne sortira de mes lèvres. Laissez-moi partir, je vous le demande à vous deux qui pouvez disposer de moi, à vous, ma mère d'adoption, à vous, Maurice, qui êtes ici comme mon père. Oui, mon bon père m'approuverait, je le sens, j'entends sa voix ; laissez-moi remplir ce devoir. Heureux qui peut rendre un peu de bien pour le mal ! Je vais donc revoir mes pauvres petites sœurs ! C'est peut-être Dieu qui m'envoie dans cette maison.

Et elle tendit la main à Maurice.

Qu'elle était touchante, Mignon, avec ce feu de la charité qui illuminait son regard ! qu'elle était

belle! mais de cette beauté de l'âme qui transfigure et fait oublier tout le reste; on ne voyait plus que l'ange de bonté. Maurice était comme ébloui de cette lumière; il restait en extase, et ne pouvait parler.

— Ecoutez les bons instincts de votre cœur, chère, bien chère enfant, dit la supérieure après un silence, et, si M. Maurice est de cet avis, c'est moi qui vous accompagnerai.

— Quel cœur! dit Maurice à voix basse en gardant la main de Mignon dans les siennes. Mignon, merci! Je vous avais devinée; vous serez encore le bon ange dans la maison de votre père; mais surtout ménagez-vous, ne faites pas plus que vos forces ne le permettent.

Et il la quitta en demandant la permission d'aller la voir chez sa belle-mère.

La supérieure et la jeune fille furent introduites vers le soir dans la chambre de la malade. Elles entrèrent avec précaution; une veilleuse jetait sa douteuse et mourante lumière, tout était dans le plus grand désordre. Comme Mignon avait le cœur serré!

Madame Crèvecœur était assoupie, et les deux

visiteuses prirent place silencieusement à son chevet. Quand elle ouvrit les yeux, elle fut frappée du costume noir de la religieuse. Sa tête affaiblie crut voir un spectre lui apparaître.

— Grâce, pitié! s'écria-t-elle. Je suis assez punie.

— Madame, dit la supérieure, c'est Mignon, c'est votre belle-fille que vous avez demandée, et qui vient de tout son cœur, comme une enfant soumise, vous entourer de ses soins.

Madame Crèvecœur parut se ranimer, et, joignant les mains :

— Thérèse, dit-elle, tu es un ange! Oh! n'aie pas peur de moi, viens plus près, viens! Je suis sauvée si tu ne me quittes pas; Dieu ne voudra pas me frapper tant que tu tiendras ma main. Je savais bien que tu viendrais, va, je le savais. Mais, ajouta-t-elle avec un effort, tu ne peux plus m'aimer, je le sais bien aussi; tu ne veux même plus t'appeler Thérèse; tu t'appelles Mignon, sans doute pour oublier ta vie passée. Mais moi, Mignon, je ne suis plus ta belle-mère, je ne commande plus. Je suis une pauvre malade qui n'a plus d'espérance qu'en toi. Mes forces s'épuisent.

Pendant que je puis encore parler, et en présence de madame, j'ai une prière, une dernière prière à te faire ; il faut écouter les mourants.

— Parlez, ma mère, dit Mignon. Je suis venue pour vous porter secours, et non pour vous faire de la peine.

— Eh bien, dit la malade avec effort, promets-moi, promets-moi que tu me pardonneras et que tu aimeras mes enfants.

— Ce sont mes sœurs, dit Mignon ; je les aime toujours ; et tout le reste, je l'ai oublié.

La supérieure se retira en embrassant sa chère élève, en lui faisant bien des recommandations, et Mignon, commençant ses fonctions de garde-malade, veilla avec sollicitude. Bientôt la maison prit un autre aspect. Le calme fait naître le calme ; elle commandait avec douceur, et les domestiques, captivés par cette voix qui ressemblait à une prière, obéissaient avec empressement.

Mignon avait embrassé avec bonheur ses petites sœurs, dont elle avait été si longtemps séparée. Elles avaient bien oublié ses leçons et étaient un peu retombées dans leur état sauvage ; mais ses soins de mère apportèrent un prompt change-

ment. Cependant, pour simplifier la maison, elle se concerta avec M. Renard et la supérieure, qui venaient souvent la voir, et, comme madame Crèvecœur n'était plus en état d'être consultée, il fut décidé que les deux aînées seraient conduites au couvent des Augustines, et qu'elle garderait les deux petites sous sa surveillance.

Madame Crèvecœur s'affaiblissait de plus en plus. Ce caractère fougueux était dompté par la douleur. Elle obéissait comme un enfant. Quand elle se trouvait moins mal, Mignon lui faisait quelques lectures des plus belles pages de l'*Imitation*.

— C'est bien beau, disait la malade, comme étonnée de la grandeur de ces idées. — C'est bien beau ! lis encore, Mignon, je t'en prie, ta voix me fait du bien. — Il y a donc un Dieu qui pardonne au repentir? — Mon enfant, depuis quelques jours je pense. — Pourrai-je jamais me réconcilier avec Dieu? — J'ai besoin qu'un prêtre daigne m'entendre; mais avant, Mignon, je ne sais s'il me reste la force de te le dire : j'ai encore une confidence à te faire.

— Dites, ma mère, dit Mignon, vous savez que j'ai tout oublié.

— As-tu aussi oublié une lettre ? Mais non, je ne puis achever...

— Parlez, parlez vite, ma mère, dit Mignon, cela vous fera du bien.

— As-tu oublié, continua madame Crèvecœur avec effort : as-tu oublié aussi une lettre imprimée annonçant un mariage, une lettre de part qui s'est trouvée un jour sous tes yeux? — Eh bien, j'ai su depuis, j'ai su que c'était une fausse nouvelle. Mais toi, Mignon, le sais-tu? Sais-tu que Maurice de Terrenoire n'est pas marié? Tu étais trop fière sûrement pour t'en informer. Sais-tu encore...

Elle s'arrêta épuisée de cet aveu qui lui coûtait tant d'efforts; mais Mignon n'aurait pas pu en entendre plus; elle était elle-même tout ébranlée d'une nouvelle qui pouvait apporter un si grand changement dans ses résolutions, et elle ressentait peut-être plus de joie par ces seules paroles qu'elle n'avait enduré de souffrances depuis la mort de son père.

— Sais-tu encore qu'il t'aime, reprit plus bas madame Crèvecœur après un long silence; oui, il t'aime, je le sais, moi, et depuis longtemps ; et ta grande fortune seulement est la cause du silence

qu'il a gardé. Je sais tout cela, moi, Mignon. Et combien de fois ai-je voulu te le dire depuis que tu me gardes comme une fille dévouée ! Va, je suis bien changée ; je me sens déjà soulagée par cet aveu. Je voudrais te savoir heureuse. Et... tiens, ce portrait, que de fois je l'ai tenu dans ma main pour te le rendre, car il est bien à toi ! Je ne sais quelle fausse honte me retenait. Mais bientôt je vais paraître devant celui qui connaît toutes les actions. Si tu me pardonnes, il me pardonnera aussi. — Tu ne dis rien, Mignon. Si tu voulais seulement me dire une bonne parole...

Mais Mignon ne pouvait rien dire ! elle admirait en silence que sa plus douce consolation lui venait de celle qui l'avait fait le plus souffrir, et elle se souvenait de ces paroles qu'elle avait lues le matin dans la Bible : « *Le miel s'est trouvé dans la gueule du lion.* »

— Je vous promets, dit enfin Mignon en recevant le portrait de Maurice, je vous promets, ma mère, que vos enfants seront les nôtres.

— Cher ange sauveur, tu m'as devinée, dit la malade épuisée. C'est ce que j'attendais de deux cœurs comme les vôtres ; oui, je pourrai mourir...

— Non, dit Mignon ; vous vivrez pour aimer ces chers enfants avec nous ; mais maintenant il faut vous calmer.

Et elle disposa tout pour la nuit qui commençait. Son service était doux et reposant. Elle parlait bas, marchait avec précaution, n'occupait pas d'elle, et ne laissait sentir sa présence que quand elle était nécessaire.

Madame Crèvecœur était anéantie des fatigues de cette scène ; mais en même temps sa conscience était allégée par l'aveu de la vérité qui demande tôt ou tard à se faire jour. La nuit fut un peu meilleure ; des soins assidus la ramenèrent lentement à la vie. Nous avons vu l'égoïsme qui tue, *voici venir l'amour qui sauve.*

Mignon, malgré ses veilles prolongées, gardait, comme la femme forte, un visage serein. Elle écrivait quelquefois à sa chère Graziella ; elle vivait du passé et de l'avenir. Elle avait peut-être au fond de son cœur une joie secrète qui compensait et au delà toutes ses fatigues.

XII

LES FLAMMES DE BENGALE

C'est beau, le silence qui suit les bruits tumultueux de l'orage, dès que l'arc immense aux sept couleurs s'élève dans l'espace; c'est une heure solennelle. La nature alors semble se recueillir; elle n'a pas encore essuyé ses pleurs; tout se tait : on n'entend que de rares gouttes d'eau qui tombent des rameaux chargés de pluie, comme les perles d'un écrin, comme les larmes coulent encore sur la joue de l'enfant déjà consolé. Puis, au premier sourire de la nature, toutes ces perles liquides remontent vers le

ciel en une vapeur légère comme un pur encens.

C'est beau, le silence qui suit les grandes douleurs, dès que paraît le prisme radieux de l'espérance. Le cœur alors semble se recueillir; il jouit presque du souvenir de ses peines. Rien ne lui paraît amer, les larmes mêmes lui sont douces, et au premier sourire ces larmes remontent vers le ciel comme une action de grâces, comme une prière, comme un pur encens.

Elle était donc silencieuse et rêveuse, la douce Mignon, lorsque le calme se fit dans la maison de son père, lorsque la convalescence de sa belle-mère lui donna la double joie d'une souffrance soulagée et d'un cœur aigri ramené par l'amour. Elle commença à pouvoir penser et à se recueillir; elle ne désirait rien, elle n'attendait rien, elle savait tout ce qu'elle voulait savoir. Elle n'avait pas encore vu Maurice : tout occupée de ses soins pieux de sœur de charité, elle n'aurait voulu recevoir personne; mais M. Renard, qui avait ses entrées dans la maison et qui avait toujours quelque prétexte pour y paraître, lui avait laissé entendre que Maurice était très-affligé du parti qu'elle voulait prendre, et qu'il ne pouvait se consoler de la voir

rester au couvent. Elle apprit aussi que la santé de Maurice était altérée et qu'il se proposait de quitter Paris pour se rétablir.

Un jour, elle reçut de Maurice une lettre qui était ainsi conçue :

« Ma chère cousine, j'ai appris l'heureux changement que votre présence a apporté dans la maison de votre belle-mère. Vous avez accompli un noble devoir. Je n'attendais pas moins de votre cœur. Ainsi je vous vois maintenant un double asile assuré : ou le couvent, que vous paraissez, à mon grand regret, préférer à la vie dans le monde, ou bien la maison de votre belle-mère, qui ne pourra plus se passer de vous.

« Si vous aviez eu besoin de mon secours, ma vie vous était dévouée; mais, plus rassuré sur votre avenir, et vous voyant à l'abri des inimitiés qui vous menaçaient, je viens prendre congé de vous, Mignon. Une souffrance que j'éprouve depuis mon retour à Paris m'oblige encore à voyager. Mais, de loin comme de près, je veillerai sur vous. Si ma présence vous est un jour nécessaire, vous n'aurez qu'un mot à m'adresser par M. Re-

niard, qui connaîtra toujours ma résidence. Je me suis entendu avec lui pour tout ce qui concerne vos intérêts. Je ne pouvais remettre en des mains plus sûres les titres dont j'étais détenteur. Vous recevrez de lui tous les renseignements relatifs à votre fortune; c'est un ami sur lequel vous pouvez compter comme sur moi-même. Adieu, Mignon. Souvenez-vous quelquefois de votre ami.

« Maurice de Terrenoire. »

Elle avait donc maintenant le cœur bien dur, Mignon, puisqu'elle relisait cette lettre en souriant sous un berceau de roses, dans le jardin de l'hôtel, et en gardant ses deux petites sœurs ! Elle voyait s'éloigner le seul ami qui lui restât, elle le savait malade; tout ce qu'il avait écrit avait une teinte de tristesse et de découragement... Rien ne la touchait donc dans cette lettre? rien?

C'est qu'elle savait peut-être, Mignon, qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour changer ces grandes résolutions. Elle avait tout compris. Mille circonstances qui lui paraissaient autrefois insignifiantes lui disaient tout, à présent qu'elle était sur la voie par les tardives confidences de madame Crèvecœur.

Est-ce que la voix de Maurice ne tremblait pas quand il lui adressa les premiers mots dans le parloir? Il avait bien fait un effort sur lui-même, mais il n'avait pu cacher une vive émotion. Est-ce que son regard ne disait pas plus encore que sa voix? Est-ce que sa main, qui ne pouvait quitter celle de Mignon, ne parlait pas aussi bien que sa voix et son regard? Elle savait bien maintenant pourquoi le pauvre garçon ne voulait pas s'expliquer; c'est que Mignon était *trop riche*.

Elle souriait donc parce qu'elle avait su garder son secret et que son *adversaire* avait livré le sien; elle prit la plume avec l'assurance que se donne l'ennemi quand il peut dicter ses conditions au vaincu, et elle écrivit:

« Dans votre lettre, Maurice, je n'ai lu qu'une ligne: *Si ma présence vous est un jour nécessaire, vous n'avez qu'un mot à m'adresser.* — J'ai besoin de vous, Maurice; au nom de mon père, je vous appelle. Avant votre départ, je vous prie de me consacrer quelques instants.

« Croyez à toute l'affection de votre dévouée,

« MIGNON. »

Maurice ne se le fit pas répéter. Mignon avait *besoin* de lui! Comme ce mot lui plaisait! Lui obéir, la servir, c'était la vie qu'il avait rêvée. Sa délicatesse était si susceptible, si excessive, qu'il s'était gardé de tout empressement. Il lui semblait que se déclarer, c'était, aux yeux du monde, prétendre à cette fortune qu'il maudissait dans le fond de son âme. Et il cachait ses sentiments sous une froideur qu'il croyait bien étudiée.

M. Renard, dont la prétention était d'être clairvoyant, croyait bien avoir deviné son secret, et aurait bien voulu être chargé d'un rôle officieux dans la scène du dénoûment qu'il rêvait depuis longtemps. Il semblait à ce digne homme, également ami des deux parties, que les choses se compensaient, et que, si Mignon apportait ses grâces, sa beauté, sa fortune, Maurice pouvait faire entrer en compte sa position honorable, son mérite, son brillant avenir, et bien plus, son cœur d'or. C'était l'homme éprouvé et désintéressé que Crèvecœur avait choisi entre tous pour lui confier Thérèse. La différence d'âge était tout juste ce qu'il fallait pour justifier l'autorité du chef de famille.

Le notaire aurait donc dressé ce contrat des

deux mains; mais Maurice avait modéré son zèle et l'avait prié en grâce de ne pas s'occuper de lui, prétendant qu'il avait d'autres projets.

Maurice se croyait ainsi bien habile, et ce fut avec un visage glacé qu'il se présenta à l'hôtel Crèvecœur, où Mignon le reçut sous les berceaux du jardin.

— Embrassez d'abord mes petites sœurs, lui dit-elle, comment les trouvez-vous?

— Quoi, Mignon, dit Maurice en lui prenant la main, ces petites filles si rieuses, ce sont vos sœurs? Mais, d'après les récits de M. Renard, je les croyais moins bien. C'est qu'elles sont vraiment gentilles!

Et les enfants avançaient doucement leurs fronts pour être embrassées.

— Allez jouer, mes chéries, dit Mignon, et surtout ne faites pas de bruit, mère va dormir.

Les enfants s'éloignèrent de quelques pas en mettant le doigt sur leurs lèvres.

— Vous voyez que je suis faite pour élever les petits enfants; pourquoi changer ma vocation? J'ai fait mes preuves avec ma Graziella, mon cher petit démon; elle m'a donné quelquefois bien du

mal; eh bien, je ne puis plus me passer d elle; elle me manque tous les jours. Quelle bonne petite enfant! il faudra, Maurice, que vous alliez la voir avant de partir, car elle est à nous deux.

Mais, d'abord, c'est d'affaires plus sérieuses que je veux vous parler. Il faut vous dire que ma belle-mère est devenue bien raisonnable. Est-ce que ce mot vous étonne? Elle veut changer de vie; elle veut renoncer à tout cet éclat qui a failli la perdre. Je cause souvent avec elle de ses projets. Elle a écrit à sa famille des lettres si sensées, qu'elle a fait oublier tous ses torts. Elle voudrait se fixer dans son château, en Normandie, se rapprocher de son père; n'est-ce pas bien sage? Qu'a-t-elle à faire ici? Elle emmènerait les deux petites que voici, et elle nous laisserait provisoirement les deux grandes qui sont aux Augustines. Car elle compte sur vous, Maurice; elle sait ce que mon père pensait de vous. Moi, je suis assez bonne garde-malade, je sais tenir une maison, mais rien de plus. Voulez-vous nous aider? C'est le premier service que je vous demande. Vous avez une grande expérience; et puis les affaires sont encore loin d'être désespérées : il s'agit seulement d'y

mettre de l'ordre. Si vous le voulez, Maurice, nous aurons du plaisir, n'est-il pas vrai, à nous occuper ensemble des mêmes intérêts?

— Quel bonheur, dit Maurice en lui tendant la main; je vais donc pouvoir faire quelque chose pour vous, vous seconder, vous aider dans vos bonnes et généreuses intentions. Merci, Mignon! d'avoir compté sur moi! Vous savez donc que je ne vis que pour vous servir? *Merci*, Mignon! c'est le seul mot que je sais vous dire; vous verrez que nous réussirons; j'y mettrai tant de cœur!

— Mais votre santé, dit Mignon avec intention, votre voyage?

— Oh! je suis déjà mieux, dit Maurice, et m'occuper de ce qui vous intéresse, c'est ce qui me guérira tout à fait.

— Je savais bien que vous me diriez tout cela, Maurice; vous ne m'apprenez rien, et je sais ce que vous allez me dire encore. Je connais bien l'ami que mon père m'a laissé; mais que de choses nous avons à nous dire! n'est-on pas bien à causer ici à l'ombre, et à s'occuper du bonheur des autres! Voyons! Notre petite Graziella, qu'en ferons-nous?

dit-elle en rapprochant sa chaise, elle est artiste dans l'âme ! Vous verrez ses travaux. Je vous recommande une Vierge Marie qui est dans le jardin. Demandez à la voir; vous me direz à qui elle ressemble.

— Ah ! pour Graziella, dit Maurice, j'avais rêvé quelque chose de bien gentil. J'étais si seul à Florence ! J'avais tant d'heures pour penser ! et alors je me figurais... Mais, à quoi bon? et si vous retournez au couvent, comment ferai-je?

— N'avez-vous pas déjà changé d'avis pour votre voyage, Maurice? qui vous dit qu'un jour je ne ferai pas comme vous? Je n'en sais rien encore. Parlons toujours de Graziella.

— Eh bien, dit Maurice, ce fut une grande joie pour moi, vous pensez, quand j'appris à Florence, qu'elle avait tant de dispositions. Elle était encore bien petite, que c'était déjà le rêve de son père d'en faire une artiste. Comme la Providence sert bien mes projets ! disais-je; et cette Providence, c'était vous. Pour lui ménager quelques ressources et éviter une ruine complète, j'ai conservé l'atelier de son père; et, quand j'ai su que vous étiez pour elle comme une jeune et tendre mère, je me

disais : Elles auront peut-être du bonheur à ne pas se quitter plus tard, et alors...

— Et pourquoi vous arrêtez-vous, Maurice, en un si joli chemin?

— Et alors, continua Maurice avec quelque embarras, j'avais toujours acheté en votre nom, par précaution, la maison où se trouve l'atelier de Marx, car elle est heureusement située, et j'ai pensé qu'elle vous plairait. Et je vous voyais, dans ma pensée, installée dans cette jolie maison, gardant votre chère Graziella près de vous, complétant ses études, l'aidant à tirer parti de son talent, pour que sa fierté soit à couvert, pour qu'elle ait la satisfaction de se suffire et de ne pas être à charge. N'est-ce pas, Mignon, que Graziella aurait aimé à vivre ainsi près de vous?

— Vraiment, dit Mignon, l'idée était heureuse, et... c'est là tout ce que vous avez pensé, Maurice?

— Je n'ai pas osé voir plus loin, dit Maurice en rougissant un peu; je me disais...

— Eh bien, continuez. Voulez-vous que je parle pour vous? Je sais bien, moi, ce que vous vous disiez... Vous pensiez bien souvent à mon bon

père et à son enfant ; est-ce vrai? et vous vous disiez : « Je sais bien à qui je la confierais, pour qu'elle soit heureuse, car elle ne peut pas rester toujours au couvent ; il n'est pas prouvé qu'elle soit une sainte Thérèse. Je la donnerais bien à quelqu'un qui saurait la garder et l'aimer. »

— Oh! Mignon, interrompit Maurice, ai-je jamais dans mes lettres ou dans mes paroles...

— Et que sont des lettres et des paroles, Maurice, si le reste de votre conduite a parlé? Mais laissez-moi un peu continuer ; si je me trompe, n'êtes-vous pas là pour me répondre? Vous vous disiez donc encore : « Je la donnerais bien à Maurice de Terrenoire, car elle n'est pas mal, et elle n'est pas méchante, et rien qu'en souvenir de son père, elle ferait bien tout ce que je lui dirais ; mais... mais il y a un grand empêchement, c'est qu'elle est riche, Mignon. »

— Grâce, Mignon, je vous en prie.

— Non, Maurice, pas de grâce! Laissez-moi au moins achever mon monologue, vous parlerez après. Maurice se disait donc, pour conclure : « Comme elle est trop riche, je ne dirai jamais ce que je pense d'elle ; je ne dirai pas que, du jour

où son père me l'a confiée, je n'ai pas fait un plus *joli* rêve que de réunir pour toujours la fille et le meilleur ami d'Aimé Crèvecœur. Elle ne le saura jamais. Elle deviendra ce qu'elle pourra. Elle restera dans son couvent, ou bien elle sera mariée n'importe comment ; mais au moins il sera bien prouvé que moi, Maurice, je suis un homme désintéressé. » Y a-t-il du vrai dans tout cela? dites.

Maurice baissait la tête comme un coupable, en prenant les mains de Mignon ; mais comme tous ces reproches lui étaient doux ! comme il écoutait avec avidité la fée de l'avenir !

— Pardon, lui dit-il, pardon !

— Oh ! si ce n'était que cela, dit Mignon, on verrait ; mais il y a encore autre chose que j'aurai bien de la peine à vous pardonner.

— Et quoi donc, dit Maurice avec crainte, ne suis-je pas toujours digne de votre amitié?

— Ce que je ne vous pardonnerai pas, Maurice, c'est... c'est de ne pas m'aider, m'encourager un peu. C'est de me laisser me tirer comme je peux de mon entreprise. Je crois bien que les choses ne se passent pas ainsi dans le monde ; mais moi, Maurice, je ne connais pas le monde ; je ne connais

que mon cœur et le vôtre, et je me lève pour vous dire :

« Maurice, tendre ami de mon père, doux frère auquel il m'a confiée, voulez-vous que je vous donne ma vie tout entière ? elle est à vous ; nous passerons nos jours à chérir la mémoire de celui que nous aimions, et nous ferons en son nom tout le bien qu'il aimait à faire. »

Mignon était debout. Elle était grande et belle. Maurice, admirant ce calme et cette simplicité presque biblique, s'était mis à genoux sans y songer et baisait les plis de sa robe.

— Voilà pourtant, monsieur, ce que vous m'obligez à vous dire, dit sérieusement Mignon. Croyez-vous que ce soit facile ?

— Quoi, Mignon, reprit Maurice en extase, vous qui, avec votre jeunesse, votre beauté, votre fortune, pouvez choisir entre tous, vous qui n'avez qu'à paraître pour charmer ; vous, Mignon, vous m'aimez ! Oh ! oui, il fallait bien que vous me le dissiez ; pouvais-je l'espérer, moi qui n'ai à us donner en échange que mon dévouement et vie ?

— Eh bien, n'est-ce pas tout, Maurice ? la jeu-

nesse passera ; ce que vous appelez ma beauté ne durera peut-être pas autant que ma jeunesse. Tout passera, excepté nos souvenirs et notre amitié. Quant à la fortune, si vous trouvez ma barque trop chargée pour vouloir la conduire, vous ferez comme les matelots, vous jetterez une partie de la cargaison à la mer. N'avons-nous pas Graziella? n'avons-nous pas mes petites sœurs, dont nous aurons peut-être longtemps à nous occuper? Et les pauvres, Maurice, et les affligés? Que de bien nous pourrons faire! Souvenez-vous d'Aimé Crèvecœur, et vous ne serez plus embarrassé d'être l'intendant, le maître de ma fortune. Quel bonheur j'aurai à vous consulter! et vous, Maurice, ne serez-vous pas un peu heureux de me servir de guide?

— Assez, Mignon, assez, mon enfant, laissez-moi me recueillir; ayez pitié de mon bonheur. Je suis déjà si heureux de vos projets! laissez-moi savourer cette espérance! Ne me donnez pas tout à la fois. Attendez, réfléchissez encore!

— Et croyez-vous que, sur un sujet si grave, je parle à la légère? Me prenez-vous pour un enfant, Maurice? N'ai-je pas assez souffert pour avoir eu le temps de réfléchir? Le malheur est de bon con-

seil. Je n'attends rien du monde. Vous seul, mon ami, m'avez consolée de ce que j'y ai vu. Et puis, pourquoi vous placez-vous si bas? N'avez-vous pas l'estime, la considération, le mérite, une position honorable, l'espérance d'un avenir brillant que vous obtiendrez par vos seuls travaux? Il ne faut pas douter de vous-même, Maurice. Et puis, ce n'est pas vous qui demandez Mignon, c'est Mignon qui vient se donner à vous. La laisserez-vous sans défense?

— Chère Mignon, dit Maurice, vaincu enfin dans ses derniers scrupules et transporté de joie, je sais donc maintenant pourquoi je vivrai! Venez, votre père doit nous entendre, soyez ma femme bien-aimée et respectée; soyez le bon ange de notre maison.

— Ce n'est pas sans peine, dit Mignon en lui livrant ses deux mains avec une grâce charmante. Savez-vous que les choses ne se passent pas ainsi dans les histoires que j'ai lues? Vous deviez me faire la cour et être aux petits soins. Je devais, moi, ne pas vous comprendre, résister à moitié et me faire prier bien longtemps. Mais que faire d'un grave ingénieur qui ne veut rien dire de ce qu'il

pense, et auquel il faut arracher ses secrets? Remerciez-moi au moins d'avoir inventé le dénoûment.

Le reste de la conversation commençait à prendre un tour plus tendre, sous les grandes allées du jardin, lorsque M. Renard se trouva au-devant d'eux.

— Mon cher Maurice, dit le notaire, si vous partez demain, j'ai encore bien des choses à vous dire; vous vous oubliez ici, et je n'en suis pas surpris.

— Je ne pars plus, dit sérieusement Maurice.

— Voilà une bonne nouvelle, dit le notaire Mais, quand je vous suppliais de rester, vous me disiez que c'était impossible. Vous a-t-on fourni des raisons meilleures que les miennes?

Et il regardait Mignon.

— A propos, ajouta-t-il, il faudra aussi que mademoiselle ait la complaisance de nous donner audience avant de rentrer au couvent, car je tiens à la mettre au courant de ses affaires.

— Je n'y vais plus, dit Mignon en imitant le ton de Maurice.

— Il se passe ici quelque chose de nouveau, reprit M. Renard en les observant. Vous avez l'air

si heureux et si occupés tous les deux! je crains vraiment de vous déranger.

— Mais non, dit Maurice, mon cher ami; nous avons besoin de vous plus que jamais.

— Si par hasard c'est pour un contrat, reprit le notaire après les avoir regardés alternativement, vous saurez qu'il est fait depuis longtemps. Eh! mes enfants, je savais bien comment tout cela devait finir; j'ai tout pris sur moi. Je gage que vous n'aurez pas une ligne à changer à ma rédaction.

Il fallait se quitter. Que de choses à faire pour Maurice! Il se multipliait. Il s'occupait activement des affaires de la maison Crèvecœur; il allait voir la petite Graziella; il tenait la bonne supérieure au courant des grands événements qui se préparaient. Il disposait avec sollicitude la nouvelle habitation de Mignon; tout marchait à la fois.

Si bien qu'un jour madame Crèvecœur, convalescente, bien qu'encore très-faible, put partir pour la Normandie avec ses deux plus jeunes filles, et aller vivre près de sa famille avec une aisance assurée par les soins intelligents de Maurice. Elle était bien changée sous l'étreinte du malheur; elle était devenue une autre femme. Elle gardait une

vive reconnaissance à la douce Mignon, qui avait su fondre les glaces de ce cœur endurci, et elle lui laissait, sur sa demande, les deux aînées, en pension chez les dames Augustines.

Mignon fut bien empressée d'aller raconter à sa chère supérieure, madame Thérèse, les heureux événements qui s'étaient accomplis, et de recevoir ses embrassements maternels et sa bénédiction. Puis elle descendit encore le perron du jardin, qui lui rappelait sa première entrée dans ce doux asile.

Ce fut une grande joie dans le couvent des Augustines quand on vit revenir celle qu'on appelait le bon ange de la maison. Elle se promena longtemps sous les grands platanes; elle avait pris les mains de ses deux petites sœurs, auxquelles elle faisait bien des recommandations; Graziella sautait devant elle avec admiration, en battant des mains, et en exprimant par sa physionomie heureuse tout ce que sa parole ne pouvait dire; toutes les jeunes filles l'entouraient, lui témoignaient leur amitié, et lui apportaient les plus belles fleurs de leur jardin.

En voyant l'élan de tous ces petits cœurs, elle n'osait vraiment dire à ses jeunes compagnes qu'elle venait leur faire ses adieux. C'est toujours un mot si triste à dire! Quand la bonne supérieure eut expliqué que Mignon n'était plus d'âge à rester au couvent, et qu'elle allait entrer dans le monde, comme toutes les autres le feraient à leur tour, ce fut une scène touchante, on vit changer toutes ces figures mobiles, et la douce Mignon mit la main sur ses yeux; elle eut peine à retenir ses larmes. Mais elle sentit deux petits bras qui l'étreignaient avec force. C'était la pauvre Graziella toute bouleversée et baignée de pleurs qui la regardait avec des yeux désolés et suppliants. Tout cela voulait dire aussi clairement que la parole :

— Et moi, Mignon, ma mère chérie, que vais-je devenir? toi qui m'as bien aimée, veux-tu me laisser ici seule? Seule? et qui m'aimera? qui s'intéressera à moi? qui regardera mes travaux? Et puis, je t'aime tant, moi! pourrais-je vivre sans mère?

Comme ses yeux disaient bien tout cela! comme l'amitié sait bien parler même sans voix! Et elle prenait la main de Mignon, et la mettait avec

vivacité sur son cœur, comme pour dire : Comprends-tu?

— Oui, s'écria Mignon, oui, Graziella, je comprends tout. Tu ne peux vivre sans moi, je le sais bien. Viens, chère enfant, je suis ta mère, tu ne me quitteras plus ; le malheur n'a-t-il pas été un lien entre nous? c'est pour toujours ! viens, *nous partons ensemble.*

En entendant ces derniers mots, Graziella poussa un cri et pleura plus fort ; mais quelles bonnes et douces larmes ! elles soulageaient ce pauvre petit cœur. Une joie plus vive et plus expansive y succéda. Elle embrassa la supérieure comme pour lui demander pardon de vouloir la quitter, et elle montrait Mignon comme pour s'excuser.

— Va, pauvre enfant, dit la supérieure en la baisant au front, suis partout ta douce mère! aime-la bien, et Dieu te bénira.

Graziella voulait embrasser tout le monde ; puis elle courut à son atelier pour emporter ses outils et ses modèles : mais tout était déjà réuni dans une caisse, et ses bagages avaient été préparés d'avance.

Mignon distribua de petits souvenirs à ses compagnes et n'oublia personne. Elle promit de revenir les voir bien souvent, en leur recommandant ses deux petites sœurs, qui avaient pour mères, au couvent, ses deux meilleures amies.

Comme elle montait la dernière marche du perron, elle entendit une petite voix qui l'appelait. Elle se retourna en souriant. C'était la gentille perruche, qui se balançait vers elle en étendant les ailes et en disant encore : Mignon! Mignon!

— Pauvre petit oiseau! dit la jeune fille, émue malgré elle d'un si petit incident qui lui rappelait tout le passé; quoi! tu n'as pas oublié mon nom, le nom que tu m'as donné? et c'est toi qui le redis encore à mon départ, comme tu l'as si bien dit le jour où je suis entrée ici! Ne l'oublie pas, petit oiseau, quand je serai partie, pour que mes compagnes se souviennent encore de Mignon, qui est heureuse aujourd'hui.

Et elle baisa la jolie tête de l'oiseau attentif, qui écoutait cette voix harmonieuse et qui avait l'air de comprendre ces paroles d'amitié.

Enfin, reconduite par tout le monde, et tenant par la main sa fille Graziella, il lui fallut bien, non

sans efforts, non sans se retourner bien des fois, franchir le dernier seuil du couvent des Augustines. Elle tendit, en passant, la main à la vieille tourière, qui l'attendait sur la porte et qui disait en la regardant monter en voiture : — Voilà bien un petit ange qui prend sa volée.

Quelques jours après, Maurice et Mignon, tenant par la main Graziella, entrèrent vers le soir dans une charmante maison de la rue de l'Ouest. C'est le quartier préféré des artistes ; c'est là que l'atelier de Marx est conservé comme un mausolée par la piété de Maurice ; la maison est construite en briques et surmontée d'une terrasse. Elle est assez pittoresque au milieu du bouquet d'arbres qui la couronne. Ses larges fenêtres paraissent ouvrir un œil curieux sur le paysage. Une grille immense, qui borde le Luxembourg, permet de plonger dans les frais ombrages des pépinières ; tout charme le regard, et rien ne l'offense.

De l'autre côté du Luxembourg, de grandes lignes de verdure ferment l'horizon, et au-dessus des arbres on ne voit plus que trois monuments, trois temples du Seigneur : Sainte-Geneviève, Saint-

Jacques du Haut-Pas et le Val-de-Grâce, qui élèvent leurs croix d'or vers le ciel.

Graziella était bien grandie, elle avait presque quinze ans ; elle regardait tout avec curiosité ; elle était si heureuse ! Elle savait qu'elle ne quitterait plus sa tendre mère Mignon ; elle la suivait partout ; son geste était si expressif, qu'on s'apercevait à peine que la parole lui manquait.

Quand on lui ouvrit une des fenêtres du premier, quand l'enfant vit les grands ombrages, les allées bien connues, et puis, à l'horizon, les trois croix d'or, elle se jeta dans les bras de Mignon en poussant un cri ; elle attira Mignon vers la fenêtre, et, lui montrant la tour Saint-Jacques du Haut-Pas, elle répétait avec une vivacité croissante : Mère, mère !

C'était l'église où elle avait fait sa première communion et où sa mère avait été portée pour la dernière fois.

Quand Maurice entra, elle courut à lui, puis s'arrêta court, porta sa main à son front comme pour y chercher un mot, et s'écria avec un air de souffrance :

— *Maison ! maison* de ma mère !

Comme si, selon l'ordre des idées, après le nom sacré de mère, le doux nom de la maison, du foyer domestique, était celui qui devait venir le plus naturellement, le plus facilement sur les lèvres. Mignon soutenait sa chère enfant sur son cœur et essuyait ses larmes. Maurice était vivement impressionné; il assistait avec une sorte de terreur à cette lutte de la nature et du cœur. Une idée soudaine traversa son esprit. Il craignait bien un peu la responsabilité de ce qu'il allait faire; mais en même temps il espérait quelque chose d'un ébranlement plus complet et pensait qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Venez, venez! dit-il en entraînant Mignon et Graziella, et en leur faisant descendre rapidement l'escalier.

Il ouvrit une grande porte au rez-de-chaussée, prit une main de Graziella, et Mignon tenait l'autre main de l'enfant toute tremblante. La pièce était dans une obscurité presque complète; on y apercevait à peine quelques blancs fantômes.

— Donnez du jour, dit-il à un domestique qui avait été averti.

En un instant les larges volets s'ouvrirent, et des

torrents de lumière inondèrent l'atelier de Marx.

Le cri que poussa la pauvre petite ne peut se décrire. Ses bras s'étendaient vers la ravissante statue de Graziella, qui resplendissait au milieu sur son piédestal.

— *Graziella, Graziella!* dit-elle encore.

Puis, se sentant comme animée d'une grande force, elle quitta les mains qui la soutenaient et s'avança seule et grave au pied de la statue.

— C'est ici, dit-elle d'une voix claire, c'est ici l'atelier de mon père.

Et elle semblait écouter avec étonnement les paroles qui sortaient de sa bouche et qui retentissaient dans la pièce sonore.

— Et ici..., ici, c'était la chambre de ma mère.

Et elle s'élança pour y entrer, puis s'arrêta comme saisie de crainte.

Maurice et Mignon lui prirent les mains.

— Chère enfant, chère petite, dit Mignon, c'est nous qui sommes maintenant ton père et ta mère; tu es dans ton atelier, tout cela est à toi, tu ne nous quitteras plus, tu nous parleras maintenant. Nous serons encore heureux ensemble en nous souvenant de ceux que nous aimions et que nous

avons perdus. Voyons, parle-nous encore; que ta voix me fait de bien!

Graziella, souriant et comme en extase, se recueillit, regarda autour d'elle toutes ces œuvres d'art, tous ces objets qui lui étaient familiers, puis se jeta dans les bras de Mignon en disant d'une voix éteinte :

— Mon père, ma mère, comme je vous aimerai!

Puis, tendant la main à Maurice, elle tomba presque épuisée sur un divan.

. . . . . .

Le soleil du couchant éclairait de ses derniers rayons les trois croix d'or qui se détachaient sur un ciel sombre et paraissaient comme des âmes aimées qui veulent encore se montrer aux vivants.

Oui, l'âme de Crèvecœur était bien alors entre Maurice et Mignon, qui se donnaient la main.

Et Graziella avait bien auprès d'elle les âmes de son père et de sa mère.

Et, à la tombée du jour, ces âmes consolées semblaient éclairer d'une douce lumière cette

scène délicieuse pour les cœurs, comme on voit les flammes de Bengale illuminer de lueurs fantastiques le dernier tableau d'une féerie radieuse.

TABLE

Envoi. 1
I. La Récréation. 3
II. Le Parloir. 13
III. Une Belle-Mère. 19
IV. Mignon. 35
V. Graziella. 51
VI. La Pêche. 69
VII. Le Poison. 91
VIII. Le Martyre. 113
IX. Le Dictame. 127
X. Le Miracle des Roses. 141
XI. Le Pardon. 165
XII. Les Flammes de Bengale. 197

LÉGENDES DE J. T DE SAINT-GERMAIN.

S'il convient de passer sous silence les encouragements que la critique indulgente a accordés aux tendances littéraires de l'auteur des *Légendes*, il nous sera du moins permis de faire une exception pour le QUARTERLY REVIEW, dont le texte, ne sera compris que d'un petit nombre de lecteurs français, et dont le témoignage est trop honorable pour que l'éditeur renonce à s'en prévaloir aux yeux de quelques initiés.

Le *Quarterly Review*, dont les jugements font autorité en Angleterre, ayant consacré un article très-étendu, en tête de son numéro d'octobre 1862, à l'examen impartial des *Misérables*, de Victor Hugo, a introduit dans cette étude littéraire l'appréciation suivante des œuvres de J. T. de Saint-Germain :

" ... From the strictures in which we have here indulged on the light literature of France, it would be an unpardonable omission not to except the charming little works of J. T. de Saint-Germain — a pseudonym of a very transparent character to any one who has ever had before his eyes the books on which it figures.

" A writer in the *Saturday Review* (Sept. 20, 1862) in speaking of the difficulty which French writers seem to experience " in writing with success on the side of virtue ,, and of the futility of that species of warning which is based *on* the example of anomalous and monstruous folly, rightly adds, that ' the best device of the instructive novelist is to sketch an *ideal*, to kindle or foster the better feelings of readers by inspiring notions of something purer, nobler, and better than themselves. ,,

" Such is the object which J. T. de Saint Germain has proposed to himself in the *Légende de l'Épingle*, in *Mignon*, in *Lady Clare*, in *Pour parvenir*, etc. Not that the morality is offensively obtruded, it arises naturally out of the incidents related, — it is put forth, not put on.

" To those who have experienced the difficulty of meeting with books among the current works of French fiction which may safely be *left about* and are as adopted *virginibus puerisque*, as for the riper taste of a more advanced age, it may be useful to be furnished with the titles of the above works, which in France at least have met with a success, less noisy indeed, but scarcely less substantial, than that of their impure rivals. "

(*Quarterly Review*, n° 224, October 1862.)

LE

CHALET D'AUTEUIL

OUVRAGES DE J. T. DE SAINT-GERMAIN

La Trêve de Dieu, souvenirs d'un dimanche d'été. 2e édition 1 vol. in-8.. . . . . 1 fr. »

Le Chalet d'Auteuil, légende. 2e édition. 1 volume in-18.. . . . . 1 fr. »

Pour une épingle, légende. 11e édit. 1 vol. in-18.. . . . 1 fr. »

L'Art d'être malheureux, légende. 6e édit. 1 v. in-18. 1 fr. »

Lady Clare, légende. 5e édition. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

Mignon, légende, 7e édition, 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. »

La Veilleuse, légende. 5e édition. 1 vol. in-18.. . . . 1 fr. »

Pour parvenir, légende. 3e édition. 1 vol. in-18. . . 1 fr. »

L'Art de lire les fables. 2e édition. 1 vol. in-18. . . 1 fr. »

Prix des volumes ci-dessus, reliés en toile angl. 1 fr. 60.

Les Roses de Noël, dernières fleurs. 2e édition. Édition de luxe. caractères antiques, titres en rouge et noir.. . . . 2 fr. »

—— Relié en toile anglaise.. . . . . 3 fr. »

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier bristol. Broché. . . . . 4 fr. »

La Feuille de coudrier et la Fontaine de Médicis, 1 volume in-18, avec miniatures. . . . . 1 fr. »

Le Miracle des Roses, opérette. In-18.. . . . . « fr. 60

De la Propriété littéraire, brochure in-8. . . . . « fr. 50

Album musical des Roses de Noël, musique de Luigi Bordèse. In-4, relié. . . . . 12 »

Partition du Miracle des Roses, musique de Luigi Bordèse. In-8. Broché.. . . . . 4 fr. »

La Glaneuse, chanson rustique, musique de Luigi Bordèse. In-4. 1 fr. 25

Quand Mignon passait, musique de Delphin Balleyguier. In-4. 1 fr.

Le Pain du Bon Dieu, musique de Delphin Balleyguier, in-4. . 1 fr. 25

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP.. RUE D'ERFURTH, 1.

LE

CHALET D'AUTEUIL

LÉGENDE

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

Il ne faut jamais mentir

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

13, RUE DE TOURNON, 13

1863

Droits de traduction et de reproduction réservés.

A

MON FRÈRE ALEXANDRE

Mon cher ami,

Si je demande la permission de placer ton nom au commencement de mon petit livre, ce n'est pas que cet opuscule soit digne d'attirer l'attention d'un connaisseur; mais l'admirateur des maîtres de l'art daigne quelquefois donner un regard à une œuvre secondaire, à une étude ou à un modeste tableau de genre.

Comptant sur ton indulgence accoutumée, je me trouve heureux d'inscrire ici le souvenir de notre fraternelle et inaltérable amitié.

Ton frère affectionné,

J. T.

Juillet 1862.

LE

CHALET D'AUTEUIL

I

ADAGIO

Celui qui autrefois a essayé de conquérir une modeste notoriété littéraire à la pointe d'une *épingle* entreprend aujourd'hui de célébrer les charmes de la nature, peignée, taillée, sablée, ratissée et arrosée de la campagne parisienne; il décrit les tempêtes qui

peuvent surgir dans un petit bassin à poissons rouges.

Bien que la critique indulgente lui ait assigné la spécialité des émotions douces, une irrésistible ambition lui disait que l'élément dramatique ne lui était pas étranger : c'est ainsi qu'un poëte se croit volontiers un profond politique, qu'un homme d'État se prend pour un grand capitaine et qu'un peintre veut être un habile joueur de violon ; ces illusions ne sont pas rares.

On verra donc pour la première fois, dans les écrits de l'auteur, une scène véritablement tragique, une victime innocente frappée par une arme meurtrière... C'est une concession qu'il a cru devoir faire au goût du jour. — Mais si, conformément aux préceptes des maîtres, il est parvenu à inspirer la terreur et la pitié, il prie ses trop sen-

sibles lecteurs de ne pas s'affliger outre mesure pour des malheurs imaginaires, et il ne peut s'empêcher de les prévenir dès à présent que tout finira à l'entière satisfaction de leur bon cœur, bien que ceci soit contraire à la règle qui veut que le dénoûment soit incertain, et que la curiosité reste en suspens jusqu'à la dernière scène.

II

IDYLLE

Un spirituel écrivain a traité bien irrévérencieusement la villégiature des environs de Paris : « Les Parisiens, dit-il, les affaires de la journée finies, se sauvent dans toutes les directions sur les ailes des chemins de fer, et passent leurs soirées dans les villas et les cottages qui forment à la grande ville une verdoyante ceinture ; mais les Parisiens

ne sont pas si pittoresques, si campagnards et si amateurs de la nature que cela. Ils s'ennuient au milieu des fleurs et des arbres, et quand ils ont fumé deux ou trois cigares, lu *la Presse* ou *la Patrie*, regardé les images d'un journal illustré, poussé les billes sur le tapis vert d'un billard, adressé quelques galanteries banales aux femmes qui font de la tapisserie ou du crochet près de la lampe, essayé quelques motifs au piano, contemplé du haut du perron la lune montant derrière les feuillages, ils remarquent avec effroi qu'il est à peine neuf heures et demie, et ils ne savent plus que faire de leur personne[1]... »

Il y a cependant de jolis nids de fleurs dans cette *ceinture fleurie* qui enlace la

[1] Théophile Gautier, *Moniteur* du 7 juillet.

grande cité, et ceux qui les habitent n'ont peut-être pas tort de les préférer à un cinquième étage du boulevard des Italiens, qui leur coûterait le même prix.

Je n'en veux pour exemple que le chalet que voici, à l'extrémité du village d'Auteuil, à l'entrée du bois. Tout le monde le connaît dans le pays, car ce chalet n'a rien à cacher derrière ses rideaux roses, et il laisse voir toute sa grâce à travers une barrière rustique couronnée d'une traînée de houblon et de glycine; c'est le chalet à M. Simon.

Ce chalet est un vrai joujou de Nuremberg tout enluminé et *peinturluré*, avec des vitraux en couleur, des vases de porcelaine bleue sur les pilastres, sur les balcons et les corniches, de petits jets d'eau sur la pelouse, une petite grotte en rocaille avec fontaine murmurante, un colombier sans

colombes, un mausolée en ruines dans le fond du jardin et du beau sable rouge dans les allées tournantes; que tout cela est donc joli!

Et voilà une gracieuse fée aux cheveux d'or tout habillée de nankin, soulevant avec grâce sa large jupe grecquée et soutachée (c'est très-champêtre) pour passer dans les allées de son parc. Son teint éclatant est encore relevé par le rayonnement de sa riche chevelure, qui estompe sur son front et sur ses joues arrondies quelques reflets lumineux. Elle s'arrête devant chaque buisson, elle enlève les fleurs fanées, et avec une petite éponge elle fait la toilette de chaque feuille de rosier pour qu'il ne reste pas un grain de poussière. Elle se recule de deux pas pour voir l'effet de son œuvre, et elle remonte en chantant l'escalier sonore qui

règne en dehors du chalet aux rideaux roses.

Elle a bien d'autres choses à faire ; elle va redescendre pour donner à manger à ses serins, à ses pintades, à ses poissons rouges, à toutes ses bêtes, et puis elle ira *étudier* à son piano et faire sa partie dans le morceau d'ensemble des trois cents pianos qui fonctionnent régulièrement à la même heure dans le voisinage. C'est la châtelaine, qu'il faudrait écrire *chaletaine*, si l'usage n'avait prévalu sur l'étymologie.

Et M. Simon ? — Eh bien ! M. Simon, il est au ministère ; il reviendra dîner, et il rapportera quelque joli madrigal qu'il aura composé en route, et écrit en lignes pleines sur le papier officiel, pour ne pas être soupçonné de prosodie. Mais cette facilité poétique ne nuit ni à son travail ni à son avancement : il est bien posé dans les bu-

reaux, il sera bientôt sous-chef, et son avenir est couleur de rose. X .

Le sifflet signale l'arrivée du train de cinq heures qui ramène à Auteuil tous les employés et les gens d'affaires; et voici M. Simon en personne. On le reconnaît entre tous à son paletot rose, à sa figure plus rose encore. Il porte sous son bras son grand portefeuille ministériel, et il va bien vite.

La jeune madame Simon est descendue plus vite encore, et se trouve en observation à la grille pour l'attendre et lui ouvrir. Elle lui prend la main et lui fait passer en revue les rosiers et les fleurs nouvelles, jusqu'à ce que la bonne, qui est en même temps cuisinière et femme de chambre, fasse résonner tout près de leurs oreilles une grosse cloche pour annoncer dans le pays que madame est servie.

Jamais on ne vit plus heureux ménage encadré dans une plus gracieuse demeure. Ils sont mariés depuis quelques années; mais comme ils n'ont pas d'enfants, ils se croient encore les fiancés de la veille, ils sont éclairés par les douces lueurs d'une éternelle lune de miel.

Ils jouissent d'une certaine aisance, fruit de leur modération, de leur petite fortune personnelle et du travail de M. Simon, que son aimable caractère a fait surnommer par ses amis *Simon le Franc*.

Un oncle de madame Simon habite à Saint-Cloud une maison de campagne qui est un véritable domaine. C'est un oncle modèle qui adore et gâte sa nièce, et lui a encore donné récemment une belle paire de boucles d'oreilles. On se voit souvent en traversant le bois de Boulogne.

Quelques amis sont admis à visiter le chalet dont les guirlandes semblent écrire sur le fronton, en lettres fleuries : « Ici l'on aime ! »

Une fois seulement un vent contraire avait ridé la surface du lac limpide, et voici à quelle occasion :

M. Simon avait un jeune frère dont il avait été longtemps le mentor et le soutien ; mais il s'était lassé de lui fournir de l'argent bien mal employé. A la prière de sa femme, il avait encore consenti à répondre pour une somme de trois mille francs. Il avait donné sa signature, que son frère prodigue avait promis de dégager en temps utile, en faisant les fonds d'une traite que Simon le Franc, assez inexpérimenté en cette matière, avait eu l'imprudence de tirer sur un banquier espagnol à Bordeaux.

Le jeune frère, après avoir négocié à Paris cette traite dont il avait fait argent comptant, était parti et avait écrit de Bordeaux une lettre très-rassurante en déclarant que cet argent l'avait sauvé et lui avait permis d'attendre d'autres ressources au moyen desquelles il avait fait les fonds de la traite payable à Bordeaux, puis il annonçait qu'il allait partir pour l'Espagne comme attaché à nous ne savons quelle spéculation de chemins de fer. C'est ainsi que l'inexorable question d'argent peut faire pénétrer momentanément le trouble chez les gens les plus désintéressés.

Enfin ce nuage avait passé, et c'était en toute sécurité, avec un grand calme d'esprit et une douce joie au cœur, que Simon, au moment du dessert, tirait de son immense portefeuille un papier rose contenant un

sonnet adressé à sa femme qui s'appelait Laure ; il va sans dire que Simon le Franc était Pétrarque, et que Laure accueillait d'un sourire, et quelquefois d'une larme plus douce encore, le dernier vers du sonnet sentimental.

Dans ce charmant réduit, une lumière reposante pouvait pénétrer à travers les vitraux bleu de ciel, mais on n'y craignait pas les orages de la nature, encore moins ceux du cœur.

Après le dîner, Simon, offrant le bras à sa jeune femme, descendait avec elle les marches du perron ombragé, s'arrêtait sur la pelouse, et, plaçant Laure en regard du soleil couchant, il mesurait des yeux l'ombre de Laure qui touchait presque les murs de son domaine ; et, non content de sa propre poésie, il déclamait, en lui te-

riant la main, les beaux vers de Soulary :

« Je ne veux qu'un arpent, — pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève. »

— Mais il va se coucher, disait Laure en riant.

— Ne fais pas attention, répondait sérieusement Simon, c'est pour la rime, mais écoute le reste :

« Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin, je m'en vais tracer mon horizon ;
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve. »

Quand la conversation est montée sur ce ton et quand un aimable poëte en fait les frais, la soirée est douce et bien vite passée. Le lendemain semble promettre des fleurs nouvelles pour le jardin et de nouvelles poésies pour le portefeuille ministériel.

III

UN LENDEMAIN

Que faut-il pour troubler un parfait bonheur, une entente cordiale, une confiance illimitée? Que faut-il pour apporter le trouble, l'inquiétude, la division, la fraude, les démarches inconsidérées, pour assombrir le chalet lumineux, pour faire négliger la toilette des rosiers, pour faire mourir de faim les serins et les poissons rouges? — Rien,

moins que rien ; pas même la visite du facteur, qui, avec sa figure placide ou souriante, porte souvent dans sa boîte une machine infernale. — Il ne faut qu'un coup de sonnette.

Simon venait de partir radieux. La bonne était au fond du jardin ; Laure ouvrit elle-même. Un homme d'une politesse maladroite demanda M. Simon, et présenta un papier surmonté d'un timbre menaçant.

Il y a des gens auxquels un carré de papier timbré fait l'effet d'un revolver à double charge, car ce papier veut dire : « Si vous ne payez pas, moi, la loi et la force, je vous prends votre chalet et vos fleurs, et vos poissons rouges, et votre liberté ; je vous sépare de ce que vous aimez, et je voue votre nom à l'ignominie. »

La figure de Laure se couvrit d'une vive

rougeur, mais elle se remit bientôt et se félicita de l'absence de Simon, qui, gâté par une vie trop paisible, et déjà mécontent de son frère, n'aurait pu supporter sans péril une telle secousse.

Elle envisagea en un moment la situation : c'était la traite de trois mille francs tirée sur Bordeaux qui revenait avec un protêt, faute de payement, malgré la promesse écrite du frère perfide qui avait affirmé que les fonds étaient faits.

« C'est bien, dit-elle ; mon mari est absent, mais on passera aujourd'hui ou demain matin chez M. Barillet.

— Avec les fonds ? dit le représentant de l'huissier.

— Cela s'entend, reprit la dame sans hésiter.

— Et avec les frais énoncés au protêt ?

— Avec les frais.

— Aujourd'hui, ajouta l'huissier avec quelque insistance.

— Aujourd'hui ou demain matin.

— Cela vous regarde, répondit l'homme de la loi avec indifférence, car on prendra jugement à midi. »

Atteignant alors sa plume et son encrier portatif, il remplit sur le protêt la formule : « Parlant à son épouse, ainsi déclarée, » et se retira avec la meilleure politesse d'un clerc d'huissier.

Laure, livrée à elle-même et tenant toujours à la main le fatal papier, demeura quelques instants interdite ; elle savait que Simon n'était pas en mesure de faire ce remboursement. Elle avait entendu dire qu'on pouvait encore faire un billet et ne pas le payer, que cela se voyait tous les jours, mais

qu'une lettre de change était un cas plus grave.

Elle redoutait l'indignation de Simon, dont, par bonté, elle avait presque forcé la main en l'engageant à secourir encore une fois un frère qui avait si mal répondu à cette confiance. Jamais, elle le savait, son mari ne pardonnerait ce manque de foi.

Mais c'était une femme de résolution; son courage suppléait à la force qui pouvait lui manquer; aucun témoin n'avait assisté à la visite de l'huissier, elle était maîtresse de son secret; elle prit bien vite son parti. Il fallait trouver tout de suite un moyen d'éteindre cette fâcheuse affaire sans même que Simon pût s'en douter.

Mais déjà quelle cruelle extrémité d'avoir un secret pour cet excellent ami qui était la sincérité en personne; d'être obligée de

tromper, de mentir! Comment ne pas rougir quand il lui demanderait compte de sa journée avec son aimable sollicitude! il le fallait pourtant.

Elle songea tout d'abord à son oncle de Saint-Cloud, M. Leblanc, qu'elle pouvait aller voir en une heure, et qui aurait tiré trois mille francs de son portefeuille aussi facilement qu'elle tirerait, elle, un louis de son porte-monnaie; mais il eût fallu dire pourquoi on avait besoin de tant d'argent, et l'emprunteur Raoul Simon avait déjà fait une brèche à cette caisse. Laure eût donc soulevé de nouveaux orages, et son secret eût pu être compromis.

Elle s'habillait en songeant à ces difficultés, et sans savoir encore où elle irait, lorsque son regard se porta sur les boucles d'oreilles en diamants que son oncle lui

avait apportées pour sa fête. Elle resta quelque temps pensive.

« Que d'argent, se dit-elle, est condensé dans cette goutte de lumière ! C'est bien à moi, et avec cela j'aurais de quoi payer, sans rien demander à personne. Mais cela ne se peut pas, ajouta-t-elle avec regret ; il faudrait dire que je les ai perdues ; je voudrais bien ne pas trop mentir, pourtant ! »

Laure regarda dans la glace, comme si l'image de sa franche et pure physionomie pouvait lui donner le conseil qui lui manquait. Elle mit ses pendants d'oreilles en murmurant : « Peut-être ! »

Elle sortit, en avertissant la bonne qu'elle allait à la ville et qu'elle rentrerait de bonne heure.

IV

CHANGEMENT A VUE

Laure se fit conduire tout droit chez M. Léopardi, ancien ami de François Simon, dont celui-ci lui avait procuré la connaissance. C'était un homme d'une probité reconnue, qui avait une nombreuse clientèle et faisait de belles affaires dans le commerce des diamants.

« Cher monsieur, lui dit-elle, je viens

me livrer à vous; voulez-vous avoir confiance en moi? puis-je compter sur votre discrétion?

— La confiance, belle dame, dit galamment M. Léopardi, vous l'inspirez tout d'abord que vous paraissez; quant à la discrétion, mais c'est notre état, c'est un devoir et même un intérêt; parlez, vous êtes ici au confessionnal.

— Ne croyez pas que j'aie à m'accuser d'une faute, d'une imprudence ou de quelque intention mauvaise, dit la dame avec fierté. Vous connaissez Simon; avec une apparence de force et de santé, c'est la nature la plus faible, la plus impressionnable; c'est une femme.

— Et c'est vous, charmante personne, dit M. Léopardi, qui êtes l'homme de la maison, à ce qu'il faut croire? je soutiens, moi, que vous en êtes le bon ange.

— J'ai du moins le courage de regarder en face une position difficile et de chercher les moyens d'y remédier.

— C'est sagement parler, et vous êtes dans la bonne voie.

— Eh bien, dit Laure, pour aller au plus pressé, voici ce que nous avons à payer ; et elle lui tendit le papier.

— Oh ! oh ! s'écria le joaillier en prenant son pince-nez ; le protêt d'une lettre de change ! cela ne plaisante pas. Et que comptez-vous faire ?

— Je veux payer sans rien dire à personne (personne autre que vous) ; d'abord, parce que Simon ne serait pas en mesure de payer en ce moment, et puis, parce que la conduite de son frère, qui avait promis de tenir prêt l'argent et qui lui a manqué de parole, lui ferait beaucoup de peine.

— C'est d'un bien bon cœur, dit Léopardi; et, pour payer, vous êtes donc en mesure?

— Non; je n'ai pas trois cents francs dans ma bourse; mais voici des boucles d'oreilles qui sont bien à moi; et maintenant que vous savez quel est mon embarras, et dans quel but je veux vendre mes diamants, dites franchement, voulez-vous m'aider?

— Cela n'est pas régulier, dit Léopardi en examinant attentivement les boucles d'oreilles; oui, dit-il en les faisant passer sous la lentille d'une loupe, ce sont des diamants du Brésil d'une belle eau. Cela vaut environ trois mille francs, peut-être un peu plus.

— C'est bien ce que je suppose; vous savez pourquoi je les vends; voulez-vous me les acheter?

— Mon enfant, dit Léopardi, que sa bonté et son âge entraînaient à une certaine fami-

liarité, je vous le disais, vous êtes simplement un ange ; mais je ne puis vous les acheter. »

Laure, qui espérait déjà une autre réponse, se leva consternée.

« Ainsi, vous doutez de moi? dit-elle.

— Pardon, chère madame, reprit Léopardi en la retenant; qui pourrait douter de votre sincérité et de tous les bons sentiments qui animent ce cher cœur? Vous voulez, je le sais bien, prendre pour vous toute la peine, tout le sacrifice, et épargner aux autres le moindre souci. Mais vous n'avez pas même la liberté de vous dévouer; vous êtes en puissance de mari.— Non, je ne puis vous acheter vos diamants, même pour le charitable usage que vous en voulez faire; cependant, je veux vous aider. »

A ce mot, Laure, qui était restée debout, consentit à se rasseoir et prêta attention.

« Écoutez-moi bien, reprit Léopardi. Je vous remercie de m'avoir fait votre confidence; cela me repose, croyez-le, de toutes sortes de choses moins louables qui passent souvent sous mes yeux; car nous voyons de tout, nous autres; le diamant n'est pas toujours pur, et on le trouve souvent en contact avec une vase immonde. Je déclare que j'exècre le mensonge, même quand on cherche à l'excuser par la meilleure intention, il en résulte toujours quelque malheur; croyez-moi, je vous assure que j'aimerais mieux vous voir tout dire à François, quoi qu'il en pût arriver. Il trouverait bien quelques ressources; je connais sa position; elle est excellente.

— Je vous ai dit qu'il en serait malade, interrompit Laure; il faut que ce soit payé aujourd'hui.

— N'en parlons plus, dit avec bonté Léopardi en ouvrant un tiroir. Voici, pour commencer, trois billets de mille francs; mettez-les tout de suite dans votre portefeuille avec ce vilain papier timbré qui ne devrait jamais se trouver en contact avec vos jolis doigts.

— Que vous êtes bon! dit Laure.

— Comment? reprit Léopardi étonné; les affaires sont les affaires; vous allez me signer, s'il vous plaît, le papier que j'écris :

« Je reconnais avoir reçu de M. Léopardi, sur le dépôt que je lui fais de deux diamants du poids de...., la somme de trois mille francs, pour payer aujourd'hui même, entre les mains de M. Barillet, huissier, une traite de pareille somme, tirée par mon mari sur Bordeaux et protestée faute de payement. » Est-ce bien cela?

— Parfaitement, dit Laure.

— Remarquez, ajouta-t-il, que j'exprime la destination de la somme, pour qu'à tout événement il ne reste pas en mes mains une pièce compromettante pour votre signature.»

Et prenant à son tour la plume :

« Voici, dit-il en écrivant, un reçu du dépôt que vous me faites de vos diamants ; il est entendu que je vous les rendrai contre payement des trois mille francs et des intérêts, pour que vous ne m'ayez aucune obligation.

— Vous savez, au contraire, combien vous m'obligez, reprit la jeune dame avec empressement; vous me sauvez, et vous me laissez encore le moyen de recouvrer ces bijoux auxquels je tiens beaucoup, non pour leur valeur, mais pour leur origine; une circonstance heureuse peut se présenter.

— Eh bien, dit Léopardi en regardant

attentivement les diamants, puisque vous les aimez, vous ne vous en séparerez pas tout à fait. Vous emporterez au moins leur portrait. Prenez ce journal, et ayez la bonté de m'attendre quelques instants. »

Il sortit en emportant les boucles d'oreilles, et il rentra bientôt avec deux pierres d'un grand éclat, qu'il ajustait avec une pince dans la couronne d'or des boucles d'oreilles.

« Oh ! je n'oserai jamais, dit Laure ; ce serait mentir.

— Et que faites-vous depuis ce matin, pauvre enfant? Votre bon cœur vous a entraînée à toutes sortes de dissimulations, et vous n'êtes pas au bout. Ce sera bien plus mentir, si vous êtes obligée de prétendre que vous avez perdu vos bijoux. Je défie vos amis et votre oncle lui même de reconnaître la

substitution ; il faudrait un véritable connaisseur. Je vous dis que le métier se perd ; voyez un peu ces feux, ajouta t-il en faisant miroiter les nouvelles pierres en pleine lumière ; mais faites bien attention que je ne vous rendrai les vôtres que si vous me rapportez celles-ci, qui ont aussi leur valeur.

— Le fait est que c'est à s'y tromper ! c'est merveilleux, » dit Laure.

Et après des remercîments bien sincères, elle prit congé du modèle des lapidaires.

« Ne me remerciez pas, lui disait encore Léopardi en la reconduisant. Je vous le dis, le coq n'aura pas chanté trois fois que vous vous trahirez vous-même. »

V

DISSIMULATION

Laure remonta en voiture, heureuse de sa négociation, mais encore inquiète des conséquences dont l'avait menacée M. Léopardi. Elle se rendit aussitôt à l'étude de Me Barillet, rue des Trois-Bornes, où elle fut assez intimidée des regards curieux des clercs et des visiteurs. Là, du moins, elle put retrouver l'assurance d'une personne qui vient ap-

porter de l'argent et non en demander : la nuance est sensible.

Elle retira la traite acquittée, dont elle paya le montant, y compris les intérêts et les frais, qui n'étaient pas considérables, et elle serra dans son portefeuille cette pièce précieuse et si chèrement acquise; car ce n'était pas seulement les diamants ou l'argent qu'elle regrettait, c'était ce secret qui lui était à charge.

Les boucles d'or pesaient à chacune de ses oreilles comme un poids de vingt livres, et il fallait qu'elle se dît à chaque instant qu'elle avait agi dans le seul intérêt du repos et de la santé de son mari, pour se pardonner une telle dissimulation.

Elle fit encore deux ou trois visites à ses amies, car il fallait bien avoir été quelque part ; elle rentra très-fatiguée, aussi contente

d'avoir conjuré une crise qu'inquiète des incidents qui, d'un moment à l'autre, pouvaient surgir d'une situation si fausse.

Laure se hâta d'ôter ses boucles d'oreilles, qui lui brûlaient les joues, et dont elle avait fait la première expérience en visitant ses amies ; elle échangea sa robe de soie contre un peignoir, et mit le petit bonnet de maison le plus simple pour se reposer de ce luxe menteur.

Simon rentra plus joyeux et plus empressé que jamais. Il trouva sa femme charmante avec son bonnet du matin, lui reprocha d'être un peu pâle, et lui déclara qu'elle était ainsi plus intéressante et plus *idéale;* puis, comme à l'ordinaire, il lui demanda compte de sa journée.

Pour cacher son trouble, Laure mit beaucoup d'animation à lui raconter les conver-

sations insignifiantes des dames qu'elle avait rencontrées dans le cours de ses visites. Elle souffrait de ne pouvoir lui ouvrir son cœur avec sa franchise accoutumée; elle n'osait trop le regarder en face, et avant que le coq eût chanté, elle était déjà sur le point d'accomplir la prédiction de Léopardi.

Pour se donner une contenance, elle abordait toutes sortes de sujets avec une gaieté de commande, et elle dépassait le but en *affectant* d'être naturelle. Elle se consolait un peu de son artifice en voyant son mari si calme et si heureux; et après tout, la Fontaine avait peut-être pensé à ses diamants en disant à l'avare de la fable :

« Mettez une pierre à la place;
Elle vous vaudra tout autant. »

V

EXPERTISE

La tranquillité rentra peu à peu dans l'esprit de Laure ; et si elle ne put se mettre au diapason de l'inaltérable sérénité de Simon le Franc, elle put du moins reprendre avec sollicitude le soin de son jardin qu'elle avait négligé au point qu'on avait vu une feuille tombée rester une journée entière dans une allée de sable rouge, ce qui était sans

exemple avant les graves incidents qui venaient d'agiter cet intérieur jusque-là si paisible.

Simon trouvait depuis quelque temps sa femme un peu changée, sans pouvoir deviner la cause qui avait agi sur sa santé. Il voulut la distraire par quelques réunions, bien que le tête-à-tête, dans lequel il pouvait épancher en toute liberté sa poésie du jour, eût toujours ses préférences.

Il invita quelques amis, parmi lesquels se trouvait en première ligne l'oncle Leblanc, accompagné de son fils Cinéas. Leur voiture n'avait eu, comme on sait, que le bois de Boulogne à traverser pour les amener devant le chalet d'Auteuil.

M. Leblanc, retiré des affaires avec une certaine fortune, était en adoration devant sa nièce Laure, qu'il avait mariée et dotée.

Il ne trouvait rien de si parfait, et la comblait d'attentions et de cadeaux. Il avait chargé Cinéas d'apporter deux magnifiques ananas qui auraient fait concurrence à ceux de M. de Rothschild, et qui faisaient honneur aux serres de Saint-Cloud.

Cinéas, blond et sentimental bachelier, personnage inuet, semblait concentrer toute sa vie dans ses yeux pour mieux contempler sa cousine. Simon était bien loin d'en prendre ombrage, et, en effet, il n'y avait pas lieu, mais il se serait peut-être passé de ce culte discret rendu aux agréments de sa femme.

Laure, de son côté, était assez embarrassée de produire sur son jeune admirateur l'effet de la torpille, qui engourdit ce qu'elle touche. Elle tâchait bonnement de l'encourager un peu pour qu'il ne fût pas trop ridi-

cule; mais plus elle lui adressait familièrement la parole, par une véritable charité fraternelle, plus le blond Cinéas paraissait interdit, et elle y renonçait.

Parmi les convives on remarquait aussi, à son air d'importance, M. Bezuché, ancien commissaire-priseur, qui, dans la conversation, semblait encore tenir à la main le marteau d'ivoire avec lequel il arrêtait les enchères. Il était grand amateur de bric-à-brac; et comme il avait vu défiler sous ses yeux toutes les vieilleries du vieux monde, dans l'exercice de ses fonctions, il n'avait pas manqué d'occasions de satisfaire ses goûts.

Il s'était retiré à Auteuil, et sa maison, en forme de castel féodal, était le plus étrange assemblage d'antiquités qui se puisse imaginer. Il avait horreur de tout ce

qui était moderne et commode; il se servait chez lui de l'ancienne fourchette à deux branches, buvait dans un hanap sans pied, en forme de corne d'abondance, mangeait dans de lourdes faïences normandes ou limousines, pour ménager ses Palissy. Il va sans dire qu'il couchait dans un lit à colonnes torses avec baldaquin et estrade, et tout son regret était de s'habiller à peu près comme tout le monde.

Le romancier qui aurait rencontré, il y a quelques années, une occasion semblable au bout de sa plume, n'aurait pas manqué de copier le catalogue de l'hôtel Cluny, dont il a été ainsi fait plusieurs éditions par amour pour la couleur locale; il aurait décrit les bahuts, les dressoirs, les émaux, les hallebardes et autres objets hétéroclites entassés dans le musée dont M. Bezuché était conser-

vateur ; mais nous n'avons ni le droit ni le désir de disposer si longtemps de l'attention du lecteur, et chacun peut compléter le tableau par ses souvenirs.

Il prenait fort en pitié le léger et gracieux chalet de Simon le Franc : « Combien cela peut-il durer? demandait-il avec pitié, c'est une cabane en planches, *tandis qu'autrefois* (ce mot lui revenait souvent), autrefois on construisait des édifices en bois qui n'avaient pas de fin. Voyez ces délicieuses maisons en bois qu'ils sont en train de démolir à Rouen, les Vandales, pour se faire encore une rue de Rivoli ; eh bien ! monsieur, ils ne peuvent pas les abattre ; il faut les scier au pied. Ils élèveront à la place quelque grande cage à poulet à six étages ; l'art s'en va ; l'industrie l'a détrôné, la vapeur l'a tué et la photographie l'a enterré. »

Quand il était sur ce chapitre, il allait loin, et ses interlocuteurs n'avaient pas besoin de chercher ce qu'ils auraient à dire, car leur tour ne venait jamais.

En qualité d'antiquaire et de commissaire-priseur, il savait le prix de toute chose; et la conversation étant venue, par une transition inattendue, sur les pierres précieuses, il raconta l'histoire des diamants qu'il avait vendus, et fit la chronique de quelques dames auxquelles ces bijoux avaient appartenu.

Il exposa copieusement que le diamant se compose de lames que l'on peut enlever successivement; qu'il y en a de toutes couleurs; que les plus communs sont blancs, que les plus beaux sont noirs et nous viennent de l'Inde.

Il savait, bien entendu, non-seulement le

prix, mais le poids des plus célèbres diamants, depuis celui de l'empereur de Russie, qui pèse 106 carats, jusqu'à celui du roi de Portugal, qui pèse 1,610 carats et vaut cinq millions, tandis que la couronne de France ne peut montrer qu'un méchant diamant de 136 carats, dont on ne tirerait pas plus de un million deux cent mille francs.

Cette conversation ne plaisait guère à Laure, qui essayait de parler d'autre chose; mais M. Bezuché ne s'arrêtait pas pour si peu.

« A propos, dit Simon, dans l'intention de venir en aide à sa femme, montre donc à M. Bezuché les boutons de diamants que ton oncle t'a donnés; voilà un connaisseur qui pourra t'en faire compliment. »

Laure, se tournant d'un autre côté, comme si elle avait à parler à son voisin, paraissait ne rien entendre.

« Non, dit avec modestie l'oncle Leblanc, c'est trop peu de chose; ne parlez donc pas de cela à un amateur : *c'est du strass;* seulement, c'est très-bien imité. »

La plaisanterie, qui était bien dans les habitudes de M. Leblanc, fut acceptée comme telle par les convives, mais elle était affreuse pour Laure seule.

« Oui, vraiment, du strass! dit Simon avec son expansion accoutumée; ce sont les plus beaux diamants du monde; et l'autre jour, à l'Opéra Comique, ils faisaient un effet merveilleux; montre-les donc, Laure.

— Mon ami, reprit Laure avec une indifférence affectée, je ne sais trop où ils sont; nous en parlerons plus tard. »

Simon s'était levé et avait été les chercher dans la chambre du premier. Il revint

triomphant, et mit l'écrin dans les mains de M. Bezuché.

« Voyez un peu, monsieur l'expert, disait-il gaiement, à combien? — A trois mille francs, il y a marchand.

— Monsieur Bezuché! s'écria Laure, en fixant sur lui un regard expressif qui était presque un ordre, — faites attention, n'allez pas déprécier mes diamants. Vous m'entendez? ajouta-t-elle lentement avec une intention marquée.

— Je m'en garderai bien, dit M. Bezuché en la regardant attentivement; puis il baissa les yeux sur l'écrin qui était devant lui. Ce ne sont pas..., reprit-il. — Laure l'interrompit et demanda à voir la boîte. — Ce ne sont pas, continua doctoralement M. Bezuché en retenant l'écrin, non, ce ne sont pas des diamants de l'Inde, mais

ce sont de jolis diamants du Brésil, d'une eau irréprochable, et fort bien choisis; ils font honneur au bon goût de M. Leblanc. Il est vrai qu'on en fait en strass qui ont à peu près la même apparence, car on veut tout imiter de nos jours; mais un connaisseur ne s'y laisse pas prendre. Il est fâcheux seulement qu'une main maladroite ait faussé la monture. —Vous voyez, belle dame, ajouta-t-il en passant l'écrin à madame Simon très-confuse, vous voyez que je rends justice à vos diamants comme à vos yeux, qui sont, si M. Simon me permet de le dire, de véritables diamants noirs.

— Ce compliment n'a plus cours, mon bon monsieur Bezuché, dit Simon venant au secours de sa femme fort intimidée, mais on vous le passe pour cette fois, comme à un amateur d'antiquités. »

Après dîner, on se promena dans le parc en miniature ; l'oncle Leblanc avait pris le bras de sa nièce, et lui racontait les splendeurs de ses cultures et les hauts faits de ses pigeons ramiers, les plus forts coureurs de la Société des pigeons voyageurs, qui lui avaient fait gagner le premier prix au grand concours des Pigeons de Namur.

Car c'est une grâce d'état que cet amour passionné que les désœuvrés prodiguent à des objets insignifiants, puisant ainsi dans des occupations inutiles des jouissances incomprises et des inquiétudes qui sont le sel de la vie. Ainsi M. Leblanc, nous l'avons dit, aimait sa nièce au même degré qu'il aimait son fils Cinéas, l'espérance de la dynastie des Leblanc, mais on ne sait si un couple de pigeons huppés ne faisait pas un peu concurrence à ses affections de famille.

Cinéas, se mêlant timidement à la conversation, essayait de dire de jolies choses sur la fidélité des colombes ; mais Laure, qui d'ordinaire venait à son secours et l'aidait par charité à finir ses phrases, le laissa, cette fois, se perdre dans la fable des *deux Pigeons* dont il aurait voulu citer les plus jolis vers.

Madame François Simon était trop préoccupée de l'incident du dîner et de l'expertise de ses diamants par le commissaire-priseur. Elle était persuadée que son secret ne lui appartenait plus. La pitié de M. Bezuché, qu'elle avait provoquée, loin de lui inspirer de la reconnaissance, lui était à charge, car elle croyait remarquer en lui les prétentions d'un vieux fat qui s'était trouvé en rapport avec toute sorte de monde, qui était capable de se prévaloir de sa générosité et de spéculer sur sa discrétion.

VII

CONSÉQUENCES

Quand l'esprit est préoccupé d'une idée fixe, l'imagination se charge de donner de la gravité aux faits les plus insignifiants ; la nuit se fait autour de l'intelligence ; mille fantômes se dressent dans l'ombre; la raison est vaincue.

Laure ne pouvait plus envisager de sang-froid la position qu'elle s'était faite par son

imprudence ; elle se croyait exposée aux plus grands embarras. Ce fut bien autre chose quand elle vit arriver M. Bezuché, qui, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu et de l'attention qu'on avait prêtée à son érudition de commissaire-priseur, venait simplement faire sa visite de digestion avec une galanterie un peu surannée.

Laure interprétait à contre-temps tout ce qu'il disait ; elle attribuait le moindre compliment qu'il lui adressait avec une politesse banale au droit qu'elle lui supposait d'être impertinent, comme confident d'un secret dont elle aurait à rougir ; elle voyait dans l'inoffensif antiquaire un spéculateur qui voulait être indemnisé de sa générosité.

Ce que c'est que la conscience ! Elle commençait à prévoir qu'elle ne pourrait porter longtemps devant son mari le poids de sa

dissimulation; mais quand on est entré dans la voie du mensonge, on en sort rarement par la belle porte; l'issue d'une complète franchise lui était en effet fermée, puisque son seul but avait été de ménager la sensibilité de Simon le Franc en lui cachant la faute de son frère.

M. Bezuché revint quelques jours après avec un gros bouquet de violettes de Parme, dont le sens, suivant le langage des fleurs, signifie confidence et mystère. Il invita M. et madame Simon à visiter sa collection d'antiquités et à passer la journée dans son castel gothique d'Auteuil.

Simon accepta avec empressement, mais Laure s'excusa et dit froidement qu'elle ne savait si sa santé lui permettrait de sortir.

Quand M. Bezuché se fut retiré en déclarant que les roses commençaient à renaître

parmi les lis, que madame François Simon avait toute l'apparence de la plus fraîche santé, et qu'elle serait certainement en état de lui accorder la faveur qu'il sollicitait, Simon demanda gaiement à sa femme pourquoi elle accueillait ce bon M. Bezuché avec tant de froideur.

« C'est peut-être que sa compagnie ne me plaît pas, dit Laure en repoussant le bouquet de violettes qui était resté près d'elle sur le banc du jardin.

— Raconte-moi donc, ma chère, ce qu'a fait ce félon chevalier, et donne-moi ma bonne lame de Tolède ; j'irai faire le siége de son castel.

— Écoute, mon ami, dit gravement Laure, c'est une chose sérieuse, et, quoi qu'il en puisse arriver, je ne garderai pas plus longtemps ce secret.

— Quel est donc ce secret redou...table? dit Simon en parodiant Robert le Diable, car il ne voulait pas prendre la chose au sérieux.

— Me promettez-vous, reprit Laure, d'avoir confiance en moi? Me connaissez-vous assez pour savoir que je n'ai pu avoir une intention coupable, que je n'ai fait qu'une action juste, désintéressée, et dont vous m'aurez peut-être plus tard quelque obligation?

— Quel début! dit Simon avec surprise, qu'est-ce que cela, et où veux-tu en venir?

— Si j'ai disposé d'un objet qui m'appartient, continua Laure, croirez-vous que j'ai agi légèrement, ou bien avez-vous assez de foi dans mon amitié pour attendre le moment où je pourrai vous expliquer mes motifs? »

Laure était découragée; elle espérait pres-

que que ce besoin d'argent ferait soupçonner à Simon que la traite sur Bordeaux n'était pas payée, ce qui lui aurait épargné toute autre dissimulation. Mais il n'en fut rien, Simon était bien tranquille, il se borna à répondre :

« Ce n'est que cela? Quel ton grave pour si peu de chose! Tu sais, chère amie, que je me laisserais conduire par toi les yeux fermés, si je n'aimais mieux les tenir tout grands ouverts pour voir ta douce figure. Tu es la maîtresse de ce qui est à toi, et plus encore de ce qui m'appartient. J'aime bien ce chalet où nous avons été si heureux, et ces arbres que nous avons vus grandir, et ces lianes qui descendent jusqu'à nous ; si tu veux les vendre, je te suivrai. » — Ici, une citation poétique lui parut tout à fait de circonstance :

« Moi je suis votre esclave, écoutez;
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous... »

Il continuait à déclamer la magnifique tirade que sa mémoire empruntait à *Hernani*, car la poésie lui tenait au cœur ; mais Laure l'interrompit.

« Je sais comme vous êtes bon, mon ami, lui dit-elle un peu rassurée. Je puis donc vous faire une confidence que j'aurais voulu ajourner.

— Je sais déjà, dit Simon en prenant la main de sa femme, qu'il ne peut s'agir que d'une bonne action.

— Eh bien ! puisque vous me promettez de ne pas me gronder, — j'ai vendu les diamants de mes boucles d'oreilles.

— Vos diamants ! s'écria Simon, au comble de la surprise, et que voulez-vous faire de tant d'argent?

— C'est mon secret ; ne m'avez-vous pas promis d'avoir confiance ? Avez-vous déjà oublié que vous voulez vous laisser conduire les yeux fermés ?

— Mais ces diamants sont d'un certain prix. Avez-vous donc joué à la Bourse comme quelques-unes de vos amies ?

— C'est un interrogatoire, je l'avais prévu. Mais, — sans jouer à la Bourse, — on peut... »

Laure souffrait de se voir ainsi soupçonnée, elle qui s'était dévouée ; elle ne savait trop que dire ; elle tenait par contenance le journal du soir, où ses yeux tombèrent sur le cours des obligations des chemins de fer.

« Sans jouer à la Bourse, reprit-elle, on peut bien acheter — des obligations ; vous m'avez donné l'exemple ; au moins on n'a

pas de l'argent qui dort; et de faux diamants me font juste autant d'effet et de plaisir que des parures d'un grand prix.

— Et quel rapport y a-t-il, s'il vous plaît, Laure, entre cette confidence et le froid accueil que vous faites à M. Bezuché?

— Il faut vous le dire, vous ne devinez pas encore? Eh bien! votre antiquaire a déclaré qu'ils étaient vrais, sachant certainement qu'ils étaient faux. Ne le voyez-vous pas à son air triomphant? Il est persuadé que je suis en faute et qu'il me fait grâce. Mais je lui dirai, au premier jour, que je n'ai pas besoin de sa générosité, et que vous savez tout.

— J'en sais, en effet, plus que je n'en voudrais savoir pour mon repos et pour le vôtre, dit tristement Simon. C'est donc M. Bezuché qui vous les a achetés? La ques-

tion d'argent est bien secondaire pour moi, Laure; mais ce qui m'afflige, c'est votre dissimulation. Avez-vous donc pu penser et agir sans avoir eu besoin de me consulter? Et bien plus, vous avez eu besoin de vous cacher de moi, de votre meilleur ami. Vous n'avez pu le faire sans souffrir; je sais maintenant la cause de l'altération que je remarquais dans votre santé. Mais vous avez eu recours, sans doute, à quelque confident, car vous n'avez pu faire toute seule cette entreprise financière, vous, si simple, si désintéressée; je n'y comprends rien.

— Vous me comprendrez plus tard, dit Laure, et peut-être vous me demanderez pardon.

— Je ne sais pas deviner les énigmes; mais peut-on savoir au moins combien d'obligations on vous a données pour ces diamants,

souvenir de famille qui vous venait d'un si bon ami?

— C'est facile à calculer, répondit Laure en consultant le journal. J'ai eu — onze obligations. — Est-ce qu'il faut vous les faire voir?

— C'est bien dur ce que vous me dites, Laure; je ne vous demandais pas votre secret, vous auriez pu me tromper longtemps.

— Ce n'est pas généreux ce que vous me dites, François; vous le saurez un jour. »

Les époux que nous avons vus si unis se retirèrent, chacun de leur côté, le cœur gros et assez mécontents l'un de l'autre.

VIII

COMPLICATION

Le lendemain, la matinée était radieuse; le chalet, recevant les rayons obliques du soleil levant, était couvert de paillettes d'or, chaque grain de sable rouge mouillé de rosée brillait comme une escarboucle; les traînées de vigne folle s'enroulaient en arabesques autour des pilastres, et toutes les fleurs avec leurs grands yeux ouverts semblaient

regarder le chalet, où dormaient sans doute encore les deux époux.

Mais les poëtes, qui font si souvent intervenir la nature comme une harmonie qui accompagne les sentiments de leurs personnages imaginaires; ceux qui ont toujours un rayon de soleil en réserve pour une scène riante, et une tempête dans la coulisse pour les aventures lugubres, les poëtes inventifs et menteurs auraient été, cette fois, en défaut : les oiseaux chantaient, la nature souriait, les époux pleuraient chacun de leur côté.

Simon, peut-être pour la première fois, était parti de bonne heure, sans prendre son petit café dans la salle à manger aux lambris de sapin, sans serrer la main de sa femme, sans dire au revoir ; les natures calmes savent se tenir sur la réserve, mais les

caractères exagérés et démonstratifs sont quelquefois inégaux et boudeurs.

Laure, laissée à elle-même, fut d'abord bien fâchée contre Simon, car elle se savait bien innocente; mais elle lui pardonna bientôt, parce qu'il était malheureux. Elle n'eut pas le courage de s'asseoir à cette table où elle présidait ordinairement au premier déjeuner de son mari.

Il y avait à la maison un chat blanc qu'on appelait Hermine; il était, le matin, le commensal du jeune ménage. Tout surpris du changement survenu dans les habitudes de la maison, il essaya de rappeler à sa jeune maîtresse qu'elle n'avait pas déjeuné, ce qui lui portait à lui-même un véritable préjudice. Il n'obtint pas une réponse satisfaisante, et il descendit au sous-sol porter ses plaintes à la cuisine.

La jeune femme avait bien autre chose à penser; elle voyait maintenant jusqu'où l'avait conduite un premier mensonge. M. Léopardi lui avait bien dit qu'elle ne pourrait soutenir longtemps son artifice, et qu'elle-même se trahirait; et, par une blâmable capitulation de conscience, elle se disait qu'elle aurait peut-être mieux fait de ne rien avouer à son mari, et d'accepter l'invitation de M. Bezuché.

Il fallait qu'elle trouvât sur sa bonne mine onze obligations de chemin de fer. Elle avait presque envie de retourner chez l'obligeant M. Léopardi, de lui raconter les tristes conséquences de la substitution des diamants, et de le prier de s'intéresser encore à sa position difficile, lorsqu'on lui annonça la visite de son oncle Leblanc.

Elle s'avança pour le recevoir, et, comme

un nageur épuisé qui cherche à se suspendre à une branche de saule, elle s'attacha au bras de son oncle. Elle voulait entrevoir, dans cette visite inattendue, le présage d'un heureux dénoûment.

IX

UN BAILLEUR DE FONDS

Cet excellent M. Leblanc était, comme à l'ordinaire, d'humeur joviale. Il fallait toujours qu'il apportât quelque chose. Cinéas était cette fois porteur d'une cage qui contenait deux magnifiques pigeons bleuâtres, à l'œil vif entouré d'un cercle de feu, qui étaient bien les plus belles créatures de la gent pigeonnière décrite et peinte par Tem-

minck, dans son *Histoire naturelle des Pigeons.*

« Comme vous êtes matinal, mon bon oncle, dit Laure; mais vous arrivez toujours à propos, et plus encore aujourd'hui, car j'ai besoin de vous.

— Est-ce que j'ai le temps de me reposer? reprit M. Leblanc. Je ne suis plus jeune et je suis riche; si j'étais malheureux, je tâcherais de dormir pour oublier ma peine; mais je n'ai pas trop de temps pour vous voir, pour vous aimer, pour m'occuper de vous et de mes pigeons et de mes cultures. — Mais comme nous avons les yeux rouges, mon enfant! est-ce que nous avons mal dormi? Tenez, petite, je vous apporte deux belles colombes pour étrenner votre pigeonnier qui est encore vide. Ne vous hâtez pas de les laisser sortir de leur cage; il faut

les apprivoiser et les accoutumer à vous, sans quoi elles seront bientôt retournées dans leur manoir de Saint-Cloud : ce sont bien les plus intrépides voiliers aériens ; rien ne les arrêterait, sinon une balle de fusil, mais elles se tiennent à distance.— Élève donc la cage, Cinéas, pour que ta cousine puisse mieux les voir. »

Cinéas mit un genou en terre et posa la grande cage en équilibre sur son autre genou, regardant Laure beaucoup plus que les pigeons qu'il connaissait suffisamment.

« Qu'en dis-tu, mon enfant ? ajouta M. Leblanc avec satisfaction ; as-tu jamais vu un plus joli couple ?

— Ils sont trop beaux, mon oncle, répondit Laure avec indifférence, et Simon sera bien heureux de les avoir; mais aujourd'hui, pardonnez-moi, je suis préoccupée,

j'ai de grandes affaires en tête, et je ne sais trop comment j'en sortirai.

— Toi, pauvre enfant, des affaires? Est-ce qu'une petite créature comme toi doit penser à autre chose qu'à être heureuse, qu'à cueillir des fleurs, qu'à aimer son mari? Des affaires! C'est bon pour nous autres; à vous le plaisir, à vous les douces fleurs de la vie.

— Non; il me faut encore des valeurs.

— Des valeurs! Oh! enfants que vous êtes! enfants prodigues d'un bien dont vous ne connaissez pas la valeur! N'avez-vous pas tout ce qui vaut quelque chose : la beauté, la jeunesse, la santé, l'innocence, l'amour? Croyez-moi, l'or est une chimère (jeu de mots à part).

— Eh bien, reprit Laure en prenant la main de son oncle avec vivacité; mais elle s'arrêta, et, se tournant vers Cinéas qui était

resté dans la même position, la cage sur son genou : — Pardon, Cinéas, lui dit-elle doucement, auriez-vous la bonté de porter ces jolies bêtes au fond du jardin, dans le colombier ; prenez garde à l'échelle.

— Et surtout prends garde à la cage, ajouta M. Leblanc, et donne-leur à manger. »

Quand elle fut seule avec son oncle, elle reprit sur un ton de confidence

« Écoutez un grand secret ; vous me promettez de n'en rien dire :

— Cela s'entend ; le secret d'une charmante enfant comme toi vaut bien la promesse d'une discrétion ; tu peux me demander tout ce que tu voudras.

— Comme cela se trouve ! J'ai besoin de onze obligations de chemin de fer.

— Comment dis-tu ? je n'ai pas bien entendu.

— Je dis qu'il me faut, tout de suite, onze obligations, ou je suis une femme perdue.

— O temps! ô mœurs! s'écria M. Leblanc avec indignation, en quittant le bras de sa nièce et en s'asseyant sur un banc rustique, — nous sommes en pleine rue Quincampoix, en vraie Régence! — Des jeunes femmes! des enfants! se mêler à ces tripotages, au lieu de vivre, au lieu d'aimer, au lieu de s'occuper de musique, de peinture, de littérature, d'horticulture, et de toutes les cultures possibles, y compris celle de leur esprit! — Les voilà bien! ne rien voir, ne rien sentir, ne rien aimer, et jouer à la Bourse! — Ainsi, tu as vendu à terme et tu ne peux livrer?... C'est bien cela... eh bien, tu iras loin!... Et Simon, que dit-il de cela? est-il ton complice?... Mais parle donc, malheureuse!

— Simon ne sait rien, mon petit oncle, dit Laure très-confuse, et il ne faut rien lui dire. Vous me l'avez promis.

— Je ne suis pas ton petit oncle et je ne t'ai rien promis ; je ne t'ai pas promis de t'aider à ruiner ton mari. Est-ce que tu as compté sur moi, par hasard?

— D'abord, mon oncle, vous ai-je jamais trompé? Ne suis-je donc plus digne de votre amitié?

— Pourquoi as-tu perdu ton argent? est-ce que cela me regarde?

— Je vous assure que je n'ai pas joué et que je ne dois rien à personne. Si j'ai besoin de ces onze actions....

— Bon! ce sont des actions maintenant. C'est de mieux en mieux.

— Non... de ces onze obligations, veux-je dire; et s i c'est à vous que je les demande,

mon bon oncle, c'est que vous êtes mon meilleur ami; mais je vous les rendrai. Voulez-vous un reçu?

—Un reçu? c'est bientôt dit! « Voilà mon reçu, donnez-moi mes onze obligations et nous sommes quittes... » C'est parfait!... Et devriez-vous seulement savoir faire un reçu, mademoiselle? »

Quand M. Leblanc appelait sa nièce mademoiselle, c'était chez lui le signe d'une vive indignation.

« Mon oncle, vous pouvez me refuser, reprit humblement Laure; mais puisque vous ne connaissez pas les motifs qui me font agir, pourquoi me traiter si durement? N'en parlons plus; je chercherai d'un autre côté. »

Et elle mettait sa main sur ses yeux.

« Ma cousine, dit à voix basse Cinéas qui s'était rapproché, et qui ne savait de quoi il

s'agissait, ne pleurez pas ! Si je pouvais vous aider en quelque chose ?

— Cinéas, dit sévèrement M. Leblanc en l'apercevant, veuillez vous mêler de ce qui vous regarde. Avez-vous seulement donné à boire aux pigeons? »

Cinéas retourna à pas lents vers le colombier, en jetant à sa belle cousine un regard de compassion.

M. Leblanc faisait le méchant, mais il était déjà ébranlé par les larmes de sa nièce, à laquelle il ne savait rien refuser, et il se reprochait sa dureté.

« Voyons, dit-il quand ils furent seuls, tu tiens à me faire passer pour un imbécile, à me faire interdire, et je l'aurai bien mérité quand je serai le bailleur de fonds d'une petite folle qui ne veut seulement pas dire ce qu'elle fera de ces valeurs... Tu les auras tes

onze obligations, petite malheureuse! Es-tu contente de moi? suis-je assez Géronte? un oncle de comédie? Mais il ne faut plus pleurer; il faut me donner une bonne poignée de main tout de suite et me faire une bonne figure; que j'en aie au moins pour mon argent. »

Laure lui tendit la main et essaya de sourire.

« Oui, dit-elle, j'étais bien malheureuse, et vous me sauvez, mon bon oncle. Et quand me les donnerez-vous? non, me les prêterez-vous, dites?

— Mais il me faut le temps; je n'ai pas de ces méchantes valeurs en portefeuille; et puis je fais mes foins. Tu me donneras bien quelques jours, puisque tu peux y compter?

— Et s'il me les fallait tout de suite?

— Tu es bien pressée. C'est aujourd'hui

mardi ; tu les auras la semaine prochaine. — Est-ce trop tard ? — Écoute ; si tu en avais absolument besoin, tu lâcherais un des pigeons avec un billet ; je ne tarderais pas à recevoir ton message, et le jour même je m'en occuperais.

— Mon petit oncle, dit Laure en lui serrant la main, je m'arrangerai bien pour vous les rendre, vous verrez ; vous saurez un jour que vous avez obligé une honnête femme, et vous aimerez toujours votre petite Laure.

— Oui, dit M. Leblanc qui aimait l'esprit vulgaire des jeux de mots, il faut passer quelque chose à un si brave homme, oui, tu m'en auras bien de l'obligation — *de chemin de fer*. Mais ne t'y accoutume pas, ajouta-t-il, ou je dirai tout à Simon.

— Je ne le ferai plus jamais, » dit Laure,

comme une petite fille qu'on a grondée.

M. Leblanc et Cinéas prirent congé de Laure, qu'ils laissèrent plus tranquille et toute disposée à faire les avances et les frais d'un raccommodement avec son mari qu'elle se reprochait bien d'avoir tourmenté par ses confidences.

X

RACCOMMODEMENT

La Rochefoucauld, auquel on a reproché de ne pas croire à grand'chose en fait de sentiment, a pourtant écrit dans ses Maximes : « Il n'y a pas de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas. »

Simon, qui était poëte et amoureux, ne pouvait avoir une longue rancune, et se re-

prochait bien son départ précipité. Il passa une triste journée à son bureau, oublia de déjeuner, ne se livra pas à la moindre composition poétique, et les affaires ministérielles n'en allèrent pas mieux, car il ne rêvait que diamants et obligations de chemins de fer, et trouvait toujours ces mots au bout de sa plume en écrivant un long rapport sur l'assistance publique.

Ce qui le tourmentait, c'était de ne pas savoir quelle était la personne officieuse qui avait prêté son entremise pour la vente des diamants et l'achat des obligations. Il était bien évident à ses yeux que Laure n'était pas de force pour cette entreprise, et que ce ne pouvait être l'oncle Leblanc, celui-là même qui avait donné les diamants.

La jalousie (car il y avait dans son fait un peu de jalousie) rend si injuste et si aveugle,

que ses soupçons se portèrent sur l'inoffensif Cinéas, le blond, sentimental et silencieux admirateur de Laure. Il se promit de l'observer et de se débarrasser à la première occasion du jeune bachelier que sa femme, en cela bien innocente, traitait, selon lui, avec trop de familiarité.

Enfin Simon aimait Laure ; tout est dans ce mot : cela veut dire qu'il l'estimait et la respectait. Il plaidait pour elle au fond de son cœur, et, allant au delà de ce que la froide raison lui aurait dicté, il se disait avec une indulgence irréfléchie qu'après tout elle n'avait fait que disposer de ce qui lui appartenait, qu'il y a loin d'une légèreté à une faute, qu'en femme sérieuse elle préférait des valeurs productrices à l'éclat d'un luxe inutile. Un peu plus, c'est lui qui se serait trouvé coupable. Il revenait par le

train de cinq heures pour demander pardon.

Laure, qui était dans les mêmes dispositions et qui craignait la froideur de la première entrevue, se décida à aller simplement au-devant de son mari à la gare du chemin de fer; c'étaient deux cœurs, au fond tous deux irréprochables, qui volaient au-devant l'un de l'autre.

Simon fut reconnaissant de la démarche de Laure.

« Merci, lui dit-il en lui offrant le bras avec empressement.

— Merci, » répondit-elle tout bas, en pressant le bras qu'il lui offrait.

Tout était réparé. La soirée fut douce et calme, malgré les silences causés quelquefois par les réticences des époux.

« J'ai été méchant, disait Simon; j'en ai été bien puni. J'ai passé une malheureuse

journée. Vous me pardonnez, Laure? ajouta-t-il en lui prenant la main.

— Vous oubliez que c'est vous qui avez à me pardonner, mon ami. Je n'aurais peut-être qu'un mot à dire pour que vous me donniez l'absolution ; mais je suis trop heureuse de la recevoir de votre confiance.

— Non-seulement j'ai confiance en toi, reprit Simon avec plus de sérénité, mais j'aurai peut-être un service à te demander. Ce sera la meilleure manière d'obtenir mon pardon.

— Quel bonheur ! dis-moi tout de suite, François, quel service je peux te rendre, moi, qui ne suis bonne à rien.

— Tu le sauras plus tard, une lettre que j'ai... non, une circonstance qui se présente m'obligera peut-être à avoir recours à toi, mais pour quelques jours seulement. Tiens

toujours à ma disposition les valeurs que, par un bon hasard, tu as maintenant en portefeuille, puisque te voilà dans les affaires. Comment me trouves-tu? mon enfant; j'espère que je demande grâce; t'ai-je assez grondée d'avoir fait argent de tes diamants, car les obligations, c'est au besoin de l'argent comptant, et, après tout, c'est peut-être moi qui en profiterai et qui serai ton obligé.

— C'est bien aimable de ta part, » dit Laure toute pensive, car elle ne tenait pas encore ses valeurs.

Voilà un raccommodement qui pourrait bien ne rien raccommoder, et qui, en cela, ressemblerait à beaucoup d'autres.

XI

TRAGÉDIE

Les événements les plus simples prennent de la gravité aussitôt qu'on sort de la ligne de la droiture et de la franchise, même avec les intentions les plus pures; et tout devient un nouveau péril. Nous sommes obligé de revenir sur cette idée qui s'est présentée plus d'une fois dans le cours de cette histoire d'hier. Laure, en croyant agir avec habileté,

était parvenue à se compromettre avec tout le monde, et n'en était pas plus avancée.

Elle reconnaissait maintenant qu'elle aurait dû simplement refuser les fausses pierres de M. Léopardi, et ensuite ne pas influencer d'un regard suppliant M. Bezuché pour qu'il ne la trahît pas, ou enfin que, entrée dans cette voie, elle aurait dû avoir jusqu'au bout le courage de sa dissimulation.

Son invention de valeurs de chemins de fer ne lui avait pas mieux réussi. La générosité de son oncle qu'elle avait eu tant de peine à attendrir ne la tirait pas d'embarras, puisqu'elle avait promis de tenir à la disposition de son mari des valeurs fictives qu'elle n'avait pas encore entre les mains.

Il fallait cependant les obtenir sans retard, ces malheureuses obligations, pour

être prête à les montrer à tout événement.

Elle avait eu tout le temps de songer à cela pendant la nuit ; et se souvenant à propos du messager rapide qui était à ses ordres, elle se leva de bonne heure, et elle écrivit à la hâte quelques lignes à son oncle.

Simon, de son côté, était levé et habillé depuis longtemps, et, en faisant un tour dans le jardin, en passant près du colombier, il avait entendu le roucoulement des pigeons. Il avait demandé au jardinier quels étaient ces nouveaux habitants.

« Ça, monsieur François ? dit le vieux jardinier qui, dans *son* jardin, avait son franc-parler, c'est les colombes que M. Cinéas a apportées hier à madame ; nous n'avions pas encore assez de bêtes ici ; c'est tout comme le jardin de la *climatation*.

— M. Cinéas ; il est donc venu hier ?

— Oh ! il n'a pas encore beaucoup d'idées, M. Cinéas ; mais en voilà un qui aime bien votre femme, par exemple ; on ne peut pas lui ôter ça. Après ça, ajouta-t-il en se rapprochant de Simon et en lui poussant le coude avec familiarité, c'est bien innocent, ce pauvre petit; ça s'est connu tout jeune. — Quand j'étais chez M. Leblanc, moi qui vous parle, monsieur François, je les ai vus jouer ensemble comme deux chérubins. Ils n'étaient pas plus hauts que ça. Et comme elle le faisait marcher le petit Cinéas ! Moi, j'ai toujours dit que ce serait une maîtresse-femme, cette petite madame Simon, et jolie au possible ! Vous êtes bien malheureux, oui, on va vous plaindre tout à l'heure, ajouta-t-il en riant d'un gros rire et en reprenant son ouvrage.

— Toujours Cinéas ! dit Simon en s'éloi-

gnant et en faisant un signe d'adieu au jardinier. Il entra dans la chambre de sa femme au moment où elle pliait avec soin un petit papier.

— Suis-je de trop? » demanda-t-il en hésitant.

Elle alla au-devant de lui en lui tendant la main, et, en même temps, elle dissimulait son billet dans la poche de son peignoir. Après quelques mots échangés sur le temps qu'il faisait, ils déjeunèrent dans la salle à manger, où le déjeuner fut court et assez silencieux.

« As-tu quelque chose pour la poste? dit négligemment Simon en prenant son chapeau.

— Non, merci, mon ami, répondit-elle. J'écrivais une note de dépenses, tu sais, on oublie toujours quelque chose. — Encore

un mensonge! pensait-elle, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux; je n'en sortirai pas! »

Simon, prenant son grand portefeuille, s'éloigna en songeant aux colombes dont Laure ne lui avait pas parlé, au bachelier Cinéas qui avait apporté les colombes, au petit billet que Laure avait caché maladroitement, et qu'elle avait déclaré être une note de dépenses.

Il suivit d'abord la rue qui conduit tout droit au chemin de fer; mais, de plus en plus préoccupé de ce qu'il avait vu et entendu, il se ravisa, et, tournant la première ruelle à gauche, il regagna le mur extérieur du jardin, il ouvrit une porte de communication donnant sur quelques champs qui subsistent encore dans cette campagne morcelée.

Il se trouva alors dans une sorte de hangar surmonté d'un pavillon qu'on décorait du nom de kiosque, d'où il s'amusait quelquefois à effrayer d'un coup de fusil, le plus souvent inoffensif, les moineaux qui venaient picorer dans ses cerisiers. Il se tint en observation, aussi agité que s'il eût commis une mauvaise action.

La présence de Laure, qui parut dans le jardin, éveilla toute sa curiosité ; elle avait l'air inquiet et préoccupé. Le jardinier était allé déjeuner; elle envoya la bonne en commission, et, s'étant assurée qu'elle était bien seule, elle tira de son corsage un billet et un cordonnet de soie.

Simon, du fond de sa retraite à demi masquée par un clair feuillage, suivait tous ses mouvements.

« Ceci devient grave, se dit-il avec terreur;

où sont déjà toutes ses promesses de franchise et de sincérité? elle me trompe encore! »

Laure entra en hésitant dans le pigeonnier, et, quelques instants après, Simon vit sortir d'une des ouvertures un pigeon qui portait un petit paquet suspendu à un fil.

« Ce serait trop fort, pensa Simon, de voir passer le billet qu'on n'a pas voulu me confier pour la poste, et de ne pas l'arrêter en chemin. »

Cette réflexion ne dura pas le quart d'une seconde; il ajusta l'oiseau, qui s'élevait en tournoyant pour chercher la direction qu'il devait prendre, et, bien que Simon fût aussi maladroit tireur que peut l'être un employé de ministère, il était si troublé, que, le hasard aidant, il tira juste. L'oiseau fut touché et trébucha.

Simon laissa tomber son arme en entendant un cri partir du colombier; il renonça à faire suivre ce coup d'État d'une explication; cet effort avait épuisé ses forces. Il sortit par la petite porte en oubliant son portefeuille de ministre, et il erra dans la campagne comme un criminel qui a fait un mauvais coup.

Cependant le pigeon, qui n'avait été que faiblement atteint, après quelques culbutes, reprit son vol inégal et saccadé, puis, étendant ses grandes ailes, il s'éloigna dans la direction du bois de Boulogne en poussant des cris plaintifs.

XII

LA CHRONIQUE DU JOURNAL

Paix du ménage, sainte amitié, heureux jours, êtes-vous envolés sur l'aile du pigeon voyageur? reviendrez-vous un jour, ou avez-vous été à jamais détruits par l'arme meurtrière qui a arrêté dans sa course le pauvre messager? Quel contre-sens font maintenant ces rideaux roses aux fenêtres du gracieux chalet! Quel contraste avec les pensées de

ceux qui l'habitaient ensemble et qui sont maintenant séparés !

Simon n'est pas revenu ! Simon, dont la vie a été jusque-là si calme, si douce, si unie, n'a pu supporter un tel ébranlement, auquel rien ne l'avait préparé.

Qui lui eût dit qu'il serait jamais trompé par son unique et sincère amie; qu'il se cacherait comme un malfaiteur pour l'espionner et la surprendre; qu'il tirerait un coup de fusil sur un pigeon sortant des mains de sa chère Laure? Qui lui eût dit, surtout, qu'il oublierait un jour son grand portefeuille et qu'il manquerait à son bureau? C'était trop pour cette faible nature; il avait la tête perdue.

Il ne voulait pas reparaître avant d'être maître de lui. Il s'arrêta dans un café, à l'entrée du bois, et fit porter un billet à sa femme.

Il lui écrivait, sans entrer dans aucune explication, que ses affaires l'obligeaient à une courte absence, et qu'il reviendrait dans quelques jours. — Dans l'état de son esprit, il craignait la solitude ; après avoir fait l'inventaire de son porte-monnaie, qu'il trouva assez bien garni, il se décida à aller chercher quelque consolation au sein de sa famille qui habitait une petite ville de basse Normandie.

Laure était peut-être plus malheureuse encore; elle n'avait pas compris d'abord d'où venait le coup de feu qui l'avait tellement effrayée. Si elle n'eût vu tomber le pigeon, elle eût pu croire que c'était elle-même qui était frappée en pleine poitrine. Elle fut longtemps à se remettre de son émotion.

En errant dans le jardin, elle passa devant

la cabane dont la porte était ouverte. L'arme et le portefeuille qu'elle y trouva lui révélèrent toute la vérité. En recueillant ses idées, elle se rendit compte que Simon avait conçu des soupçons, qu'il s'était caché pour l'épier, et que par toutes les fausses combinaisons dans lesquelles elle s'était engagée, elle avait risqué de détruire peut-être pour toujours le repos et le bonheur de celui qu'elle voulait sauver.

Forte de son innocence, elle voulut reprendre courage. Elle resta longtemps assise sous un saule, au pied de la colonne brisée du mausolée artificiel, dont la pierre menteuse fut arrosée pour la première fois de véritables larmes.

Quand on lui apporta la lettre de son mari, elle l'aurait trouvé bien cruel si elle n'avait compris qu'il en avait presque perdu

l'esprit. Elle se hâta de partir pour Paris; elle demanda Simon au ministère; on ne l'avait pas vu. Elle se fit arrêter à un pied-à-terre qu'il avait conservé rue Belle-Chasse, elle apprit qu'il y était passé le matin et qu'il était aussitôt reparti, muni d'un sac de voyage.

Laure rentra épuisée et toute malade. Elle ne voulait rien révéler de ses inquiétudes à ceux qui la servaient, et, s'étant mise au lit, elle fut bientôt prise d'une forte fièvre.

C'est alors qu'elle prit la résolution de n'avoir plus la moindre pensée cachée pour son mari. Elle était tout à fait convertie à la vérité. Elle écrivait dans sa tête la lettre qu'elle voulait lui adresser pour expliquer sa conduite, et à réception de laquelle son mari n'aurait plus qu'à se jeter dans ses

bras et à demander pardon; mais où et comment lui faire passer cette lettre que, d'ailleurs, elle n'avait plus la force d'écrire? Elle pensa bien à faire appeler son oncle; mais la prudence lui disait d'attendre encore et de ne chercher aucun confident pour un malentendu dont l'éclaircissement n'était pas douteux et qui devait rester entre les époux.

Le mouvement, le changement de lieu rendirent à François Simon un peu de calme et de présence d'esprit, et lui firent comprendre ce qu'il y avait de cruel dans son départ précipité. En courant à grande vitesse sur le chemin de fer, il repassait dans sa mémoire toute la vie de sa chère Laure. Il n'y trouvait que raison, sagesse et dévouement. Il ne pouvait la croire coupable, et il résolut de ne pas faire part à sa famille des

inquiétudes et des chagrins qui l'avaient troublé.

Ses vieux parents, tout heureux de le revoir, voulaient le retenir; mais il leur annonça qu'il ne pouvait rester que quelques jours. Il allait écrire à Laure pour la rassurer et lui faire connaître sa résidence, lorsqu'un incident imprévu lui donna d'autres projets et hâta son retour.

Un de ces journaux qui font circuler chaque semaine jusqu'au fin fond des provinces l'esprit parisien et les nouvelles du jour, le *Monde illustré*, qu'on lisait religieusement au cercle de famille dans la petite ville de Valognes, contenait, dans sa chronique du 5 juillet 1862, le fait suivant qui donna lieu à toutes sortes de suppositions et fut très-remarqué et commenté par les curieux :

« Mercredi dernier, une société réunie

« dans un parc voisin du bois de Boulogne,
« a éprouvé une singulière surprise. Un pi-
« geon, blessé d'un coup de feu, s'est abattu
« dans le feuillage clair d'un pin d'Écosse,
« d'où on l'a dégagé avec une échelle. Or,
« ce pigeon expirant était un pigeon voya-
« geur qui portait en écharpe un cordonnet
« auquel tenait un pli de toile cirée. On s'est,
« comme vous pensez bien, empressé de
« détacher le message, qui contenait ce qui
« suit, copié séance tenante pour l'usage que
« nous en faisons :

« *Si les onze n'arrivent pas avant lundi,*
« *je suis perdue ; il faudra tout dire!*

« Nous espérons que le plomb qui a brisé
« la course du pauvre messager n'entraî-
« nera pas de nouveaux désastres, que cette
« feuille pourra remplacer le pigeon, et
« qu'à défaut de billet autographe l'impres-

« sion du mystérieux avis passera sous les « yeux d'un destinataire inconnu, et conju- « rera... quoi? on ne sait! Mais nous som- « mes cordialement pour l'arrivée des onze « avant lundi.

« Onze qui? onze quoi? pourquoi pas la « douzaine? Ne rions pas.— Un grand mal- « heur, un grand désespoir est peut-être « dans tout ceci : « *Perdue!* » au féminin, « faute de ces onze. Nous ne pouvons rien « de plus que de jeter l'appel dans le large « écho que voici. Puisse-t-il être entendu, « et puisse ensuite une lettre confidentielle « nous livrer le mot de cette énigme pour « prix du service rendu[1]. »

[1] L'inépuisable auteur des spirituelles causeries du *Monde illustré*, M. Jules Lecomte nous pardonnera de reproduire ces lignes pour l'intelligence de notre récit. Si nous n'avions été captivé par la lecture de son article du 5 juillet, nous n'aurions peut-être jamais publié la

Ce fut pour Simon une impression étrange que celle qu'il ressentit en entendant un lecteur bas-normand raconter à haute voix, dans la soirée de famille, avec l'accent prononcé du terroir, l'aventure dont il gardait le secret au fond de son cœur.

En cela, le bienveillant journaliste n'avait pas obtenu tout l'effet qu'il avait espéré. La nouvelle qu'il communiquait confidentiellement au monde entier n'était peut-être parvenue à M. Leblanc ni par le pigeon voyageur, ni par le journal, et c'était justement le mari, c'est-à-dire celui qui, en pareil cas, ne doit rien voir ni savoir, qui en prenait connaissance.

Au fond, les quelques mots de ce court message ne pouvaient être compromettants

légende du *Chalet d'Auteuil*, qui donne le mot demandé de cette énigme.

pour l'innocente Laure; ils laissaient voir seulement qu'elle était inquiète et malheureuse.

La bonté de Simon l'emporta sur tout ressentiment. Laure se disait *perdue*, perdue pour ne pouvoir lui prêter onze obligations; perdue à cause de la demande qu'il lui avait faite. Il ne put laisser plus longtemps sa femme dans cet abandon et cette anxiété. Il croyait à la puissance du cœur pour tout concilier; et, quittant à la hâte ses hôtes surpris d'une si prompte résolution, il remonta le soir même en chemin de fer.

Que bien, que mal il arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Il sonnait le lendemain matin à la porte du chalet d'Auteuil.

XIII

LE PARDON

Il y avait quatre jours que Simon était parti, quatre longs jours et quatre nuits plus longues encore que Laure attendait de ses nouvelles. Il ne connaissait pas les torts qu'elle pouvait avoir ; ils n'étaient peut-être qu'imaginaires, et sur un simple soupçon il avait eu la lâcheté de l'abandonner, sans même chercher à s'éclairer. Il la retrouvait

malade ; c'était lui maintenant qui avait sans doute à se faire pardonner.

Le jardinier lui avait remis à son entrée dans la maison une lettre qui venait d'arriver à son adresse. Dans son empressement, il ne l'avait pas même regardée ; il frappait discrètement à la porte de la chambre de sa femme, pour ne pas la troubler par une émotion trop vive ; il demanda s'il pouvait entrer. La bonne qui était près de sa maîtresse se retira en disant que madame était encore bien faible.

« Viens, François, dit Laure qui avait reconnu sa voix, viens, mon ami ; puisque te voilà, je suis guérie. Viens savoir que ta femme est digne de toi, qu'elle ne s'est cachée que pour te servir.

— Pardonne-moi, dit Simon, j'avais la tête perdue.

— Attends, reprit Laure en l'interrompant, je ne peux pas beaucoup parler, mon ami, je t'expliquerai tout quand je serai mieux ; mais regarde-moi, lis dans mes yeux et sur mon front si tu as quelque chose à me reprocher. — J'ai été bien imprudente, bien maladroite, j'en conviens, mais c'était à si bonne intention. — Tu m'as donc vue? Tu as vu que le pigeon emportait une lettre; et alors tu l'as tué ! Tu n'as pas cru à ma prétendue note de dépenses que j'ai cachée si maladroitement. Je suis devenue si menteuse depuis quelque temps ! Tu as douté de ta petite Laure, et je l'ai bien mérité. — Mais tu riras bien, va, mon ami, quand tu sauras toute cette histoire... »

Elle s'animait de plus en plus en parlant, et François la suppliait de s'arrêter.

« Ce que c'est que de mentir ! continua-

t-elle, vois-tu? C'est la cause de tout le malheur. Oh! jamais, non jamais plus je ne mentirai, — et mon oncle, que dira-t il quand il saura que tu tires des coups de fusil sur ses beaux pigeons? J'ai eu bien peur, va! — J'ai cru que c'était moi qui recevais le coup; mais je t'ai pardonné tout de suite. Je pensais que tu devais être si malheureux! Écoute bien, c'est la faute de mon oncle.

— Tu me diras tout cela plus tard, dit Simon effrayé de la volubilité de ses paroles; si tu dis un mot de plus, je vais partir encore.

— Oh! non, viens, j'ai tant de choses à te raconter, mon bon François; comme tu vas rire tout à l'heure! — On a bien raison de dire : les femmes ne devraient jamais se mêler d'affaires! Elles sont trop mal-

adroites; — comme me disait mon oncle : vous avez la musique, la littérature, l'horticulture et toutes les cultures. Oh ! il m'a bien parlé, va. »

Elle retomba épuisée, et elle voulait continuer.

« Calme-toi, pauvre petite, dit Simon en mettant la main sur cette petite bouche qui voulait parler toujours. — Je te crois, j'ai été un fou, un insensé. — Tout ce que tu as fait est bien fait. — Je ne veux rien entendre. Si tu me promets de ne rien dire de plus, je resterai là, près de toi, comme autrefois, tu sais. »

Elle lui fit signe, avec un bon sourire et des bons yeux reconnaissants, qu'elle consentait au silence qui lui était prescrit, et Simon, après avoir rajusté les oreillers de la malade et avoir donné quelques ordres dans

la maison, revint s'installer devant une table près de la fenêtre.

Simon, après avoir quelque temps considéré avec pitié sa femme qui paraissait assoupie, jeta les yeux sur la lettre qu'il avait reçue en entrant, et qu'il n'avait pas regardée. Il reconnut le timbre de Bordeaux et l'écriture de son frère; il ouvrit la lettre avec quelque curiosité, et lut ce qui suit :

« Mon cher frère,

« Tu auras reçu, il y a quelques jours, ma précédente lettre; tu as appris que, par une négligence déplorable, je me suis trompé, et j'ai remis les fonds de la traite que tu as tirée à mon ordre chez M. Y. Alvares, au lieu de *Alvares é hijos*. Que veux-tu? Tous ces banquiers espagnols s'appellent Alvares; c'est à n'y rien connaître. Si bien que la

malheureuse traite a été protestée, retournée, quoique l'argent fût là; et je te promettais de te l'envoyer dès que je pourrais obtenir une valeur sur Paris.

« J'ai le bonheur de remplir aujourd'hui ma promesse, ce qui ne m'arrive pas tous les jours; tu en sais quelque chose, mon bon François. Tu trouveras donc ci-joint une traite de trois mille deux cents francs, *acceptée* et échue sur Rothschild. C'est une signature qui vaut bien la mienne. Les deux cents francs en plus sont pour les intérêts et les frais, et pour acheter des fleurs, de ma part, à ma petite belle-sœur.

« Pardonne-moi encore cette fois, mon cher ami, et sois sûr que tu n'as pas obligé un ingrat. Me voici décidément en bonne voie et partant pour Saragosse où nous ferons mauvaise cuisine, mais où nous ga-

gnerons de l'argent. Avis à mes créanciers.

« A propos, on me demande un secrétaire d'administration ; les appointements sont confortables, et il n'y a pas beaucoup de besogne. On veut un jeune homme distingué, et on tient à un bachelier, chacun son goût. J'ai pensé tout de suite à l'aimable Cinéas, dont vous ne pouvez rien faire. Si vous voulez me l'envoyer, je me charge de le déniaiser, car il ne lui manque qu'un peu d'aplomb pour être un parfait gentilhomme. Vous savez que je suis devenu un sage ; avec un tel mentor vous pouvez être sans inquiétude. Prompte réponse à l'hôtel du *Chapeau rouge*.

« Adieu, mes chers amis, je me recommande encore à votre indulgence, et je vous embrasse de tout cœur.

« Raoul Simon. »

XIV

LE FOU RIRE

Laure dormait toujours. Simon réfléchissait au contenu de la lettre qu'il venait de recevoir. Cette lettre lui rappelait une circonstance qu'il avait tout à fait oubliée sous l'impression de ses troubles domestiques. C'est qu'il était sous le coup du retour d'une traite protestée qui aurait déjà dû lui être présentée au remboursement, et il tenait

dans sa main la traite échue sur Rothschild, qui le tirait d'inquiétude. C'était pour faire face à cette éventualité qu'il avait demandé à Laure de lui réserver les onze obligations qui avaient causé tant de malheurs.

« Pardon, mon ami, dit Laure en appelant son attention, viens un peu près de moi; j'ai encore un seul mot à te dire.

— Rien qu'un mot! dit Simon.

— Oui, vois-tu, il faut que je dise : c'est que je n'ai pas encore les obligations que je t'ai promises; mais tu sais, tu peux y compter, mon oncle me les a bien promises. Tu pourras en faire ce que tu voudras. J'aurais bien mieux fait de te le dire tout de suite; c'était pour les avoir plus tôt que j'ai écrit. Et le pauvre pigeon, c'est lui qui a été victime; moi, quand j'ai entendu le coup de fusil...

— Eh bien! te voilà encore? Tu m'avais promis de ne dire qu'un mot! Écoute-moi bien, chère enfant : chère petite, tout est arrangé. Je suis bien fâché de t'avoir demandé des valeurs que tu n'avais pas ; je t'ai bien tourmentée? Je destinais ces valeurs à un remboursement dont j'étais menacé. Ma traite sur Bordeaux n'a pas été payée. — Tu ne sais rien de tout cela, toi; je n'ai pas voulu t'en inquiéter, et voilà que mon frère m'envoie l'argent; je l'ai là dans ma main.

— Ah! la bonne plaisanterie, dit Laure en s'appuyant sur son coude et en riant bien fort. Mais c'est à moi cet argent-là. Je l'ai bien gagné. Il y a longtemps que je l'ai payée ta traite, chez M. Barilliet, huissier, rue des Trois-Bornes. Tu la trouveras là dans mon portefeuille avec le protêt. Ils

étaient tous là à me regarder dans l'étude. Ai-je eu assez de mal ce jour-là; et il ne fallait rien te dire; tu verras si je suis une vendeuse de diamants.

— Tais-toi, mon enfant, je comprends tout maintenant, disait Simon en tâchant d'arrêter ce flux de paroles.

— Laisse-moi te dire, reprit Laure, ce sera bientôt fait. Tu vas porter trois mille francs chez M. Léopardi, et il te rendra mes diamants. Tu vois si je les ai vendus, — tu vois? — Mais ce qu'il y a de plus comique, c'est M. Bezuché avec son expertise, tu sais. Je t'avais bien dit que tu rirais. »

Un éclat de rire l'interrompit au point qu'elle retomba sur son lit; cela dégénéra en crise nerveuse, et c'était une chose pénible à voir que ce rire involontaire, inextinguible, qui accusait plutôt la faiblesse et la

souffrance que le contentement et la gaieté.

Simon désespéré appela au secours. Une potion calmante donna enfin un peu de repos à la malade; elle finit par s'endormir. Son mari, plein d'inquiétude et de remords, passa la nuit dans sa chambre, sur un fauteuil, et l'entoura de soins affectueux, en se reprochant son ingratitude.

XV

UN BACHELIER

Il y a quelquefois dans la plus faible nature un germe de résolution et d'énergie qui se développe sous une impression douloureuse, comme l'étincelle jaillit de la pierre brisée par un choc.

Certes, Cinéas ne passera pas pour un héros de roman; c'est un garçon insignifiant qui n'a jamais su rien faire et qui n'a encore

vécu que de la vie contemplative. Les études qu'il a suivies avec un médiocre succès n'ont servi qu'à lui donner le dégoût des affaires de commerce et d'industrie, sans le mettre en état de tirer parti de ses incomplètes connaissances littéraires. C'est un de ces bacheliers comme nous en voyons surgir chaque année, de ces jeunes gens qui, n'étant encore qu'au péristyle de la science, se figurent qu'ils ont atteint l'extrémité de la carrière, et se reposent dans leur insuffisance et leur nullité.

Ils oublient que le bienfait de cette éducation libérale ne porte ses fruits que si le travail vient le féconder; que toute carrière est plus heureusement parcourue quand la science, l'art et l'imagination accompagnent le travailleur, mais que rien ne dispense aujourd'hui d'une vie active et utile.

Cinéas n'avait pas encore trouvé une occupation de son goût; sans volonté, sans initiative et sans ambition, il se reposait sur la fortune que son père avait acquise par de longs travaux industriels. Celui-ci du moins avait conquis le droit de jouir du repos à la fin de sa carrière, sauf à être classé et dénoncé par quelque moraliste austère au nombre des bourgeois *satisfaits*, dénomination que les mécontents appliquent volontiers à ceux qui se sont élevés par le travail.

M. Leblanc, un peu par égoïsme, un peu par faiblesse, se plaisait à retenir Cinéas près de lui. Une mère trop tôt enlevée à la famille manquait à cet intérieur. Le jeune homme, presque livré à lui-même, n'avait pas pour l'agriculture un penchant assez décidé pour trouver dans le beau domaine de Saint-Cloud un élément d'activité.

Il avait du moins évité deux écueils qui sont à fleur d'eau à l'entrée de la vie : la fatuité pour les parvenus, le vice pour les désœuvrés.

Il n'avait d'autre plaisir que son innocente contemplation, sa naïve admiration pour sa cousine Laure, qui était, à ses yeux, la perfection et la grâce en personne. En présence de cet idéal, Cinéas sentait redoubler sa timidité naturelle, et nous l'avons vu interdit et silencieux dans chaque rencontre avec madame François Simon, devant laquelle il aurait voulu paraître avec tous ses avantages.

Ces deux enfants avaient passé leurs premières années dans une complète familiarité; mais, depuis que Laure était mariée, il ne pouvait plus l'aborder sans un respect qui aurait été jusqu'au ridicule, si la charité de

Laure n'avait quelquefois tendu une perche à son admirateur qui coulait à fond dans les remous d'une phrase sentimentale.

Le jour où Cinéas revenant du colombier surprit les larmes de Laure qui, on s'en souvient peut-être, était en conversation financière avec M. Leblanc, l'impression que lui causa la douleur peinte sur cette douce figure qu'il avait toujours vue riante et heureuse, l'impuissance où il se trouvait par sa nullité de soulager cette douleur dont il n'avait pas même le droit de demander la cause, les réflexions qui se pressèrent à ce sujet dans son esprit, lui firent voir d'un coup d'œil l'inutilité de sa vie passée, et lui firent comprendre qu'il ne pourrait supporter plus longtemps le poids de l'oisiveté.

Il n'hésita plus à déclarer à son père qu'il voulait s'instruire, voyager, chercher la

première occasion qui se présenterait dans une carrière quelconque, pour entrer comme tout le monde dans la vie active, pour être un homme enfin.

M. Leblanc, bien qu'il regrettât le facile compagnon de sa vie, reconnaissait bien qu'il ne pourrait jamais l'intéresser ni aux cultures dans lesquelles il concentrait toutes ses occupations, ni même aux pigeons voyageurs qui avaient donné de la célébrité à son colombier. Il ne fut pas fâché de voir poindre pour la première fois une résolution dans l'esprit de son fils, et il écoutait avec une certaine fierté Cinéas Leblanc exprimer une volonté, alors que son esprit avait si longtemps flotté dans les nuages en attendant un souffle du vent.

M. Leblanc, tout occupé de rentrer ses regains de foin qui égalaient presque les

premières meules, n'avait rien su des agitations du chalet aux rideaux roses. L'ardent agriculteur avait sur la conscience d'avoir un peu négligé sa nièce. Il n'avait pas oublié cependant la promesse qu'il lui avait faite, bien qu'il ne pût rien comprendre au besoin que cette petite folle, comme il l'appelait, pouvait avoir des valeurs de la Bourse. Un peu à contre-cœur il avait donné des ordres d'achat à son agent de change, lorsqu'une lettre de Simon vint lui faire supposer que cette affaire était peut-être urgente.

Dans cette lettre, François Simon informait M. Leblanc que sa femme était malade et désirait bien le voir; il lui annonçait en même temps qu'il avait de bonnes nouvelles de son frère Raoul, et qu'une place avantageuse était offerte à Cinéas dans l'admi-

nistration des chemins de fer espagnols.

Cinéas, par un bon hasard, savait un peu d'espagnol, ce qui prouve qu'il vient toujours un moment où le peu que l'on sait sert à quelque chose. Il ne se fit pas prier; il avait besoin de voir du pays; la première issue qui lui était ouverte était celle par laquelle il voulait s'élancer dans le vaste monde. La source même d'où lui venait cet emploi était précieuse pour ses souvenirs. Il ne se séparait pas de la famille.

D'accord avec son père, il se hâta d'écrire à Raoul Simon; il lui annonça qu'il pressait son départ, et qu'il irait bientôt le joindre à l'hôtel du *Chapeau rouge*, à Bordeaux.

XVI

CONVALESCENCE

On peut se figurer le cruel examen de conscience que Simon eut à passer en veillant auprès du lit de sa femme, lorsqu'il fut obligé, par l'évidence, de convenir vis-à-vis de lui-même que c'était sur le vague soupçon des diamants vendus, d'une visite de l'innocent Cinéas, d'un message secret qu'il avait compromis la santé et la vie de sa

femme par une absence que la folie pourrait expliquer, mais que rien ne pouvait plus excuser à ses propres yeux. Il savait maintenant, nous ne dirons pas avec quelle habileté, mais au moins avec quelle délicatesse et quelle générosité la pauvre enfant s'était jetée dans des embarras inextricables pour lui épargner toute peine à lui qui se trouvait si méchant et si injuste.

François Simon, comme nous l'avons dit, s'était fait remarquer au ministère par son assiduité et son intelligence. Nous ne lui ferons pas une affaire d'un madrigal qu'il ébauchait en chemin de fer et qui se trouvait quelquefois au bout de sa plume; c'était un moyen d'aiguiser son esprit entre deux lourdes pièces officielles dont il se tirait à son honneur. Il avait donc été en position de demander et d'obtenir sans difficulté un

congé pour son voyage à Valognes, et il le prolongeait jusqu'au rétablissement de sa femme.

Il ne voulait pas la fatiguer par de longs discours; il lui faisait quelquefois une lecture choisie; il évitait les explications sur lesquelles elle voulait revenir sans cesse; mais le regard et la sollicitude de l'époux repentant demandaient pardon pour lui.

Laure avait maintenant l'esprit si tranquille, qu'elle se trouva bientôt mieux. Le médecin était bien venu en dire son avis; mais il comprenait lui-même qu'il n'avait rien à y voir. Il y avait eu dans l'excellente constitution de cette jeune femme un trouble moral; pas autre chose. Pour toute ordonnance, il avait dit à Simon : « Ne la quittez pas. » C'était un homme très-fort sur la diagnostique; il devinait entre les

époux la présence d'un docteur plus habile que lui.

S'il n'y a rien de plus joli qu'un rayon de soleil tombant sur le chalet à rideaux roses après une pluie d'été, alors que chaque fleur devient un écrin de perles, chaque feuille une rivière de diamants, il n'y a aussi rien de plus doux que la convalescence d'une jeune femme lorsque l'amitié, la confiance, une parfaite communauté de sentiments viennent consoler deux cœurs troublés.

Il n'y a qu'un mal dont le cœur ne guérit pas, c'est le souvenir d'une faute. Laure avait été si pure, si tendre, si dévouée, que ce n'était pas une faute qu'elle avait à se faire pardonner, c'était une inexpérience et une maladresse dont elle prenait bien son parti.

Simon se sentait plus coupable; mais il

comptait sur une clémence à laquelle il lui était doux d'avoir recours, parce qu'il avait encore bien du temps devant lui, bien des belles années de force et de jeunesse pour réparer sa méchante action.

On croirait presque qu'elle faisait un peu la malade, la malicieuse, l'heureuse Laure, car elle prolongeait une situation si douce, et cependant ses couleurs, sa fraîcheur, sa vivacité, sa gaieté de jeune fille revenaient à plaisir; mais elle avait peut-être peur de perdre son assidu de tous les instants aussitôt qu'elle serait rétablie.

Il fallut bien se lever cependant par une belle matinée, et, en s'appuyant bien fort sur le bras de Simon, descendre l'escalier à balustre garni de clématite et d'aristoloche à larges feuilles.

Le déjeuner était préparé sous un ber-

ceau près de la grotte murmurante. Hermine, le chat favori, se frôlant contre la robe de sa maîtresse, voulait appeler son attention et être de la fête. Le jardinier avait placé des fleurs nouvelles, selon les instructions de Simon. Jamais le jardin n'avait paru si joli, et Laure, avec son peignoir blanc et rose et ses beaux cheveux tombant sur ses épaules en torsades d'or bruni, n'y faisait pas mauvaise figure. Le chalet était comme enseveli sous les lianes; et les rosiers en fleur assiégeant les balcons faisaient pâlir les rideaux roses.

Laure, enivrée de ce calme, de ce repos d'esprit, de ce parfait accord, de l'harmonie de cette charmante nature, aussi admirable dans ses plus petits tableaux que dans ses scènes imposantes (*maxime in minimis miranda*), la jeune convalescente bénissait

presque les malheurs passés qui lui valaient des heures si douces. Appuyée sur le bras de son mari, elle lui répétait ces jolis vers de madame Tastu, que Simon lui avait déclamés un jour :

« Nos maux ne seront plus qu'un léger souvenir,
Triste et doux entretien de nos jours à venir. »

Son premier désir, car elle connaissait toutes les délicatesses du bonheur, tout le raffinement des âmes tendres, son premier besoin fut de faire participer à cet heureux jour ceux qui souffraient autour d'elle.

Elle ne pouvait encore songer à sortir; elle voulut envoyer Simon au fond de la ruelle voisine, chez une mère de famille qui, avec peu de ressources, avait autour d'elle cinq à six enfants à élever. On trouve cela partout; qui n'a pas sous la main la auvre mère aux six enfants?

Laure lui fit porter de l'argent et des habits qu'elle avait préparés dans ses loisirs, car elle savait que ce n'est pas assez de fournir de l'étoffe aux pauvres gens; le temps leur manque; il leur faut du *tout fait*. Mais comme les enfants n'auraient pas été sensibles à ce qui n'était qu'utile, elle remplit un grand panier de gâteaux, de fleurs, de fruits, de jouets qu'elle avait en réserve, et il lui sembla qu'elle était un peu soulagée de son bonheur en envoyant un peu de son cœur aux faibles et aux souffrants.

L'heureux Simon, chargé d'une mission qui lui faisait encore apprécier la bonté de sa chère femme, avait retrouvé sa verve poétique : cherchant dans son inépuisable mémoire une citation de circonstance, il tenait du bras gauche le grand panier de provisions, et, s'aidant du bras droit, il com-

mençait à déclamer ces vers d'un poëte inconnu :

« Venez à moi, douleur, plainte, misère, alarmes,
Venez, vous qui pleurez, je sécherai vos larmes. »

« Vas-y, dit Laure, tu me diras le reste après, ou bien pose ton panier. »

Mais Simon, sans l'écouter, continuait gravement :

« Venez, vous qui souffrez, et vous serez guéri;
On peut donner toujours sans en être appauvri,
Et le cœur qui s'épanche est la source féconde
Qui verse un or plus pur que tout l'or de Golconde.
Je suis le messager de l'ange de bonté... »

En faisant un mouvement trop prononcé, Simon laissa tomber un gâteau et une poupée.

« Eh bien, dit Laure perdant un peu patience, l'ange de bonté prie son messager de faire attention à ce qu'il porte et de revenir bien vite. »

Elle ramassa et essuya les deux objets, les replaça et les consolida dans le panier, et congédia Simon qui répétait pour son compte :

« Je suis le messager de l'ange de bonté... »

La porte qui se ferma sur lui empêcha d'entendre la suite.

XVII

PASTORALE

Les pauvres gens, quand ils ne sont pas aigris par le malheur ou pervertis par de mauvaises influences, sont plus touchés de l'estime et de la sympathie qu'on leur témoigne que du secours même qui leur arrive. La charité est un art. C'est le cœur qui apprend à donner. Une offrande distribuée avec hauteur ou avec dédain perd son prix, il faut le dire; elle double de valeur, au con-

traire, si une parole d'amitié et d'encouragement l'accompagne.

C'est bien ce que savait François Simon, dont la physionomie ouverte, la bonne parole et la familiarité apportaient déjà la joie et la confiance.

Aussi la famille fut heureuse quand il entra en portant bravement son grand panier; les petites mains se tendirent vers les fleurs, les fruits, les gâteaux, les joujoux; la mère avait bien du mal à faire la police : elle était persuadée qu'elle passerait pour élever très-bien ses enfants en les grondant bien fort. Personne ne fut oublié dans la distribution.

L'enfant pour lequel Simon gardait ses préférences était le protégé de Laure, le petit Pierre, faible, infirme et maladif, qui ne pouvait prendre part aux jeux bruyants

de ses frères et sœurs. Il était blotti aux genoux de sa mère sur un petit tabouret dont il ne pouvait bouger. Ce fut lui qui eut la meilleure part. C'était aussi lui que, par une grâce providentielle, par un instinct sublime de la charité, la mère aimait le plus tendrement.

Le pauvre petit éleva vers Simon ses grands yeux bleus mélancoliques, lui tendit les bras, un sourire effleura sa figure amaigrie, et il retomba dans son abattement.

Les regards de Simon et de la mère se rencontrèrent; mais il n'y avait rien à se dire de plus. Navrant spectacle, qui doit déconcerter les prometteurs d'égalité; ils n'oublient que le droit du malheur.

Simon porta à Laure les remercîments de la famille, et lui raconta ces choses dignes de pitié.

« Que tu as bien fait de gâter mon petit Pierre, dit Laure attendrie; c'est ceux-là qu'il faut aimer. C'est à nous, reprit-elle après un silence, qu'il faudrait cette pauvre créature, nous passerions notre vie à l'amuser, à le consoler de ses souffrances, et peut-être nous pourrions le guérir. »

Et elle restait pensive.

Pour changer le cours de ses idées, Simon lui proposa de faire le tour du parc, ce qui n'était pas au-dessus de ses forces, vu les dimensions de l'immeuble. Elle passa près du colombier; le pigeon solitaire ne chantait plus. Elle avait bien envie de prier Simon d'aller le lui chercher, mais elle craignait de rappeler l'attaque à main armée dans laquelle avait succombé une innocente victime, et elle passa sans rien dire. Elle fit aussi un détour pour éviter les batteries du

kiosque qui était devenu pour elle un fort détaché : tous ces souvenirs étaient encore trop récents pour ne pas la troubler.

Après s'être reposée avec Simon sur la pierre du mausolée qui lui rappelait les émotions de sa dernière promenade, elle revint sur la pelouse qui règne derrière le chalet. Elle y trouva son chat blanc, Hermine, qui l'attendait gravement, et qui, en la regardant fixement, semblait étonné que, dans ce jour de fête, on ne lui demandât pas un échantillon de ses talents.

Il n'y a rien d'indifférent dans la nature; les moindres traces d'instinct et d'intelligence chez les animaux sont encore une parcelle du souffle divin, une merveilleuse émanation de la puissance souveraine. Ce sont les demi-teintes, les nuances, les harmonies qui unissent ou rapprochent tous les êtres.

C'est du moins ce que, dans son ignorance, comprenait ou devinait Laure, qui n'avait que la science du cœur.

Alors François, interprétant la pensée de Laure, joignant ses mains et arrondissant ses bras en cerceau, fit sauter Hermine, qui prenait son élan et montrait dans cet exercice autant d'habileté qu'un écuyer du cirque. Quand Hermine était fatigué, il appuyait sa tête blanche sur la main de sa maîtresse comme pour demander une récompense. Heureux temps que celui où de telles *naïvetés* apportent encore leur petit contingent de bonheur !

Laure étendit sa charité jusqu'à ses pintades, auxquelles elle distribua les miettes du déjeuner. Elle n'oublia pas même ses poissons rouges, qu'elle avait négligés et qui acceptèrent son offrande avec avidité;

mais elle leur supposait une reconnaissance qui n'était vraiment que dans son heureuse imagination.

Ainsi se passa devant la rampe du chalet aux rideaux roses, éclairée *a giorno*, cette pastorale improvisée, avec accompagnement des oiseaux chanteurs, et dont le cœur avait dicté le *libretto*.

XVIII

LE VRAI ET LE FAUX

Pour satisfaire au premier désir de Laure, qui ne pouvait plus voir ses boucles d'oreilles, cause de tant de malheurs, Simon, s'échappant un matin, avait commencé par encaisser chez Rothschild le montant de la traite échue, et il s'était présenté chez M. Léopardi, qui était déjà sorti. Il laissa un mot pour l'informer que sa femme était malade,

et qu'il était venu de sa part pour rendre la somme avancée, ainsi que les pierres fausses, et reprendre les diamants.

« Je l'aurais juré, pensa Léopardi en ouvrant la lettre ; c'est une expérience que j'ai voulu faire. Je l'avais dit : le mari sait déjà toute l'affaire. Il y a longtemps que cela est écrit :

« Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux dames. »

J'aurais pourtant défié le mari le plus clairvoyant ou tout autre, ajouta-t-il en souriant, de distinguer entre le faux et le vrai. La pauvre enfant aura parlé. Quelle bonne créature! Non, j'en conviens, je n'ai pas toujours une pareille clientèle. »

M. Léopardi résolut d'aller lui-même savoir des nouvelles de la malade ; car il supposait que quelque émotion avait pu agir sur

cette santé, d'ordinaire si florissante, et déterminer une confidence qui ne pouvait avoir eu lieu sans soulever quelques orages.

Il se présenta donc au chalet d'Auteuil le jour même où la lettre de Simon lui était parvenue. On le reçut au jardin, et la sérénité qu'il remarqua sur le visage des deux époux lui fit voir au premier coup d'œil qu'il n'avait à intervenir dans aucune réconciliation.

« Vous allez, dit-il, me croire bien pressé de redemander mon argent; je m'expose volontiers à ce reproche pour avoir le plaisir de contempler un heureux ménage.

— Comme vous avez été bon ! répondit Laure en lui tendant la main. Mais je n'ai pas su mentir; je n'ai pas assez d'esprit, je me suis trahie tout de suite.

— Je vous l'avais bien dit, reprit Léo-

pardi, abusant de ce mot cruel qui est si souvent de circonstance pour les prophètes de malheur.

— J'espère, dit Simon, que vous avez eu la bonté de rapporter à Laure son reçu, vous qui avez été assez généreux pour être complice de cet innocent mensonge.

— Je suis presque honteux de vous le présenter, répondit Léopardi; mais je comprends que vous veuillez faire disparaître toute trace de cette négociation. »

Simon était allé chercher les billets de banque et les boucles d'oreilles, qu'il posa sur la table du jardin. M. Léopardi tira son reçu de son portefeuille et le présenta avec cérémonie à Laure.

« Quel bonheur! dit Laure en prenant le reçu et en le lisant à haute voix avec emphase. Vous voyez, monsieur, ajouta-t-elle

en se tournant vers Simon, si je sais faire les affaires; tout est prévu. Et... mes diamants? ajouta-t-elle en tendant la main vers Léopardi; mais je vous dois des intérêts?

— Que voulez-vous dire? reprit M. Léopardi. Ces trois mille francs étaient dans ma caisse; je vais les y remettre, vous ne me devez rien. Quant à vos diamants, vous les avez; que demandez-vous encore?

— Pas de mauvaise plaisanterie, dit Laure en riant et en continuant de tendre la main.

— Je vous jure que vous les avez, répondit Léopardi en lui présentant l'écrin. Si vous doutez de moi, vous pouvez les faire vérifier par tous les experts du monde. Quelqu'un vous a-t-il dit qu'ils étaient faux?

— Non; mais vous-même me l'avez dit.

— J'avais peut-être mes raisons pour cela. Je ne voulais pas vous exposer à un affront

en vous prêtant de fausses pierres; si vous avez été trahie, ce ne peut être que par votre conscience.

— Je n'y suis plus, dit Laure confondue; je ne sais plus distinguer entre le vrai et le faux.

— Mais, dit Simon, prenant à son tour l'écrin et l'examinant avec attention, pourquoi auriez-vous agi avec cette confiance? Si nous n'avions pu vous rendre votre argent, vous n'aviez donc rien entre les mains?

— J'avais votre honneur; cela ne vaut-il pas tous les gages? Je ne risquais pas grand'chose, comme vous voyez. Enfin, qui vous a dit que ces pierres étaient fausses?

— C'est Laure elle-même, qui n'a pas su me tromper longtemps.

— Et les avez-vous fait voir à un connaisseur?

— M. Bezuché les a vues ici l'autre jour et les a déclarées diamants du Brésil de fort belle eau, mais...

— M. Bezuché, l'ancien commissaire-priseur? interrompit M. Léopardi. Si vous avez un tel expert, vous pouvez être tranquilles; mais vous n'avez qu'à faire le tour du Palais-Royal, les bijoutiers vous diront ce qui en est.

—Il fallait donc me prévenir! s'écria Laure.

— Je ne voulais pas de vos diamants. Qui me dit que vous auriez voulu de mon argent? Et cependant il le fallait le jour même; c'était à vous de garder votre secret. »

Laure, après avoir réfléchi sur cette révélation, fut très-émue, et, comme elle n'avait pas encore recouvré toute sa force, elle ressentit le contre-coup de la crise dangereuse dont elle n'était pas bien remise.

« Oui, dit-elle vivement, et c'est vous qui êtes cause que ce pauvre pigeon... Vous ne savez donc pas que Simon a tiré un coup de fusil? Voilà ce que c'est : Simon avait besoin d'argent; moi j'attendais les onze obligations, et, comme elles n'arrivaient pas, j'avais écrit un billet; et, quand le pigeon est tombé, vous comprenez?

— Rien du tout, dit Léopardi, regardant avec étonnement les deux époux.

— C'est trop drôle, continua Laure, reprise tout à coup d'un accès de gaieté. Et ce pauvre M. Bezuché, il ne pouvait donc rien comprendre non plus quand je lui recommandais de ne pas dire de mal de mes diamants? Je ne m'étonne plus; moi qui croyais... Ah! le brave homme! Je lui dois bien des excuses. »

Elle s'interrompit pour rire encore. Si-

mon lui prenait les mains et la priait de se calmer.

« Mes amis, dit M. Léopardi, je vous demande bien pardon; je reviendrai quand vous serez en état de me parler raison. Pour le moment, votre pigeon, votre coup de fusil, vos obligations, votre M. Bezuché, je n'y suis plus du tout. Gardez votre argent, prenez vos sûretés, et surtout calmez-vous; je reviendrai la semaine prochaine.

— Est-ce que je pouvais me douter de votre malice? dit Laure un peu remise de son accès de gaieté nerveuse.

— Et qui vous blâmerait? dit M. Léopardi avec bonté. J'avais deviné que vous étiez incapable d'une longue dissimulation; c'est bien ce que j'avais lu dans votre physionomie. Voyez-vous, en affaires, pour nous autres, la première condition, c'est d'être

physionomiste, j'ai la prétention de me connaître aussi bien en figures qu'en diamants.

— Alors, dit Laure en le regardant, lisez sur ma figure si je suis touchée de votre bonté; car, moi, je ne saurais vous le dire. »

Elle s'arrêta tout émue.

« Ne parlons plus de cela, reprit M. Léopardi en lui tendant la main; tout est bien qui finit bien. »

Simon eût été bien fâché d'ajourner le remboursement; il connaissait trop M. Léopardi pour douter des diamants qui étaient en ses mains. Il compléta par quelques explications plus compréhensibles le récit assez incohérent que Laure n'avait fait qu'ébaucher.

Madame François Simon, mieux informée, se promit bien d'aller visiter avec son

mari le castel de M. Bezuché, et de réparer par beaucoup d'empressement son injuste prévention contre l'innocent et incorruptible commissaire-priseur.

XIX

LE DÉPART DE CHÉRUBIN

Une voiture s'arrêta le lendemain à la porte du chalet d'Auteuil. C'était M. Leblanc et Cinéas; il était dit que celui-ci porterait toujours quelque chose. Cette fois il tenait encore une cage, qu'il remit entre les mains de la bonne.

« Je ne devais venir que demain, dit M. Leblanc à voix basse à sa nièce, mais j'ai reçu ton messager.

— Quel messager? dit Laure très-surprise.

— Eh bien, le pigeon, comme c'était convenu, reprit confidentiellement M. Leblanc.

— Quel bonheur! le pigeon est revenu, s'écria Laure en appelant son mari. Embrassez-moi, mon bon oncle; vous avez retrouvé le pigeon? J'y tenais beaucoup; si vous saviez...

— Comment? demanda M. Leblanc; il n'y a donc plus de mystère ici? Et tu me laisses avec mon rôle de confident?

— Vous pouvez tout dire, reprit Laure, Simon sait tout.

— Il est plus avancé que moi, dit sérieusement M. Leblanc; mais, ce que je sais, mademoiselle, c'est que vous avez laissé casser une patte à ce pauvre animal, qui res-

tera boiteux toute sa vie. Une si jolie bête! Je suis bien bon de le rapporter; encore si je savais qui a fait ce mauvais coup, je demanderais des dommages-intérêts. Cela ressemble à un coup de feu; c'est à n'y rien comprendre. »

Cinéas était allé prendre dans la cage le pigeon blessé et l'avait mis, en tremblant, dans les mains de Laure.

Elle tenait l'oiseau sans rien dire; elle regardait Simon comme pour lui demander secours. Il était bien impossible à Simon de convenir qu'il avait tiré sur le pigeon de son oncle; celui-ci n'aurait jamais pardonné cette tentative de meurtre et n'aurait pas mieux compris que M. Léopardi l'intrigue de ce drame. Il fallait cependant parler.

Simon, glissant sur les détails qui le concernaient, raconta seulement que le pigeon,

expédié depuis longtemps avec un message, avait été sans doute recueilli par des gens charitables qui l'avaient guéri et lui avaient ensuite rendu la liberté.

« C'est admirable, s'écria M. Leblanc; voyez comme le noble animal a retrouvé son chemin après ses aventures : il est venu tout droit se poser sur ma fenêtre. »

Laure baisa la belle tête de l'oiseau, comme pour lui demander pardon; et, regardant Simon, elle semblait lui dire : « Voilà que nous mentons encore! »

Simon alla chercher le numéro du *Monde illustré* où tout cela, sauf le retour de l'oiseau, était écrit mot pour mot. M. Leblanc lut l'article avec curiosité; il y trouva en toutes lettres, selon l'intention charitable du chroniqueur, le message qui finissait par lui parvenir : « *Si les onze n'arrivent pas*

avant lundi, je suis perdue; il faudra tout dire. » Puis il regarda la date du journal.

« 5 juillet! s'écria-t-il, et nous sommes au 15? Mais alors... tu es donc une femme perdue, toi? tu as pourtant l'air bien tranquille. »

En même temps il mettait sur la table un paquet qu'il développait, et il en tirait les onze obligations du chemin de Lyon qui s'étaient fait si longtemps attendre.

« Nous n'en avons plus besoin, mon bon oncle, dit Simon, vous arrivez trop tard.

— Comment, trop tard! le pigeon est arrivé ce matin, et me voilà! Est-ce ma faute à moi si quelque méchant braconnier a tiré sur cette innocente créature? En tout cas, ce n'est pas à vous que je parle, monsieur François Simon, c'est à ma nièce; elle m'a demandé des valeurs, les voilà; on ne dérange

pas pour rien un honnête homme qui fait ses foins. Il faut bien qu'elle en prenne livraison. Du reste, je suis son tuteur, et, si vous voulez le savoir, je les avais oubliées sur la dot; Cinéas est là pour le dire. »

Cinéas essaya en effet de parler, et parvint, à grand'peine, à rendre témoignage pour son père.

« C'est impossible, mon oncle, dit Laure affectueusement, vous êtes trop généreux; je voulais vous emprunter ces obligations, je n'en ai plus besoin, je vous les rends et je vous en remercie de tout cœur.

— C'est un peu fort, s'écria M. Leblanc; comment trouves-tu cela, Cinéas? voilà comme on traite ici les indigènes de Saint-Cloud.

— Ma cousine, dit enfin le bachelier avec plus d'assurance qu'on n'aurait pu en at-

tendre de lui, vous voulez donc faire de la peine à mon père? vous voulez lui laisser croire que vous le prenez pour un homme intéressé et que vous ménagez ses intérêts de famille, comme si nous n'étions pas une seule famille, comme si je ne vous avais pas toujours regardée comme une sœur, et quand je serai parti, vous serez peut-être fâchée de lui avoir fait de la peine, et moi je ne le saurai pas, car je viens vous dire adieu; vous savez, je pars pour l'Espagne, et, puisque je m'en vais, je croyais que vous auriez pu faire ce plaisir à mon père, qui va se trouver bien seul... »

Jamais Cinéas n'en avait dit si long; l'émotion l'empêcha de continuer.

« Pauvre Cinéas! dit Laure en lui tendant franchement la main; il me fait peine. Fran-

çois, dis-lui de se consoler et de ne pas nous quitter ainsi.

— Cinéas sera encore en famille, dit Simon; il s'entendra très-bien avec Raoul, et toi, Laure, je veux que tu obéisses à ton oncle.

— Mon oncle, dit Laure, je me soumets; nous ferons tout ce que vous voudrez: au fait, une obligation de plus ou de moins, nous n'y regardons pas de si près. Mais je vous avertis que je ferai la part des pauvres. J'avais besoin d'argent pour mon protégé.

— Cela te regarde, dit M. Leblanc; une charité faite par tes mains sera plus douce; tu changeras le cuivre en or. Mais sans Cinéas, je crois vraiment que j'avais tort. Et maintenant, prenez garde à vos pigeons, ne les séparez plus; ils en mourraient. »

Le reste de l'entrevue se passa dans un parfait accord. Cinéas prit congé de tout le monde, sans oublier la bonne ni le vieux jardinier.

« Tu n'as pas embrassé ta cousine, dit M. Leblanc quand ils remontèrent en voiture.

— Nous nous sommes dit adieu, » dit Cinéas avec une indifférence affectée.

XX

L'ORDONNANCE DU DOCTEUR

Quelques jours après, Simon avait repris ses travaux; le matin, après le premier déjeuner en tête-à-tête, on le voyait partir gaiement, son grand portefeuille sous le bras.

Laure, à peu près rétablie et tout heureuse, se livrait comme autrefois à ses occupations favorites. Elle avait commencé par

visiter la femme aux six enfants. L'état du petit Pierre, qu'elle avait trouvé de plus en plus pâle et abattu, lui avait paru si alarmant, qu'elle amena le lendemain avec elle le docteur, qui examina l'enfant avec le plus grand soin.

« Que voulez-vous, disait le docteur en reconduisant Laure au chalet, un rez-de-chaussée humide, sans cave au-dessous, une petite chambre presque sans air et sans lumière pour cette faible créature, c'est la mort. Encore ses frères et sœurs peuvent courir toute la journée et respirer; mais cette pauvre petite plante, elle languit et se meurt. Pour un malade, une maison humide vaut son pesant d'arsenic. C'est bien la peine de vivre à la campagne pour s'enterrer dans un caveau. J'aimerais mieux les voir au cinquième étage dans un faubourg; ils seraient

plus près du ciel. Ce qu'il y a de plus affreux pour nous, c'est de voir des maux que nous ne pouvons soulager.

— En attendant, que faut-il faire? demanda Laure.

— Mes ordonnances n'y feront rien. Il n'y en a qu'une qui pourrait le sauver. Trouvez moyen de le tirer d'ici, de lui donner une habitation saine, du grand air, un rayon de soleil, et je suis persuadé qu'avec des soins et un bon régime l'enfant se rétablira, mais il n'y a pas de temps à perdre. »

Laure fut saisie d'une grande tentation : elle avait la place, l'air, la lumière, l'argent, elle avait le besoin de se dévouer à une petite créature, et elle avait le cœur qui rend tout possible et facile.

« Et si nous le prenions chez nous, dit-elle, en répondriez-vous?

— Chez vous! il n'y a aucun doute, ce serait la perfection; mais quelle folie d'y penser! la mère ne voudra pas s'en séparer, et M. Simon, que dira-il?

— Je me charge de tout, dit Laure. Pierre m'aime beaucoup; sa mère a confiance en moi; elle pourra d'ailleurs le voir à toute heure. Quant à Simon, il fera ce que je voudrai. Vous savez que nous avons plusieurs pièces qui ne nous servent à rien. La chambre verte, qui est au levant, sera notre infirmerie; nous descendrons quelquefois notre enfant au jardin. Pouvons-nous laisser souffrir un pauvre petit être quand il nous est si facile de le soulager? Docteur, vous nous aiderez.

— Vous êtes la bonté même, dit le docteur; si vous faites cela, nous le sauverons, et Dieu vous récompensera. »

Tout étant ainsi convenu, Laure n'eut pas de peine à déterminer la mère à lui donner en pension le petit Pierre, qui en parut très-content. Malgré sa ferme résolution de ne plus mentir, elle aimait les surprises, et, ne doutant pas de l'approbation de son mari, elle avait fait ses préparatifs. Un petit lit bien doux était installé dans la chambre verte; une femme de confiance était retenue pour coucher sur un pliant dans la même chambre, si l'enfant avait besoin de soins. Rien n'était oublié, et Simon n'avait rien vu.

Cependant la jeune femme paraissait quelquefois fatiguée et languissante. Était-ce parce qu'elle avait dépensé son énergie dans des combinaisons au-dessus de ses forces et dans des crises successives? Ce ne fut pas l'avis du docteur, qu'elle consulta confidentiellement pour son compte.

Nous l'avons déjà vu à l'œuvre; nous avons apprécié son expérience et sa sagacité. Il ne voulut pas s'alarmer de cette indisposition, et, après avoir observé longtemps la jeune femme, il écrivit d'une main sûre une ordonnance dont Laure paraissait deviner le contenu, et qui pouvait se résumer en un seul mot.

Laure fit avec une grande joie quelques dispositions mystérieuses dans la petite chambre bleue qui touchait à la sienne; mais elle-même était impatiente de parler, et elle attendait la première occasion pour révéler tous ses secrets à son mari.

Un beau soir Simon et Laure revenaient avec plaisir sur le temps passé; ils s'entretenaient en toute liberté des grands événements qui s'étaient accomplis. Ils ne faisaient plus que sourire de ce qui les avait

affligés. Ils parlaient de Cinéas, qui avait montré un si bon cœur et qui commençait à se former; de la générosité de l'oncle Leblanc, qui voulait faire passer un bienfait pour une dette, afin de ne pas demander de reconnaissance; de la délicatesse de M. Léopardi, de la sûreté de coup d'œil de M. Bezuché, du courage et de l'instinct du pigeon voyageur. Enfin, comme les gens satisfaits, ils trouvaient autour d'eux tout pour le mieux.

« Eh bien, ma chère amie, dit Simon, nous qui cherchions, chacun de notre côté, ces trois mille francs qui nous ont donné tant de peine, nous voilà bien riches, grâce à ton oncle et à quelques fonds qui me sont rentrés, et nous n'avons pas de dépenses extraordinaires.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, » dit Laure sentencieusement.

Elle lui raconta alors les projets qu'elle avait faits, d'accord avec le docteur, pour sauver le petit Pierre.

« Prends garde, mon enfant, dit Simon, je ne puis qu'approuver tes intentions, mais ton bon cœur peut t'entraîner. C'est une grande responsabilité.

— Ce serait trop commode, mon ami, d'avoir peur de tout. Il faut prendre garde pour le mal, mais c'est pour le bien qu'il faut oser. La mère n'est-elle pas près de nous? Elle reprendra l'enfant quand elle voudra.

— Mais qui aura soin de lui? Comment feras-tu?

— C'est fait, dit Laure en le faisant entrer dans la chambre verte; tout est prêt.

Me permets-tu d'envoyer chercher le pauvre enfant? Vois comme il sera bien ici. Quel bonheur si nous le sauvions!

— Tu es donc une bonne fée? Comme tout cela est bien arrangé! Et moi qui n'ai rien vu! Tu as bien fait, et je t'aiderai.

— Merci, mon ami; mais tu oublies quelque chose. Et la récompense que je t'ai promise?

— Je ne demande rien.

— Rien que cela, » dit Laure en lui prenant la main et en ouvrant la petite chambre bleue.

On y voyait un joli berceau d'enfant, une vraie corbeille de fleurs.

« Comment! s'écria Simon au comble de la joie. Est-ce bien vrai?

— N'as-tu pas de quoi l'élever? demanda sérieusement Laure.

— Je lui apprendrai à t'aimer, dit Simon en lui tendant la main.

— Et moi, ajouta Laure, *à ne jamais mentir*. »

. . . . . .

Ils croyaient, ils aimaient. Ils attendaient à l'orient le pauvre enfant qui gémit sur un lit de misère, au couchant le petit ange qui sourit dans un berceau de fleurs. — Quel beau soir! La foi s'endormait entre la charité et l'espérance sous les pignons verdoyants du chalet aux rideaux roses.

FIN

TABLE

Envoi. 1
I. Adagio. 3
II. Idylle. 6
III. Un lendemain. 17
IV. Changement a vue. 24
V. Dissimulation. 34
VI. Expertise. 38
VII. Conséquences. 51
VIII. Complication. 62
IX. Un bailleur de fonds. 67
X. Raccommodement. 79
XI. Tragédie. 85
XII. La chronique du journal. 94

XIII. Le pardon. 105
XIV. Le fou rire. 113
XV. Un bachelier. 118
XVI. Convalescence. 126
XVII. Pastorale. 136
XVIII. Le vrai et le faux. 143
XIX. Le départ de Chérubin. 154
XX. L'ordonnance du docteur. 163

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1